


Anne Viscountess Townshend

Prevost, Antoine François

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS;

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

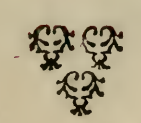
CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME HUITIE'ME.



A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1744.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATORZIE'ME.



N jour ayant traverſé une Plaine vaſte & ſtérile, je cherchois un azile pour la nuit, je découvris entre deux Montagnes qui terminoient l'horiſon, un Mur fort élevé, dont le ſommet étoit encore ſurpaſſé par le feüillage d'un grand nombre d'arbres. En le ſuivant des yeux, j'obſervai qu'il s'étendoit d'une Montagne à l'autre, & qu'il paroiſſoit ſervir à boucher la gorge qui laiſſoit naturellement

un paſſage dans la Plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des Hommes, & qui annonçoit même une induſtrie plus relevée que celle des Sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette réfléxion que pour benir le Ciel, qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur ; & dans le premier mouvement de ma joïe, je ne penſai qu'à m'aprocher du terme de tous mes deſirs. Le Soleil étoit ſi bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impoſſible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une Ville ou de quelque habitation réguliére. C'étoit aſſez pour faire naître tout d'un coup la plus douce tranquilité dans mon cœur. Cette nuit, pour la premiére, je négligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cecile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il ſe leva ſi clair & ſi ſerain, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenez long-tems au long du mur, je n'aperçus point de porte à laquelle je puſſe m'adreſſer ; mais en levant les yeux, je decouvris quantité de figures humaines qui m'obſervoient attentivement, & qui paroiſſoient ſe communiquer leurs réfléxions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cecile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes ſoupirs à nous accorder leurs ſecours. Ils ne balancérent point à me répondre par d'autres
ſignes

ſigne que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laiſſérent couler juſqu'à moi, & de laquelle ſortirent deux hommes qui m'abordérent avec beaucoup de douceur ; je n'entendis point leur langage, mais je fus frapée de leur politeſſe & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vûë de Cecile. Leur viſage étoit blanc, & je crûs démêler dans leurs regards qu'ils étoient ſurpris de trouver la même couleur dans un Enfant qui n'étoit point de leur Nation, & qui leur étoit preſenté d'une maniére ſi extraordinaire. J'étois ſi altérée par mes fatigues & par les ardeurs continuelles du Soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vétuë que la plûpart des femmes Sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque Nation voiſine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers ſentimens, ſi je ne les avois ſçus d'eux-mêmes dans la ſuite, après avoir apris leur langue. Vous ne ſerez pas ſurpris, par la même raiſon, que je vous explique tout-d'un-coup quantité de circonſtances qui ne me furent pas d'abord ſi faciles à pénétrer. Cette Nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui exiſte dans l'Univers, m'a laiſſé un ſouvenir ſi tendre de ſes bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu aſſez de lumiére pour me faire des idées juſtes de la ſituation du Païs, & pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos Voyageurs. Si ce n'eſt par le deſir des ri-

richesses qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu est chére, iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des Régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter si loin mes espérances, je fus excitée par la douceur de ceux qui s'aprochérent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firent passer par une porte que je n'avois pas aperçuë. Et me trouvant environnée tout d'un coup d'un grand nombre d'hommes qui leur ressembloient, & qui portoient de longs bâtons armez d'un fer pointu, je n'eus pas de peine à deviner que c'étoit un corps de Troupes, qui gardoient la porte. Leur Chef, que je distinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorsqu'il eût remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cecile entre ses bras, & l'ayant caressée long-tems, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ses Compagnons, touchez aparemment de l'état où ils la voyoient, me presentérent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'envelopai aussi-tôt. Ils parurent surpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucunes des Nations qui leur étoient connuës. Leurs propres habits étoient du même drap; c'est à-dire, de laine grise, travaillée assez grossiérement, mais tirant pour la forme sur les Justes au-corps de l'Europe.

Dans cet intérvale, j'avois eu le tems d'ob-

d'obſerver que le lieu où j'étois avoit beaucoup de reſſemblance avec nos Villes. Les Maiſons étoient de Brique, les ruës percées avec méthode, & quoique cette petite place ne ſervît de ſéjour qu'aux Gardes du Mur, elle ne manquoit ni de propreté, ni d'agrément. J'y remarquai même des Jardins qui ne me parurent point ſans art. Les Arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La premiére idée dont je pris plaiſir à me flâter, fut que j'étois tombée dans une Colonie de quelque Nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des Gardes m'ayant fait ſervir quelques alimens, groſſiers à la vérité, mais cuits, & d'aſſez bon goût pour ſe faire manger avec apétit, je conçus par les préparatifs que je vis faire à la porte de ſa Maiſon, que j'allois être tranſportée dans quelqu'autre lieu.

On ateloit à une petite Voiture, deux animaux dont l'eſpéce m'étoit inconnuë. Je ne me fis pas preſſer pour m'y laiſſer conduire, & ſentant croître ma confiance à chaque démarche de mes Hôtes, j'y montai avec Cecile que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroiſſoient auſſi ſurpris de me voir entrer tranquilement dans toutes leurs vûës, que j étois ſatisfaite de leur trouver conſtamment la même douceur & les mêmes aparences de politeſſes.

Ainſi n'ayant aucune allarme ſous la conduite d'un Cocher & de deux Gardes qui avoient pris place avec moi dans ma Voiture, je traverſai une Campagne aſſez riante,

où j'aperçus de tous côtez des traces de culture, & des maiſons qui n'avoient pas l'air négligé. La diſpoſition des Collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes obſervations ; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une Ville fort étenduë. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques ſignes d'étonnement. Je jugeai de leur penſée par le ſoin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me cauſer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce ſpectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin, nous arrivâmes aux Portes de la Ville qui étoient ſans défenſes & ſans Gardes. Au premier coup d'œil, les ruës me parurent belles & les Maiſons fort bien rangées. Les Habitans, qui me prirent aparemment pour un Sauvage des Nations voiſines, nous laiſſérent paſſer ſans curioſité. Je n'avois point vû de femmes juſqu'alors. J'en diſtinguai pluſieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des Sauvages, & leurs Robes, d'une laine plus fine que celle des Hommes, les couvroient juſqu'aux talons.

L'Edifice à l'entrée duquel on me fit deſcendre, me parut ſi ſupérieur à tous les autres par ſa beauté & par ſon étenduë, que je le reconnus aiſément pour le Palais du Chef de la Nation. Je fus introduite dans une vaſte Salle, au milieu de pluſieurs hom-

hommes armez qui compoſoient la Garde du Prince. Ils me regardérent avec négligence, ſe figurant comme les autres que j'étois une Sauvage. Je demeurai aſſez longtems parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince, des circonſtances de mon arrivée. Enfin, ſur le ſigne qu'on me fit d'avancer, je traverſai pluſieurs Chambres qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas beſoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prit la peine de me le montrer pour me le faire connoître.

Il étoit aſſis, ſuivant les uſages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur ébloüiſſante, & n'avoit que cette marque qui le diſtinguât des autres; mais l'air reſpectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'aprochai de lui avec une contenance modeſte; & au hazard de n'être point entenduë, je lui exprimai en Anglois la ſatisfaction que je reſſentois après tant d'infortunes, d'être tombée dans une Nation ſi généreuſe.

Si mon diſcours ne fut compris de perſonne, mon action & les mouvemens de mon viſage, furent heureuſement entendus. Je remarquai par l'impreſſion qu'ils firent ſur le Prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes miſérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi, le jettoit dans des réfléxions profondes. Il les communiqua à ſes Courtiſans, & leur curioſité paroiſſant

augmenter, ils prirent Cecile qu'ils lui firent voir de près ; & pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre aussi-tôt qu'elle fût portée à l'apartement de la Princesse. Le mouvement que je leur vis faire pour sortir avec elle, me causa de l'inquiétude. Ne pénétrant point leur dessein, je me disposai à les suivre, & l'on ne pensa point à s'y oposer.

Quand j'employe les noms de Prince & de Courtisans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richesses ; mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juste différence entre le Chef d'une Nation, & des Sujets fort empressez à lui obéïr. Figurez vous d'ailleurs une société de gens simples, qui ne connoissent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquile sous la conduite d'un Maître aussi simple qu'eux ; instruits néanmoins de plusieurs de nos usages, par un hazard dont ils ont sçû profiter, & assez heureux pour avoir établi sur ce fondement une sorte de politesse & d'agrément dans leur commerce. Toutes les observations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenuë à les entendre, me causérent autant d'admiration que de surprise.

Je fus frapée particuliérement de la propreté & des agrémens de leurs femmes. La Princesse se faisoit distinguer aussi aisément que son Mari par son air & par sa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit

étoit vétuë ſi galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans ſa coëffure & dans ſes habits Elle n'étoit point ſur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient ſur des chaiſes beaucoup plus baſſes que la ſienne, & dans tout le reſte j'obſervai la même ſubordination entr'elle & ſes ſujettes. Leurs mouvemens plûtôt que leurs diſcours, me firent juger qu'avant que de preſenter Cecile à la Princeſſe on vouloit la revétir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui deſtinoit. Mais la Princeſſe parut ſouhaiter de la voir dans l'état où je l'avois aportée, & ce ne fut qu'après l'avoir conſidérée long-tems avec mille réfléxions, que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vétir à ſes yeux, & qu'elle commença à la careſſer.

Quelqu'idée qu'on eût priſe de nous, je jugeai, par le ſoin avec lequel nous fûmes traitées, que nous n'étions point regardées comme des Sauvages, ſur-tout lorſqu'après m'avoir offert auſſi des habits aſſez proportionnez à ma taille, on me vit non-ſeulement les accepter avec empreſſement, mais m'en revétir avec une facilité dont toute l'aſſemblée parut ſurpriſe. Nous fumes menées dans une Maiſon où l'on me fit connoître par divers ſignes, qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me ſervis aſſez heureuſement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laiſſa avec Cecile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient

la même Maison, continuérent de m'offrir toutes sortes de secours & de services.

A peines fûmes-nous libres, que tournant tous mes sentimens vers le Ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs inespérées. Cecile étoit desormais à couvert de ce que j'avois apréhendé si longtems pour sa vie. Dans quelque partie du monde que je voulusse me suposer, il me sembloit impossible qu'une Nation aussi douce & aussi policée que celle où j'étois, fût sans liaison avec les Colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois guéres à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire & l'impatience, je me promis de n'être pas six semaines à me faire entendre ; & sur combien de points ma curiosité n'avoit-elle pas à se satisfaire ?

L'ardeur avec laquelle je m'attachai à cette étude, fut si vive & si constante, que je ne trouvai point de difficultez capables de m'arrêter. Mes Hôtes s'apercevoient avec étonnement de mes progrès, & communiquant leur admiration au Prince & à toute la Ville, ils disposérent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leur idées. J'avois refusé avec constance de reparoître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cecile n'étoit pas sortie de mes bras, & toutes les instances que j'avois essuyées de la part même de la Princesse, n'avoient pu me faire relâcher de ma résolution.

Enfin,

Enfin, je m'étois propofé de ne me livrer au Public qu'après avoir acquis une parfaite connoiffance de la langue, & m'être procuré quelques lumiéres fur ma fituation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne fçauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi, augmentant à mefure que mes difcours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bien-tôt affiégée d'une multitude de curieux que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma premiére attention fut d'éviter toutes les ouvertures aufquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je penfois à me faire un mérite auprès du Prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui; & ne doutant point qu'il ne fût fenfible à cette préférence, ma réponfe aux queftions importunes qui m'étoient renouvellées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une maniére fi propre à le flâter, qu'il m'en fit faire plufieurs fois des remerciemens. Cependant j'eus foin dans cet intervale de démêler parmi ceux qui m'aprochoient, un homme affez fenfé pour me donner de juftes explications fur mille chofes dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premiere compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de fa Nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conféquent fort près de la premiére découverte des Indes) qu'elle reffembloit, me dit-il, à celles de quantité de Sauvages qui habitoient en-

core les Païs voisins, & qui étoient menacez de conserver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, sans loix, sans discipline, nuë, accoutumée à mener une vie errante, & à se nourrir, sans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux sexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triste état dont ces ancêtres eussent été délivrez, il n'y avoit parmi eux ni principes de Religion, ni régles de Morale.

Dans cet horrible avilissement, qui deshonoroit la nature, un Sauvage qui avoit disparu pendant plusieurs années, & qui avoit rejoint ses Compagnons lorsqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il se vantoit d'avoir vécu si heureusement. Il en avoit apris quantité de choses qui lui attirérent en effet l'admiration de tous les Sauvages; mais les ayant assemblez plusieurs fois pour leur proposer le changement qu'il desiroit, il ne pût faire gouter au plus grand nombre, des idées qui choquoient leurs anciens usâges. Après bien des efforts inutiles, il resserra ses vuës à une seule Nation, qui avoit toujours été distinguée par sa douceur, & tâchant seulement de gagner parmi les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus disposez à l'écouter, il composâ de ce mélange un corps assez considérable, auquel il donna des loix qui se perpétuérent constamment.

Tels

Tels furent les premiers éclairciſſemens que je reçus, & je les ſépare de quantité de circonſtances fabuleuſes qu'il me fut aiſé de diſtinguer dans le recit d'un homme ſimple, qui n'avoit point d'autres lumiéres que la tradition de ſes peres. Je lui demandai le nom de ſa Nation, & quelle étoit celle d'où leur Fondateur avoit tiré ſes principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la ſienne ſe nommoit les *Nopandes*. La reſſemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs uſages & les nôtres, ne m'avoit pas laiſſé douter qu'elle ne leur fût venuë de quelque communication avec les Colonies de l'Europe. Ce que la connoiſſance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette penſée, & mon opinion eſt encore que leur Légiſlateur avoit paſſé les années de ſon abſence dans quelque établiſſement Eſpagnol.

Sans être encore ſortie de ma maiſon, chaque remarque que je faiſois ſur la conduite & les actions de mes Hôtes, contribuoit à me perſuader qu'ils tenoient de l'Eſpagne juſqu'à leurs pratiques de Religion.

J'avois d'abord ignoré l'uſage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains; mais aprenant qu'elles ſervoient à leurs priéres, je conçus aiſément ce que je ne pus ſçavoir d'eux mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de Religion aſſez nettes, pour me rendre compte de leurs principes,

il

il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images des Saints, ausquels ils adressoient leur culte sans les connoître. Toutes les maisons en étoient remplies, & leur trouvant l'air aussi ancien qu'informe, je jugeai que leur Législateur en avoit fait d'abord une prodigieuse quantité qui se conservoit précieusement dans la Nation. Mais il en étoit de même de la plûpart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent visiblement autant d'altérations des nôtres, soit que le tems seul eût été capable de produire ce changement, soit que le zèle du Fondateur eût manqué de lumiéres.

Je ne me crus pas plûtôt en état de m'expliquer librement, que je fis demander au Prince, la permission de le voir. Elle me fut accordée avec des circonstances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il envoya sa propre voiture, accompagnée d'un de ses pincipaux Officiers, & de quelques-uns de ses Gardes. Dans une occasion où je me figurai qu'il étoit important de soutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit servir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'usage de la Nation, j'employai toute mon adresse pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élegance. L'habillement de Cecile m'occupa particuliérement, & si l'on en excepte les ornemens pré-

cieux,

cieux, dont la vanité des Nopandes, n'avoint point encore découvert la ſource, je doute que dans la plus polie de toutes les Villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une maniére plus galante. Nous fumes preſentées dans cet état au Prince & à la Princeſſe qui marquérent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablérent Cecile de careſſes, & leur empreſſement pour aprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté par le ſilence que j'avois affecté de garder juſqu'alors, ils me prirent à l'écart, en me temoignant la curioſité qu'ils avoint d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce ſouvenir me faiſant craindre de nous former trop aiſément les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un diſcours dont j'attendois un effet tout opoſé. En aprenant au Prince par quel enchaînement d'avantures nous étions tombez dans ſes Etats, & de quelle reconnoiſſance je me croyois redevable à ſes bienfaits, je confeſſai que le plus grand malheur que j'euſſe à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long tems. Je ne me ſuis hâtée, lui dis je, d'aprendre votre langue, que pour être plûtôt en état de vous demander la ſeule faveur qu'il me ſoit permis de deſirer; c'eſt celle de m'ouvrir inceſſamment la route de ma patrie, & de me rejoindre, s'il eſt poſſible, à des perſonnes chéres, dont je pleure améremen-

amérement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le cœur du Prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant, & paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe, lorsque j'eus ajoûté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence, il me demanda depuis quand j'étois séparée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques ausquelles je pusse les reconnoître. Ce discours me causant une juste surprise, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans sa Ville, deux Etrangers qui s'y étoient presentez, & qui y avoient fait quelque séjour; que malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs maniéres, qu'il ne les avoit pas vû partir sans regret; qu'il les avoit comblez de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes, l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit presenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'est restée de cette avanture, est le seul motif qui me l'a fait garder si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux Etrangers fussent les amis que vous cherchez? Ils étoient à peu près de votre couleur, & quoiqu'ils ne fussent

fuſſent pas vétus plus richement que vous, ils n'avoient rien de reſſemblant dans la figure & dans les mœurs aux Nations ſauvages, dont ils avoient pris l'habillement.

Je me ferois flaté de quelque eſpérance, s'il m'avoit parlé de deux perſonnes d'un ſexe différent, & l'eſpace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ, m'auroit parut une erreur de ſa mémoire ou de la mienne; mais ayant pris ſoin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnez d'aucune femme, j'aimai mieux renoncer à cette douce idée, que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement, s'il avoit fallu ſupoſer qu'un ſort encore plus terrible vous eût ſéparez l'un de l'autre. Cependant ma curioſité me faiſant profiter de la diſpoſition où je voyois le Prince, je le preſſai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laiſſé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné ſans deſſein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau ſéche qui en envelopoit une autre, & celle ci étant pliée avec beaucoup de ſoin, je me hâtai de l'ouvrir auſſi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché juſqu'aujourd'hui une circonſtance ſi interreſſante. Il étoit peu néceſſaire de vous rapeler des ſouvenirs douloureux, lorſque j'ai vû la fortune attentive à vous combler de faveurs; mais je ſuis dans un moment où le même ſilence coûteroit trop à mon

cœur,

cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendrissant dans mes avantures, lorsque vous en avez exigé le recit.

Cette peau, conservée si précieusement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caractéres. N'ayant été tracez qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eus pas besoin de les lire entiérement, pour m'assurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublierai jamais les termes: " Si quelque „faveur du Ciel fait un jour tomber sur „ mes traces, mes chers enfans & ma chére „ amie; si Cléveland, Fanny, & Madame „ Riding, sont jettez par quelque hazard „dans cette Nation bienfaisante, qu'ils „ prennent confiance à leurs Hôtes. „ J'y ai passé quelques semaines, & j'en „ porte de la reconnoissance pour l'accueil „ que j'y ai reçû. Je prens ma route directement vers le midi, pour gagner l'Isle de „ Cube, d'où je tâcherai de revenir ici sur „ mes pas avec des secours qui me feront „ retrouver la Vallée des Abaquis. Adieu „ mes chers Enfans.

Retenez vos larmes, reprit Madame Riding, en s'apercevant de l'impression que ce recit faisoit sur Fanny & sur moi, & ne pensez qu'à la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse avanture. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effusions de cœur, ausquelles Fanny paroissoit prête à s'abandonner; souvenez-vous que c'est à mon discours que

vous

vous devez votre attention. Et feignant de nous croire dans la diſpoſition qu'elle nous demandoit, je ne réſiſtai point, continua-t'elle, aux tranſports de joye qui s'élevérent dans mon cœur. Le Prince, ſurpris de me voir lever les mains au Ciel avec mille marques d'attendriſſement & de reconnoiſſance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans ſes conjectures, & ſe félicitoit déja d'avoir rempli ſi heureuſement mes deſirs. Je le détrompai auſſi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre généroſité me procure aujourd'hui, eſt ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'aprens qu'un homme qui m'eſt auſſi cher que moi même, eſt échapé à de cruels dangers, où j'apréhendois qu'il n'eût été abandonné par le Ciel; mais il nous reſte à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe ſur moi qui les connois. Je pris cette occaſion de m'expliquer plus ouvertement ſur le malheur que j'avois eu d'être ſéparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour Mylord, un peu de compaſſion pour l'infortune de ſes enfans, je conçus l'eſpoir de l'engager peut être à ſuivre les traces de votre pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins ſans s'ouvrir, & n'oſant rien conclure de l'attendriſſement où je le voyois, je remis à le preſſer avec plus d'inſtances lorſque notre familiarité ſeroit mieux établie.

Nous

Nous fumes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes, qui vinrent prier le Prince, avec des transports de joye, de rentrer dans l'apartement de sa femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cecile dans les bras de la Princesse ; & croyant déja connoître assez la Nation pour vivre sans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de l'inquiétude Cependant le spectacle que j'eus en entrant, & les cris de joye qui redoublérent à la vuë du Prince, me jettérent dans quelque allarme. Je vis Cecile comme abandonnée aux caresses d'un jeune homme, qui la tenoit amoureusement sur ses genoux, & la Princesse qui aplaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant démandé l'explication de ce mistére, on m'aprit que le jeune homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils aîné du Prince ; & qu'au premier regard qu'il avoit jetté sur Cecile, il avoit pris pour cette aimable Enfant une passion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mere avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire, & dans le saisissement de son cœur il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il ne se lassoit point de l'embrasser avec des transports de tendresse & d'admiration. C'étoit ce spectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis répéter de tous côtez, que jamais le Ciel n'avoit marqué sa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le ſens de cette félicitation; mais je la trouvai trop contraire à mes vuës pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cecile, toutes les careſſes du jeune Prince duſſent être regardées comme un badinage, la bienſéance ne me permettant point de les ſouffrir trop long tems, je repris ma chére fille avec une eſpéce de jalouſie. On me preſſa inutilement de la laiſſer paſſer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propoſitions qui m'euſſent expoſée un moment à me ſéparer d'elle. Le Prince aprouva ma conduite; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes diſcours, il m'offrit un logement dans ſon Palais; mais je refuſai par la même raiſon, & la liberté que j'étois ſûre de conſerver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient ſe changer en obſtacles pour mes deſſeins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les ménager, m'obligeant de paroître ſouvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parût propre à me donner quelque éclat extérieur, & à ſoutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les preſens que je reçus de la Princeſſe furent employés à ma parure. Le ſoin que j'avois de me conformer aux uſages n'empêchant point que je n'accordaſſe quelque choſe à mon propre goût, je donnai naiſſance à quantité de modes qui furent ſuivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à tous momens par mille

mille queſtions ſur ma Patrie, & je remarquois que mes réponſes n'étoient pas négligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans ſon Gouvernement. Avec plus d'ambition, ou plûtôt avec un ſouvenir moins preſſant de la ſituation où je vous avois laiſſez, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumiéres qui lui manquoient, & qui ne ſurpaſſoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin, ſe preſentoit ſans ceſſe à mon eſprit; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire ſervir à mes vûës, j'apréhendois qu'elle ne devînt un lien trop difficile à rompre. La paſſion de ſon fils qui ſe fortifioit de jour en jour, juſqu'à la retenir continuellement chez moi, étoit un autre ſujet d'allarmes. On paroiſſoit aprouver ſes viſites, & lorſque je tournois en raillerie cette tendreſſe extraordinaire pour un enfant, on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cecile pour avoir le même âge que ſon amant, n'étoient pas une eſpace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vuës qu'on formoit ſur elle. Je ne pouvois rien opoſer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, diſoit-il, à s'inſtruire, & mes diſcours étoient autant de leçons dont il vouloit faire uſage pour le bonheur de ſon peuple. Ainſi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ſes empreſſe-

empressemens, & celui d'une Nation douce & généreuse, à qui j'aurois rendu volontiers des services considérables, si je n'avois eu des motifs si pressans pour m'arrêter.

Il se presentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors, avec une incertitude qui alloit quelquefois jusqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abîmez dans une multitude de superstitions, qu'il me paroissoit aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher un si grand prix à mes moindres services, que dans le danger inévitable de ne jamais sortir de leurs mains si je me rendois trop nécessaire à leur instruction, toute la difficulté se réduisoit à sçavoir si leur intérêt devoit l'emporter sur le mien. Et dans les momens où le zèle de la Religion prévaloit sur mon propre bonheur, je me serois peut-être déterminée à leur en faire le sacrifice; mais ne me devois-je pas bien plus à Cecile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaison.

Qu'auriez-vous fait, par exemple, si dans un Conseil, où je fus apelée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner souverainement sous ses ordres? Cette proposition, qui pouvoit flâter la vanité d'une femme, ne se presentant à mon esprit que sous les couleurs que je vous ai representées, je la regardai comme un piége contre lequel je ne pouvois être trop en garde.

Mon

Mon refus chagrina le Prince. Il me demanda quelle raison j'avois de mépriser une Nation qui me marquoit tant d'estime. Cette question augmenta mon embarras. Pour être sincére, je devois répondre, que ne pensant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité sans fin; mais cette franchise avoit ses dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voye la plus sûre pour faciliter mon départ, que d'en rapeler si souvent la pensée, & je ne me défendis que par les usages de ma Patrie, qui dispensent les femmes du soin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les Nopandes étoit l'opinion qu'ils s'étoient formés de l'Etre souverain sur les prémiéres idées qu'ils en avoient reçû apparemment de leur Fondateur. Je ne trouvai personne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumiéres sur l'origine de leur Religion & de leur Gouvernement, que celles dont je vous ai déja entretenus; mais je n'eus pas besoin de voir deux fois l'image sous laquelle ils representoient le Créateur du monde, pour m'assurer que l'idée leur en étoit venuë des Espagnoles. C'étoit une figure aussi vénérable par la grandeur de sa fraise, que par la blancheur de ses cheveux & de sa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout-puissant, quoiqu'il fût accompagné, sur ses Autels, de deux autres Figures ausquelles ils donnoient le nom de ses enfans. Je reconnus aisément

aisément dans ses traces grossiéres de notre Foi, les trois personnes qui composoient l'Essence Divine. Mais l'idée de spiritualité s'étant perduë sans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoissances au-delà de ces representations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance & une sagesse infinie à des Statuës presque informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C'étoit un mistére, disoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raison d'aprofondir. Ainsi, employant à notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une seule notion qu'ils pussent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vuës plus loin que la matiére; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de résurrection. Quelquefois, en leur voyant baiser affectueusement les Images dont leurs Maisons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce Culte. Ils me répondoient que ces petites Statuës étoient autant de Saints qui avoient mérité autant de récompenses, & dont le bonheur consistoit à être baisez & caressez continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoient altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Justice Divine, même en la défigurant. Si l'on

aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer que le Terrain qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, sans que j'aye pu m'assurer exactement de l'étenduë qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais il s'y trouvoit un Rocher fort élevé, au pied duquel étoit une valée profonde, ou plûtôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit descendre que par une voye étroite & escarpée. L'avenuë en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargez de cette garde, passoient dans la Nation pour des saints Ministres de la vengeance Divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse. Mais ce n'étoit que le premier degré de leur Sainteté, car la perfection consistoit à se dévoüer au ministére intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la premiére porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit un autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des Ministres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice. Leur

Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flâmes s'élevoient assez pour être aperçuës au-dehors. Ce feu se nommoit l'Enfer, & les Ministres portoient le nom de Diables.

Vous concevez que cet apareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fussent jugez dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui blessoient la Majesté Divine, l'autorité du Prince, & la sureté publique. Ainsi la profanation, le parjure & le blasphême; la révolte & la trahison; le meurtre, le vol & la calomnie, passoient pour les seuls attentats qui méritassent l'Enfer. Il n'y avoit point de grace à espérer. La conviction du fait portoit avec soi la Sentence. On conduisoit le Criminel à la premiére porte, où il étoit livré aux Gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le suivre jusqu'à la porte intérieure. L'espace qui étoit entre les deux portes avoit assez d'étenduë pour contenir un grand nombre de spectateurs, & la disposition du terrain, qui alloit en descendant, laissoit voir par-dessus le second mur jusqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occasions funestes, rendoit le spectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choisissoit pour l'exécution. En livrant le Criminel aux Ministres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, com-

me une victime dévoüée à la colére Divine; & la porte se fermant aussi-tôt, on redoubloit l'horreur des cris, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flâmes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce suplice comme une simple Image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'Enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens. Et ce n'étoit pas dans leur seule Nation que ces flâmes dévorantes étoient redoutées : tous les Sauvages voisins trembloient au seul nom de l'Enfer. J'ai vu plusieurs fois ces Barbares amener leurs criminels au Prince des Nopandes, lui exposer leur crimes, & les abandonner à sa Justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre Peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pu me persuader qu'il étoit entré plus de politique que de superstition dans la plûpart de ces établissemens, c'est le soin avec lequel on s'étoit efforcé de soutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particuliérement au bon ordre de la société, & au maintien de l'autorité souveraine.

Avec quelle joye n'aurois-je point entrepris d'inspirer des idées plus justes à ce bon Peuple, si je n'eusse été retenuë par des craintes que l'expérience grossissoit à tous

tous momens ? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conseils. Leur tendresse croissoit encore plus pour Cecile, & l'assiduite du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne dissimuloit plus l'espérance commune à toute la nation de la voir, dans quelques années, la Princesse des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flâtée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. En vain, dans les visites familiéres que je rendois au Prince, avois je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de ménagement, qu'il avoit quelquefois paru offensé de me les entendre renouveler La compassion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre pere, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne me paroissoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bien-tôt de les interrompre, pour exagérer les raisons qui devoient me faire renoncer à l'espérance de trouver une route certaine dans des deserts dont il ignoroit lui même l'étenduë & qui n'avoient peut-être jamais été pénétrez. Sans m'avoir déclaré nettement qu'il fût résolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoutumé à lui voir rejetter si brusquement tout ce qui pouvoit l'engager là-dessus

 dans

dans quelque explication, qui m'avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit sans m'amener rien de plus favorable, l'ennui de mon esclavage, & l'impatience de mes desirs, me firent rapeler toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du dessein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoissance ; mais insistant avec force sur mes inclinations autant que sur mon devoir, je lui protestai que s'il s'obstinoit à me refuser le moyen de les suivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement, étoit de partir avec ma fille dans le même état où j'étois venuë ; c'est-à dire, sans guide, sans secours, seule, nuë, s'il m'y forçoit, plûtôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & sacré dans la vie. La fatigue, la misére, rien ne m'étonne, lui dis-je, & les épreuves par où j'ai passé m'ont apris à ne rien redouter. Il parut surpris de cette chaleur ; mais comptant sans doute sur les moyens qu'il avoit de s'oposer à mon départ, il soûrit ensuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'espérant plus rien de ses dispositions, & me sentant plus pressée que jamais de vous chercher, je méditai sur toutes les voyes qui pouvoient faciliter mon évasion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui se presentérent à mon esprit, la vuë du jeune Prince qui continuoit toujours de nous rendre des soins, me fit naître l'envie de le faire servir à mes desseins.

Je

Je l'avois entretenu cent fois de ma Patrie, & je m'étois aperçû que la description de nos richesses & de nos usages avoient fait une vive impression sur lui. Je ne desespérai pas de l'engager à nous suivre ; & chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il se feroit accompagner aisément d'un certain nombre de gens d'élite qu'il pouvoit prendre pour les compagnons de sa fortune. Je regardois déja ce projet comme infaillible, lorsqu'un nouvel incident auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En sortant de la Barbarie, les Nopandes avoient conservé un usage cher à leur Nation, & pratiqué si constamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'Automne, il se faisoit un détachement considérable de leurs plus habiles Chasseurs, pour se répandre dans les forêts voisines, où ils passoient environ trois semaines à faire la guerre aux bêtes sauvages. Outre le fruit de leur chasse, qui étoit toujours assez abondant pour leur servir de principale nourriture pendant l'hyver, ils avoient pour but de se soutenir dans une certaine réputation de force & d'adresse parmi les Sauvages voisins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domestiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de soin ; mais ce mélange d'alimens rendoit leur table plus abondante ; & sans sçavoir d'où ils tiroient leur venaison, j'avois été

ſurpriſe d'en voir ſervir une prodigieuſe quantité, qu'ils avoient l'art de conſerver pour toutes les ſaiſons.

Le tems de cette expédition aprochoit, & j'attendis le jeune Prince, qui avoit obtenu, pour la premiére fois de ſon Pere, la permiſſion de ſe mettre à la tête des Chaſſeurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas! lui dis-je ſans affectation, vous ne nous reverrez plus; car le parti que j'ai pris de m'éloigner eſt invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant ſon étonnement, & vous êtes capable d'un ſecret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir ſans vous donner cette marque de reconnoiſſance & d'eſtime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration; & n'oſant me menacer d'en avertir ſon Pere, il me proteſta que pour s'opoſer à mon départ, il alloit renoncer à la chaſſe. Je ſçavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie: S'il eſt vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent? Je n'ai point d'autre vuë que de chercher des perſonnes dont je ne puis ſuporter l'abſence; le Pere, la Mere de Cecile qui vous eſt ſi chére. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte avanture. N'en avez-vous pas été touché? Le Ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle

elle pas le plus heureux moyen que je puisse desirer pour détruire leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un transport de joye, & me promettant d'employer toutes ses forces à vous chercher, il osoit déja m'en garantir le succès. Mais je l'arrêtai encore : non, non, lui dis-je, je ne me fie à personne d'une si importante entreprise. Vous pourriez les rencontrer sans les connoître, sans vous faire entendre d'eux, sans leur persuader de vous suivre. Je veux être avec vous pour ne rien laisser au hazard.

Quoique ma proposition ne fût pas sans difficultés, & que le jeune Prince les sentit presqu'aussi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cecile. Cette aimable enfant, qui commençoit à peine à faire usage de ses forces pour marcher, sembloit l'inviter par ses tendres souris à négliger les craintes communes pour la servir. Il me promit de tout oser. Je lui traçai le plan qu'il devoit suivre : c'étoit de s'assurer de vingt de ses Chasseurs, qu'il laisseroit derriére lui, à quelque distance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de suite, je comptois de me rendre, deux jours après son départ, au lieu où ses gens seroient à m'attendre, & de le rejoindre aussi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervale me parurent nécessaires pour détourner les soupçons du Prince son Pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le ſeul qui s'offrit à mon choix. Et trop heureuſe de trouver tant de facilité à l'exécuter. Les vingt Chaſſeurs du jeune Prince étoient autant d'amis fidèles, qui lui étoient attachez juſqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette diſpoſition au premier compliment qu'ils me firent de ſa part. Ils m'aprirent qu'ayant fait avancer le gros de ſa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut preſentée auſſi-tôt, acheva de m'aprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-tems à l'apercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de ſatisfaction, qui me répondirent des ſentimens de ſon cœur, & je fus ſurpriſe de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais oſé m'attendre. Il m'a ſemblé, me dit-il, qu'il ſerviroit peu pour notre deſſein, de nous unir au gros des Chaſſeurs, d'autant plus que c'eſt leur uſage de ſe ſéparer enſuite, lorſqu'ils arrivent dans l'épaiſſeur de la forêt. Nous n'en ſerons pas moins exacts ni moins ardens dans nos recherches, & nous aurons la liberté de conſerver entre nous notre ſecret. Mais j'ai porté mes vuës plus loin, ajouta-t'il, & s'il eſt vrai qu'en marchant vers le Midi, ſuivant les lumiéres que vous avez tirées de l'Ecrit de Mylord, nous puiſſions eſpérer

pérer de nous rendre au lieu où il peut être déja parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route? Si nous sommes assez heureux pour y arriver après lui, nous nous serons épargné les peines d'une longue incertitude, & nous nous aplaudirons d'avoir choisi la voye la plus courte; ou si d'autres obstacles le retiennent encore en chemin, nous serons les maîtres de revenir sur nos pas; avec l'espérance de le rencontrer, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raisonnement si sage, qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana, j'ajoutai aux motifs du Prince tous ceux qui pouvoient redoubler son ardeur. Oüi, lui dis-je, c'est le Ciel qui vous inspire ce dessein, autant pour votre satisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au Pere de Cecile un témoignage de zèle & d'amour, qui le rendra peut-être favorable à tous vos desirs, & ne doutez pas que de façon & d'autre il ne vous donne des marques de reconnoissance qui surpasseront votre attente. Votre Pere même, qui fait tant de cas de mes foibles conseils, sera charmé de vous voir revenir avec les lumiéres qu'il cherche en moi, & que vous aurez puisées dans leur source.

Il ne fut question, après cette courte délibération, que de chercher les moyens

de ſuivre conſtamment la route du Midi. Le Prince dépêcha un de nos Compagnons vers la Troupe des Chaſſeurs, pour les avertir du deſſein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à ſa ſuite. Cette précaution m'avoit paru néceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce Courier, trop interreſſez à ne pas diminuer le nombre de nos Défenſeurs; & n'ayant pû nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumiéres que nous tirâmes de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'eſpace de trois ſemaines au travers d'un païs couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais ou par des montagnes qui allongeoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture aſſez legére, nous n'avions point d'autre peine que celle de régler notre voyage par des comparaiſons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes réflèxions avec une prudence & des vuës qui me cauſoit de l'admiration à ſon âge. Il entroit encore plus dans les ſoins que je prenois de Cecile. Une mere tendre n'auroit pas été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaiſir, méritoit même un autre nom. J'ad-
miroís

mirois cette ardeur de ſentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquile, s'il n'étoit ſûr que Cecile n'étoit gênée de rien ; & quelques charmes que je découvriſſe déja dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une paſſion ſi vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence qui nous l'avoit ménagée comme une derniére reſſource. Les nuits nous cauſoient encore moins d'embarras. Le zèle du Prince redoubloit pour les faire paſſer tranquilement à Cecile. Ses gens ne manquoient point de commoditez qui convenoient à nos beſoins, & prenant ſoin chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le ſoir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du tems ſe paſſoit à nous entretenir de nos eſpérances. Je prévenois le Prince ſur toutes les douceurs auſquelles il devoit s'attendre, ſi nous étions aſſez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de deſirs. Mes diſcours l'enflammoient juſqu'à lui faire oublier ſa patrie. Il proteſtoit qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cecile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'aprouvât point ſes ſentimens. Il me conjuroit de prendre ſes intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me ſuivre. Je lui répondois que vous ſeriez ſenſibles à la reconnoiſſance, & qu'il ne devoit pas douter que vous

ne

ne priffiez pour lui toute la tendreffe qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troifiéme jour de notre marche, lorfqu'impatiente d'une fi longue courfe, je commençois à fentir que mon cœur fe ferroit d'inquiétude & d'ennui, j'aperçus, du fommet d'une colline, une vafte plaine que je reconnus auffi-tôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vû d'eau plus étenduë que les petits Lacs dont leur habition étoit bordée, parurent faifis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penfer de ce fpectacle, & m'étant profternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les affurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en reftoit pas en effet le moindre doute, & perfuadée que nous avions fuivi la direction de Mylord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pû me tromper, je me croyois du moins fur quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit refter jufqu'à l'Ifle de Cuba, qu'un trajet affez court. Suivant les idées mêmes que j'avois confervées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à rifquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tégefte dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque Port Efpagnol, où je trouverois des facilitez pour le paffage. Mes efpérances redoublérent, & je ne penfai qu'à les communiquer à mes compagnons.

gnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eû dans la plaine, mais soutenus par la joye que j'inspirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ses transports. Il m'embrassoit comme s'il eût déja commencé à vous apercevoir, & que dans la défiance de l'accueïl auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours pour obtenir votre amitié.

Nous continuâmes de marcher pendant trois jours, sans apercevoir aucune trace d'habitation; mais en jettant les yeux vers la mer, je crûs découvrir un vaisseau qui cingloit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même distance; & si j'eus d'abord quelque peine à me persuader que je ne m'abusois point, il me devint clair peu à peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter, & leur ayant fait apercevoir ce spectacle, qui leur causa d'abord moins de satisfaction que d'effroi, je les pressai d'allumer aussitôt un grand feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer par l'Equipage; & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favorisé par le vent, il n'échapât avant le soir à ma vuë. Le Ciel permit que les premiéres flammes frapassent les yeux du Capitaine, & je ne fus pas long tems sans m'apercevoir qu'il avoit tourné ses voiles vers le rivage.

Le saisissement de ma joye fut si vif à cette heureuse vuë, qu'ayant à peine la force

de me ſoutenir, je m'étendis à terre, en conſidérant d'un œil paſſionné le vaiſſeau que je regardois déja comme l'inſtrument de ma délivrance. Il s'aprochoit avec vîteſſe. Je ne diſtinguai point le Pavillon, mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Europe, je vis toutes mes eſpérances agréablement confirmées. Je me levai pour deſcendre au rivage, & j'invitai le Prince à me ſuivre, avec autant de confiance que ſi j'euſſe déja reçû la parole du Capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaiſſeau de s'avancer juſqu'à nous, & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point ſurpriſe de voir jetter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine ſe mit dans ſa chaloupe avec quelques gens armez. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes ſignes, & je le ſaluois à la maniére de l'Europe, pour lui inſpirer un peu d'empreſſement à me joindre. Enfin, le Ciel m'accorda tout ce que j'avois ſouhaité. C'étoit un Anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je ſerois morte de joye ſi la cauſe même de mes tranſports n'eût été le plaiſir que je trouvois en quelque ſorte à revivre.

J'apris en peu de mots au Capitaine le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Il me le promit généreuſement. Mais en répondant à mes queſtions, il ajoûta deux choſes qui changérent toute ma ſatisfaction en triſteſſe.

Cette

Cette mer que je prenois encore pour le golfe du Méxique, étoit la grande mer d'Occident, & le païs desert que j'avois traversé étoit la Florinde. Ainsi, loin de me trouver dans le voisinage de l'Isle de Cube, j'en étois séparée par des espaces immenses; & ce que j'avois de plus proche de moi sur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Reswey, Port Anglois, où je me souvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit se terminer à*** petite Colonie des François Protestans, avec laquelle la sienne étoit en commerce. Il m'assura que sans un de ces hazards extraordinaires, sur lesquels il faut peu compter dans ces Mers, je ne pouvois espérer d'occasion pour gagner les Colonies Espagnoles.

Avec cette triste nouvelle, il me déclara que son Vaisseau étoit chargé de marchandises, & trop foible pour soûtenir un poids plus considérable, il ne pouvoit se rendre à la proposition que je lui faisois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qui dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi; son inclination à m'obliger, que je crus sincére, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes sortes de services.

Je sentis tout-d'un-coup entre quelles difficultez j'allois être partagée. Il falloit me résoudre à laisser mes compagnons derriére moi, ou renoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon pen-

penchant n'étoit point incertain. L'estime, la reconnoissance, tout me faisoit souhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penser que vous vous feriez vous-même une joye sensible de recevoir notre Libérateur & notre ami. Mais pouvois-je rejetter aussi la seule occasion qui se fut offerte depuis si long-tems de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et quelque lumiére que je pusse me procurer sur la situation des lieux, que voyois-je devant moi que de l'incertitude & de l'obscurité. Il se presentoit à la vérité un autre parti. C'étoit celui de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ses gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flâter qu'ils consentissent à quitter leur Maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à son pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fidèles qui n'avoient consulté que leur affection pour le suivre, & qui méritoient eux-mêmes une juste part à ma reconnoissance ? Ces idées n'avoient pas fait d'impression sur moi, lorsqu'étant accompagné de ses gens, je ne doutois pas que dans quelqu'endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jetter, il ne pût regagner son Païs avec une si bonne escorte : mais l'emmener seul ou si mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à sa famille & à sa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre

dre me faisoit considérer quel alloit être son desespoir en voyant disparoître ma fille. Le Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réfléxions, me conseilloit, sans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le Vaisseau. J'évitois par-là toutes sortes d'obstacles ; & je prévoyois déja que ce seroit le seul parti auquel je serois obligée de m'arrêter. Mais aimant tendrement le jeune Prince, & connoissant quelle étoit la force de sa tendresse pour Cecile, mon cœur saignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois ; & quand je me rapelle des circonstances si douloureuses, je doute que ses tourmens ayent surpassé les miens. Il fallut se rendre néanmoins à des motifs plus puissans qu'une vaine compassion. Je convins avec le Capitaine qu'il retourneroit au Vaisseau jusqu'à la nuit, & qu'après avoir soupé sans affectation avec le Prince & ses gens, je m'aprocherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obscurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en apercevoir à ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance ! Notre entretien n'eut point d'autre sujet que l'espérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition ; & le soir, avant que de s'éloigner de moi pour se

livrer

livrer au ſommeil, il m'embraſſa tendrement, dans la ſatisfaction qu'il avoit d'emporter une penſée ſi douce. Je lui rendis les careſſes, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embraſſez ma fille, lui dis-je, & puiſſe le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embraſſa avec un tranſport de joye. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je ſaiſis le moment où je le crus enſéveli dans le ſommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine qui me reçut dans ſa Barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confeſſe que c'eſt le ſeul qui m'ait laiſſé quelque remords. Mon trouble fut ſi grand pendant tout le reſte de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil ; & le jour ſuivant, quoique le vent nous eût été ſi favorable que nous étions déja fort éloignés de la Côte, je demeurai triſtement enfermée dans un coin du Vaiſſeau, comme ſi j'euſſe apréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le ſort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait !

Il ne me reſte rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vûës, me répeta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tégeſte, voyage auſſi pénible & auſſi incertain que celui

que

que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hazard l'occaſion de paſſer dans l'Iſle de Cube. Nous arrivâmes à *** ; où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un Vaiſſeau François que nous trouvâmes dans ce Port, ajouta, que pour le deſſein même que je marquois, la voïe qu'il croyoit la plus courte & la plus ſûre étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes eſpérances! Je balançai mille fois ſi je ne reprendrois pas le chemin de Terre avec tous ſes riſques ; & dans les tendres mouvemens qui me portoient ſans ceſſe vers vous, je n'aurois pas ſuſpendu un moment cette dangereuſe entrepriſe, ſi ma ſanté ou ma vie euſſent été les ſeuls biens que j'avois à ménager. Mais la conſervation de Cecile, & votre intérêt même que je conſidérois dans tous les ſoins que je rendois à cette chére Eléve, me firent prendre le ſeul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du Capitaine François, & ſans autre ſecours qu'une ſomme fort médiocre, que la néceſſité me força d'emprunter avec l'eſpoir de la reſtituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de Grace, où le vent nous conduiſit heureuſement.

Les principales circonſtances de cette narration regardant Cecile, nous avions eu les yeux preſqu'auſſi ſouvent attachés ſur elle que ſur Madame Riding, pendant un ſi long recit de leurs peines. Il n'y eut perſonne qui ne fût agité d'une vive in-

inquiétude en ſe la repreſentant au milieu de ces vaſtes ſolitudes, qui avoient été ſi long-tems ſon ſéjour, ou dans cette extrêmité de miſére, dont la peinture étoit ſi touchante, & nous donnâmes tous des larmes de tendreſſe, au jeune Prince de Nopandes, qui méritoit ſi bien, par la bonté de ſon naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cecile même n'avoit point entendu cette partie de ſes avantures ſans reſſentir quelque émotion. Elle ne put le deſavoüér, lorſque nous la preſſâmes de confeſſer ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur. Dom Thadéo fut le ſeul qui garda le ſilence, & qui ſe retira ſans l'avoir rompu.

Il étoit ſi tard que chacun ne penſa qu'à ſe livrer au ſommeil : mais ce ſombre Eſpagnol attendoit Madame Riding hors de l'apartement de Fanny, & la prenant à l'écart, il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un diſcours vague ſur différentes circonſtances de ſon recit, il la ſuplia de lui dire naturellement ſi c'étoit la premiére fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cecile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange avanture. Madame Riding, ſans chercher à pénétrer le motif de cette queſtion, lui répondit que juſqu'à l'éclairciſſement de la naiſſance de ſa fille, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'heureuſe rencontre de ma femme à Quevilly, elle n'avoit donné à perſonne des lumiéres qui auroient pû nuire à ſes deſſeins ; mais que depuis ce tems-là, s'il ne lui

lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étenduë qu'elle venoit de donner à ſon recit, elle n'avoit pas laiſſé de nous raconter diverſes parties de ſon Hiſtoire, parmi leſquelles il étoit impoſſible qu'elle n'eût parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impreſſion étonnante ſur Dom Thadeo. Il n'ajouta rien aux queſtions, & s'étant retiré d'un air affligé, il pouſſa une infinité de ſoupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle ſe hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre converſation. J'en compris le ſens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que Dom Thadéo ne brûlât d'une vive tendreſſe pour Cecile, & j'étois raſſuré la-deſſus par mes réfléxions. Cependant comme je ne ſouhaitois pas ſeulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui deſirois pas moins un homme ſenſé, je réſolus d'aprofondir tout à la fois avec plus de ſoin, & le caractère de ſon amant, & le miſtére d'une paſſion dont j'ignorois encore le ſuccès. Premiérement, je voulus ſçavoir de Madame Riding même, ce qu'elle penſoit des inclinations de Cecile. Vous êtes-vous aperçuë, lui dis-je qu'elle ſoit ſenſible aux empreſſemens de Dom Thadéo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence? La réponſe de Madame Riding fut tout-à-fait ſurprenante pour moi. J'ai eu deſſein plus d'une fois, me dit-elle, de vous conſulter ſur mes propres doutes. Mes yeux ſont frapés depuis

puis long-tems de la passion de notre Espagnol, & je pensois la croire comme vous qu'elle ne seroit pas si tranquile, ni peut-être si constante, s'il ne trouvoit quelque aparence de retour dans le cœur de Cecile. Cette pensée m'a fait observer curieusement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroissoit apartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déja l'effet; & cela étoit porté jusqu'à lui faire chercher la solitude. Un jour, vers le soir, je la vis descendre seule au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons si je n'avois vû Dom Thadéo prendre ensuite le même chemin. L'obscurité devenoit épaisse. Je me déterminai à les suivre. Comme le Cabinet de verdure est le seul endroit où l'on puisse se tenir à couvert, je craignois déja de les y trouver ensemble. Mais dès le premier pas que je fis au Jardin, j'aperçûs Dom Thadéo assis seul sur un banc, & se baissant à mon passage pour se dérober dans les ténèbres. Je feignis de ne l'avoir point remarqué; son dessein, sans doute, étoit d'échaper à ma vûë, puisqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconstance des desirs ordinaires aux amans, il vint aussi-tôt après moi, & m'arrêtant par le bras: Vous allez causer, me dit-il d'une voix basse, un chagrin mortel à Cecile. Elle est dans le Cabinet avec une de ses femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure. J'en suis sûr, ajouta-t'il; j'ai

j'ai vû l'homme arriver, & s'introduire ici ſecrettement.

Je reconnus dans le ton de Dom Thadéo, un violent dépit qui ſe cachoit ſous une modération forcée. Cependant une juſte précaution pour l'honneur de Cecile, me fit prendre le parti de lui répondre que je ſçavois dequoi il étoit queſtion, & que je le trouvois indiſcret d'être venu ſe mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point apelé. Comme il eſt reſpectueux, il ſe retira ſans repliquer. Ma défiance & ma curioſité n'ayant fait qu'augmenter, je m'aprochai ſi doucement du Cabinet, que je ne fus point entenduë. Les premiers mots qui frapérent mes oreilles, furent une peinture touchante de la miſére de quelques perſonnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reſte, interrompit Cecile; mais j'eſpére que ſous divers prétextes, j'obtiendrai de mon pere la ſomme dont vous avez beſoin. Elle lui marqua un autre jour pour ſe rendre dans le même lieu, & paroiſſant craindre qu'on ne s'aperçût de ſon abſence, elle reprit ſeule le chemin de la Maiſon.

Ce ne fut pas ſans peine que j'évitai ſa rencontre; mais concevant que l'Inconnu qu'elle venoit d'entretenir, demeuroit entre les mains de ſa femme de chambre, qui devoit aparemment le conduire à la porte, je ne pus réſiſter à l'envie d'en aprendre davantage de la bouche de ces deux perſonnes. Je continuai de les écou-

ter. Leur discours fut un éloge admirable du caractére de Cecile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en repétassent point toutes les circonstances, il leur en échapa assez pour me faire comprendre que toute son occupation étoit d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur. L'Inconnu étoit un honnête Ministre qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuse Dame, dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son Mari, que se trouvant mere de deux jeunes filles qui demeuroient sans espérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralitez secrettes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge; & Cecile, après les avoir secouruës jusqu'alors de sa bourse & de ses propres habits, vouloit leur faire une somme qui les mît pour toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclaircissement qui suivit ce discours. Le Ministre qui n'ignoroit pas que votre Epouse est Catholique, & qui craignoit aparemment que son exemple n'inspirât du goût à Cecile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions, la femme de chambre lui répondit qu'elle lui

lui conſeilloit peu de la chagriner ſur cet article ; que votre deſſein étant de la marier à un Eſpagnol, elle ſeroit forcée ſans doute d'embraſſer la Religion de ſon Mari. Mais à quoi penſe Monſieur Cléveland, lui dit le Miniſtre, de vouloir donner ſa fille à un Etranger, qui ne ſera que trop capable de lui faire cette violence ? C'eſt un miſtére, reprit-elle, que le hazard m'a fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadéo, qui eſt ſon fils, par lequel il lui accorde ſon conſentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cecile, elle n'avoit remarqué ſur ſon viſage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon deſſein, & que ſi elle ne le goûtoit pas, elle avoit aſſez de complaiſance pour s'y ſoumettre.

Voilà, reprit Mme. Riding, la ſeule réponſe que je puiſſe faire à vos queſtions. C'eſt de vous même, que j'aurois attendu plus de lumiére, & je vous avouë qu'en faiſant quelquefois réfléxion ſur ce que je vous ai raconté, j'étois ſurpriſe de vous voir pour moi ſi peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réſerve qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination ; & lui communiquant les vuës que j'avois formées pour l'établiſſement de Cecile, je l'aſſurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des réſolutions qui ne puſſent changer, j'avois toujours attendu du tems des motifs plus

forts que ceux qui me les avoient d'abord inſpirées. Tels ſeroient, lui dis je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadéo. Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour ſa Religion, parce que la premiére loi que j'impoſerois à ſon Mari, ſeroit de fixer ſa demeure à Londres avec moi. Mais ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'eſt le penchant de Cecile, & le caractére de ſon amant. Je vais ſur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & déciſif dont je parlai à Madame Riding, & la priére que je lui fis de m'amener auſſi-tôt Cecile, l'empêchérent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher ſon Eleve. Je dois avoüer qu'avec les raiſons qui m'avoient fait pancher juſqu'alors pour Dom Thadéo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant dequoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit ſurmonté ſes ſentimens, lorſqu'il avoit apris de Monſieur des Ogéres qu'il ne pouvoit les conſerver ſans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur ſi noble, & elle m'avoit répété pluſieurs fois qu'elle ſouhaitoit un mari de ce caractére à ſa fille. Cependant je n'étois pas diſpoſé à me livrer ſans précautions, &

je

je voulois des preuves de ſon mérite dont je puſſe me faire le Juge.

Cécile parut avec Madame Riding. Je la careſſai beaucoup, & pour préparer ſon cœur à des ouvertures qui ne ſont jamais plus naturelles que dans la joye, je pris prétexte de quelques ajuſtemens qui lui manquoient pour lui faire preſent de cinq cens loüis d'or. En les recevant, elle me dit ſans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon uſage. Ils ſont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de ſuivre ſes vuës, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes ſi chére, repris-je, & ſans parler de la force de ſang, je me ſuis fait une ſi douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de ſoin plus preſſant que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorſque j'ignore de quoi vous le faites dépendre? Et ſi vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les bleſſer ne ſera t'elle pas toujours capable de me tenir ſuſpendu? Je m'étois imaginé, par exemple, que vous pouviez être ſenſible à l'inclination de Dom Thadéo, & j'avois penſé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir ſa main. L'accord en ſeroit déja fait, ſi j'avois oſé m'en raporter à mes conjectures. Mais je ne ſçai ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vuë que la ſatisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique

par votre bouche, & j'ai ſouhaité de vous voir ici pour connoître vos ſentimens.

Elle tenoit la vuë baiſſée pendant mon diſcours, & je ne pouvois découvrir ſur ſon viſage ſi elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens en ſilence, après m'avoir entendu, & levant les yeux ſur les miens, elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes inſtances. Enfin, revenant de cette incertitude, qui peſoit ſans doute à la tendreſſe de ſon cœur, elle ſe leva pour m'embraſſer. Vous êtes trop ſûr de mon reſpect & de ma ſoumiſſion, me dit-elle d'un air fort ſérieux, pour avoir beſoin de les mettre à l'épreuve; & quand vous en exigerez quelque témoignage, la peine du ſacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéïr. Souffrez, ajouta t'elle, que je vous en donne tout-d'un-coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai ſouffert les ſoins, ou plutôt les perſécutions de Dom Thadéo; je n'ai reſpecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuſer mon cœur. Cette réponſe dont le ton ſérieux ne venoit que de l'importance du ſujet, & qui me parut même accompagnée d'une eſpéce de tremblement, tel qu'une joye ineſpérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curioſité d'aprendre ce que c'étoient que les perſécutions de

de Dom Thadéo, & que mes volontés. Je preſſai ma chére Fille de s'expliquer.

Elle me dit, que l'ignorance où elle me voyoit là-deſſus lui donnant plus de hardieſſe, elle ne pouvoit me diſſimuler que depuis notre ſéjour à Paris elle avoit gémi ſous une tyrannie inſuportable : que Dom Thadéo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de ſon amour à Quevilly, & faiſant paſſer le ſilence de mon Epouſe pour un conſentement formel, auquel il ne ſe croyoit pas moins ſûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas ceſſé d'exiger d'elle une complaiſance & des aſſujettiſſemens qui reſſembloient au plus dur eſclavage : qu'elle ne l'accuſoit pas de manquer de vertu & d'honneur, mais qu'il étoit ſujet à tant d'inégalités, dominé par tant d'humeurs & de caprices, ſi jaloux, ſi inquiet, ſi ſoupçonneux, qu'elle avoit eu beſoin de toute la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſa Mere & à moi, pour conſerver de la patience dans une ſi dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix gênantes & bizarres, elle avoit tout ſouffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours il lui avoit amené cette même Dame, dont la vuë avoit cauſé tant d'émotion à ſa Mere ; & lui expliquant le deſſein où elle étoit de paſſer en Angleterre, il lui avoit recommandé de ſe lier d'avance avec elle, comme avec une femme dont il ſe propoſoit de lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me preſenter dans cette vuë.

Il m'a fait promettre, continua Cecile, de ne jamais ſuivre les uſages de Londres, où il prétend que la conduite des Femmes eſt trop libre, & me preſentant le Livre des Evangiles, il m'auroit forcée de m'y engager par un ſerment, ſi je n'euſſe rapelé aſſez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remiſe avec celles de l'Egliſe.

Un détail ſi étrange m'ayant jetté dans un juſte étonnement, je reprochai à l'innocente Cecile de s'être ſacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendreſſe de ſa mere & de la mienne, ſi elle nous avoit cru capables de faire la moindre violence à ſon cœur. Enſuite, malgré mille diſtractions que ſon diſcours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture pour tirer un aveu libre de ſes inclinations, & ſçavoir d'elle-même, ſi de tant de François aimables qui avoient marqué de l'attention pour ſes charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les ſentimens qu'elle refuſoit à Dom Thadéo. Je la preſſai longtems ſans rien obtenir. Les inſtances de Madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obſtina à nous répondre que tous ſes deſirs ſe bornoient à mener une vie douce, ſous l'empire d'un Pere & d'une Mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre ſincérité, lui dis je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de Dom

Dom Thadéo étoient la ſeule cauſe de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouëment naturel lorſque je vous aurai délivrée de cette perſécution.

Mon deſſein étoit en effet de m'expliquer ſans détour avec cet étrange Amant, & de le diſpoſer du moins à prendre des voyes toutes différentes pour s'inſinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé ſi malheureuſement l'entrée. J'allois ſortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorſque Dom Thadéo, ſe preſentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroiſſoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il ſe regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que ſi j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un diſcours ſi triſte me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit obſervé Cecile, & s'étant aproché d'elle au moment qu'elle ſortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaiſance qu'elle avoit cru lui devoir juſqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ſes importunités, & de finir un langage qu'elle étoit réſoluë de ne plus ſouffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aiſe de prendre cette occaſion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumiéres. Après m'avoir confeſſé qu'il brûloit d'une paſſion immor-

telle pour ma fille, & qu'il s'étoit flâté que n'ayant pû l'ignorer non plus que mon Epouſe, nous ne lui faiſions pas un crime de ſes ſentimens, puiſque nous avions paru les autoriſer par notre ſilence, il ſe plaignit amérement de l'opinion que j'avois marqué de lui à la Dame Eſpagnole. Elle me l'a déclaré elle même, ajouta-t'il en me voyant donner quelques marques de ſurpriſe, & quoiqu'elle ſe promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'eſpére pas de ſes ſoins ce que je n'ai pû obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond ſoupir, je ne vois que trop de liaiſon entre ce que j'ai apris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cecile.

La vivacité de ſa douleur, l'obſcurité de ſon diſcours, & peut-être encore plus, le jugement que je portois de ſon eſprit, auquel je n'avois jamais attribué qu'une étenduë médiocre, me firent ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire dans le ſujet de ſes plaintes, & former tout-d'un-coup une conjecture aſſez juſte ſur le caractére de Dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne ſe fût joüée de ſa crédulité pour la faire ſervir à ſes vuës. Sans répondre directement à ſes plaintes, je le preſſai inſtamment de m'aprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être ſincére. En lui parlant, me dit-il, du ſéjour qu'il faiſoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il

y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis ſon aſſiſtance, & quoiqu'il l'eût connuë à Madrid pour une Femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un ſecret d'importance, il s'étoit imaginé que liée comme elle étoit avec un homme dont le commerce l'avoit renduë plus ſage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de ſon eſprit. Il me l'avoit preſentée dans cette eſpérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accueïl qu'elle avoit reçu de mon Epouſe, mais oubliant cette diſgrace pour continuer de le ſervir, elle s'étoit flâtée que ſi elle pouvoit ſe ménager avec moi un moment d'entretien, elle me diſpoſeroit à ſatisfaire promptement ſes deſirs en terminant ſon mariage. Elle avoit pris la réſolution de m'écrire ſous un autre nom, pour me demander une entrevuë. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me perſuader qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma Fille, & j'avois fait connoître par ma réponſe, que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Il s'en étoit aperçu lui-même, continua t'il, au ſilence que j'avois gardé dans mon caroſſe en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuſe ſentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cecile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant loin de ſe rebuter, Dona Cortona venoit de l'aſſurer, par un Billet, que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il

lui étoit ſurvenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au fond toutes les voyes qui pouvoient être différentes de celles de la ſincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cecile à ſa vie, étoit diſpoſé auſſi à préférer la mort au deſeſpoir de ne pas l'obtenir de ſon inclination & de mon conſentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre ſon ſort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promeſſes qui bleſſoient également ſon honneur & ſon amour.

C'en étoit aſſez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injuſtice dans mes ſoupçons. J'exhortai Dom Thadéo à prendre moins de confiance aux offres de ſon amie; & ſans m'arrêter à lui en aprendre les raiſons, je paſſai tout-d'un-coup à l'explication que je m'étois propoſée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'eſtime que j'ai pour vous comme d'un ſentiment douteux, il vous a trompé. La franchiſe avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur me ſervira de garant. J'ai remarqué les ſoins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point aperçu que je les aye condamnez. Sa mere eſt dans les mêmes diſpoſitions. Nous conſentirions tous deux à vous donner Cecile, ſi nous ne conſultions que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractére; mais le bonheur de cette chére fille nous eſt précieux. Elle eſt à vous ſi vous pouvez

ſa rendre heureuſe. A quoi tient-il continuai-je en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de ſon cœur? Je la connois: Elle eſt tendre, douce, complaiſante Tout ce qui lui ſera preſenté ſous ces trois aparences eſt ſûr de lui plaire; & comme c'eſt principalement par ces trois aimables qualitez qu'elle eſt capable de faire la félicité d'un honnête homme, il eſt naturel qu'elle ſouhaite de les trouver dans un Mari pour la ſienne. Je ne vous reproche rien, ajoûtai-je, c'eſt à vous-même à vous rendre juſtice; mais je ſuis perſuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voye.

Dom Thadéo ouvrit les yeux à ce diſcours; & paroiſſant découvrir dans lui-même ce qu'il n'y avoit jamais áperçû, il confeſſa que ſa conduite à l'égard de Cecile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais, hélas! s'écria-t'il, n'a-t'elle pas dû comprendre que c'eſt à l'excès de ma paſſion qu'elle devoit imputer mes fautes, & ſi ſon cœur eſt tendre, a-t'elle pû ne les pas pardonner à une ſi belle cauſe? Ravi néanmoins que je ne lui ôtaſſe point l'eſpérance de réuſſir mieux par d'autres voyes, il me conjura, les larmes aux yeux, de rapeler toute ma bonté pour lui, & de ſeconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ſes ſoins. Je lui promis ce ſervice, mais ſans eſpérer qu'il changeât ſi facilement de caractére, & ſans m'engager à faire la moindre violence

aux

aux inclinations de ma fille, s'il se laissoit prévenir par quelque amant plus habile ou plus heureux. Je le priai aussi de renoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui me paroissoit aussi peu convenable à ses vûës qu'à ses principes, & je lui donnai, avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de se lier trop étroitement avec une femme de ce caractére. En un mot, joignant ainsi les conseils de la prudence aux plus sincéres témoignages d'estime & d'amitié, j'en fis assez pour me mettre à couvert de toutes sortes de reproches dans les suites funestes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Espagnol.

Au milieu des sages réfléxions qui me rendoient ainsi capable de régler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords sur la foiblesse dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahison de mes sens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas besoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme sans pudeur. Mais je n'ouvris pas si aisément les yeux sur la vie voluptueuse que j'étois résolu de continuer. En revoyant Fanny, que son incommodité devoit retenir quelques jours dans son apartement, je l'accusai agréablement d'ignorer le prix des plaisirs qu'elle nous faisoit interrompre ; & lui ayant fait aprouver la conduite que j'avois tenuë avec Cecile & Dom Thadéo, je revins à le presser de se guérir, pour reprendre

dre le cours de nos amusemens & de nos Fêtes. Elle ne condamna point mon goût, mais loin de répondre à mon empressement, elle me fit entendre qu'elle n'espéroit pas si tôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation ; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajoûta-t'elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaisirs que je paroissois desirer. Non, lui dis-je, ils seroient peu touchans pour moi si vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui disois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait sentir toute la vérité. Cependant les visites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos assemblées & nos festins, me firent consentir à leur donner quelquefois cette satisfaction. Fanny m'en pressa elle-même, & je pris ses instances pour une marque qu'il lui tardoit aussi de reparoître avec nous. La joye reprit bien-tôt son régne avec la magnificence & la bonne chére. L'intervale qui avoit paru la ralentir, n'ayant servi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens Convives de repandre le bruit de ma générosité & de mes largesses, je vis ma table plus brillante & mieux remplie que jamais. C'étoient les personnes les plus célébres de toutes sortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne sçaurois me plaindre que le

goût

goût de la bonne chére manque à Paris parmi les gens de mérite. L'esprit & la politesse répondoit dans mes Convives, à la délicatesse & à l'abondance des services. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtisans. Je ne le desavouërai point ; mon cœur étoit sensible à leurs flâteries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses & des loüanges qui me paroissoient d'un autre prix. Il ne me manquoit que la presence de ma chére Epouse. Je ne pouvois revenir un moment de l'espéce d'yvresse où j'étois, sans m'apercevoir que Fanny étoit absente, par l'inquiétude & les desirs que je sentois naître aussi-tôt. Mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bien-tôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses Fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table, mais qui fut amené si naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres discours, qu'il ne pouvoit être accusé d'indécence. Un homme célébre par son esprit se hazarda négligemment à décider, que de tous les sentimens qui ont partagé jusqu'ici les Philosophes, ce-

lui

lui de l'immortalité de l'ame eſt le moins Philoſophique, c'eſt-à-dire le plus dépourvû de raiſon : car eſt-il ſenſé, ajoûta-t'il de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement ? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de ſon exiſtence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adreſſer. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modeſtement celui-ci, ſi vous n'en trouvez pas une qui vous ſatisfaſſe en faveur de l'exiſtence de l'ame. Je vois bien, ajoûta-t'il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence eſſentielle de la matiére, & que vous êtes perſuadé avec quelques Anglois que la penſée peut convenir à toutes ſortes de ſubſtances. Mais en paſſant même ſur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer perſonne de confeſſer ce qu'il voit le plus clairement, a-t'on jamais fait une objection ſérieuſe contre les preuves morales ? Que penſez-vous de nos deſirs, & de nos craintes, de nos eſpérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce ſentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantiſſement comme le plus grand des malheurs ? Ce que j'en penſe ? repliqua l'autre : Mais... j'apelle nos deſirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur ſource dans la chaleur du ſang, ou dans une proviſion d'eſprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir, eſt l'image du paſ-

ſé,

ſé, que nous prenons plaiſir à étendre devant nous ; & cette horreur de notre deſtruction, que vous nommez un ſentiment ineffaçable, n'eſt qu'une propriété commune aux Etres les plus vils, qui ſe retirent & ſe reſſerrent à l'aproche de ce qui eſt capable de les bleſſer ou de les détruire. Et ſi vous croyez, ajoûta-t'il qu'on n'a jamais pû faire d'objection ſérieuſe contre l'exiſtence de l'ame, je répéte qu'il eſt encore plus difficile de la prouver.

Sophiſme! reprit l'autre, car il y a mille choſes dont l'exiſtence eſt ſûre, ſans qu'elle puiſſe être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'exiſte des corps, & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible de le prouver par une démonſtration. Arrêtez, interrompit l'adverſaire de l'ame, de ce qu'on ne doute point d'une choſe, ne concluez point qu'on en ſoit ſûr. Ce qu'il y a de ſûr, & qui porte trop legérement à ne pas douter de l'exiſtence des corps, c'eſt une action ſenſible dont on ne peut nier effectivement la réalité : mais on en concluroit mal qu'elle ſupoſe néceſſairement des corps, puiſqu'il eſt certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font croire qu'il exiſte des ames : nous penſons, nous deſirons, cela eſt clair ; mais il n'eſt pas beſoin de ſupoſer des ames pour des effets qui peuvent exiſter ſans elles.

Je ſuis de bonne foi, repliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder.

der. Peut-être n'eſt-on pas encore parvenu à démontrer l'éxiſtence de l'ame, c'eſt-à-dire, à former une méthode de preuves qui puiſſent porter la lumiére & la conviction dans l'eſprit de ceux qui les entendent. Mais c'eſt une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en ſoi-même : & de-là ſeulement, il s'enſuit que les Philoſophes qui ont crû l'immortalité de l'ame, ont pû ſupoſer raiſonnablement ſon exiſtence bien établie, puiſque tous les hommes ſe reſſemblant par les principes de la raiſon comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec ſûreté que ce qui eſt prouvé pour lui, l'eſt auſſi pour les autres. Mais s'il reſte quelque embarras là deſſus, ajouta le Partiſan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en ſervant à nous faire connoître combien la révélation Divine étoit néceſſaire pour jetter du jour ſur nos ténèbres. Et moi, interrompit l'adverſaire, je crois, par la même raiſon qu'elle étoit inutile. Cette diſpute fut beaucoup plus longue ; l'un, s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialiſme groſſier, qui ne nous laiſſe rien à prétendre au-de-là de la durée de nos corps ; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimére, qui eſt démentie par les lumiéres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des diſcours dont le ſujet ne s'étoit jamais preſenté à mon eſprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai expoſez dans une

autre Partie de cette Hiſtoire. L'exemple & les leçons de ma mere avoient ſervi plus que mes propres recherches à m'y attacher conſtamment; & lorſque je les avois traité d'inutiles, dans un excès de douleurs auſquelles ils n'avoient pû ſervir de reméde, je ne les avois pas moins regardés comme des vérités ſpéculatives dont le ſeul foible étoit de ne pouvoir ſervir à régler les ſentimens du cœur. Mais commençant à former mille doutes ſur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai dans le ton déciſif de celui qui avoit combattu l'exiſtence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'aprofondir. Je tins ma curioſité ſecrette, & faiſant avertir le Philoſophe matérialiſte que je ſouhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui propoſai mille queſtions.

Il y répondit auſſi légerement que s'il ſe fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué ſon ſiſtême : vous êtes, me dit-il, un homme d'eſprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les ſentimens que je vous propoſe ſont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les vieilles chiméres. Ce frein eſt néceſſaire pour le contenir. La convenance des choſes, le goût de l'ordre, & les loix de la ſociété, ſont les ſeules régles de l'homme d'honneur & du Philoſophe. Sa naiſſance

l'attache à une condition. Son propre bien, qui eſt dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il ſent lui-même qu'il eſt juſte qu'on l'en puniſſe. C'eſt une branche qui bleſſe la ſymétrie dans un Quinconce ou dans une Allée, & qui doit être retranchée ſans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raiſon, en confeſſant la facilité avec laquelle je me laiſſai entraîner par de ſi miſérables principes. Mais ſi l'on conſidére qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaiſir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on ſera moins ſurpris que je n'aye point demandé d'autres preuves de ſa Doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je ſens, lui dis-je, la hardieſſe de vos déciſions, car je ne trouve point ſans force le raiſonnement que votre adverſaire a fondé ſur la conviction perſonnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaiſon avec cette multitude de gens d'eſprit qui penſent comme vous, & je verrai ce que je dois recueïllir de leur témoignage. Il me promit que cette ſatisfaction ne ſeroit pas long-tems différée.

Dès le jour ſuivant il me procura la viſite de pluſieurs Philoſophes (c'eſt le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai

trouvai effectivement tout l'esprit & toutes les lumiéres qu'il m'avoit vantés. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop considérable pour être amenés si familiérement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainsi dans l'espace de peu de jours avec quantité de personnes dont le mérite & le nom étoient également célébres, & ma curiosité n'excepta pas même l'ordre Ecclésiastique. J'observai dans la plûpart, les mêmes procédés; beaucoup de réserve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens: mais la confiance naissant bien-tôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zèle ils s'efforçoient de me les inspirer. Je me serois figuré qu'ils avoient quelque intérêt pressant pour motif, si le soin qu'ils prenoient de se déguiser au Public, ne m'eût fait jugerqu'ils ne se proposoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en espéroient point d'autre.

Malgré cette réfléxion, qui me laissoit bien des doutes sur la vérité d'une Doctrine si peu utile, le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit, & d'y être considéré même, avec cette flâteuse prévention qui est commune en France pour les Etrangers qui y aportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumiéres, pour embrasser une pernicieuse

nouveauté

nouveauté. Je ne puis attribuer ces égaremens qu'à la molleſſe où je vivois. L'eſprit perd ſa force en s'aſſujetiſſant trop à l'empire des ſens, & cet affoibliſſement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impreſſions qu'il recoit des organes du corps. A meſure même que je me confirmai dans cette diſpoſition par l'habitude, je ſentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embraſſées d'abord ſans quelques difficultés ; & le peu de vigueur qui reſtoit à ma maiſon, je l'employois à juſtifier mon erreur. J'ai choqué la nature, diſois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & ſtériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puiſqu'elles ne ſont rien ſans mon corps qui les produit ? J'étois bien inſenſé de mépriſer la matiére, elle par qui j'exiſte, par qui je ſens, & ſans laquelle, en un mot, je ne ſerois rien ; car n'eſt ce point par elle que je ſuis capable de plaiſir & de peine ? Et que reſte-t'il dans moi à quoi je puiſſe donner le nom d'Etre, lorſque tous mes ſens ſont occupés par quelque choſe qui les bleſſe ou qui les flâte ? Le ſentiment de mon exiſtence dure-t'il plus long-tems que le compoſé auquel je donne le nom de mon corps ? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'embonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altére, & qu'il diminuë par leur dépériſſement & par leurs maladies.

Les aſſemblées qui continuoient de ſe faire chez moi, devinrent plus ſérieuſes

par

par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos converſations. J'avois ſoin du moins de faire inviter ſouvent les plus célébres de nos Philoſophes, en obſervant ces jours-là de n'admettre perſonne qui ne fût initié à nos miſtéres; & dans ces Parties Philoſophiques, tous les ſecrets de notre ſecte étoient diſcutés & aprofondis. On nous aprit un jour, qu'un des plus zèlés Partiſans de notre Doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curioſité devint extrême parmi les aſſociez, pour ſçavoir de quelle maniére il s'étoit conduit dans ſes derniers momens. On prit des meſures certaines pour s'en éclaircir, & le raport fut tel qu'on ſe l'imaginoit. Le Philoſophe avoit ſoutenu conſtamment ſon rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire en s'aſſujettiſſant aux cérémonies ordinaires de l'Egliſe, il parut certain par d'autres circonſtances, qu'il étoit mort tranquile dans nos principes.

Après avoir donné des aplaudiſſemens à ſa conſtance, quelqu'un propoſa de tirer un fruit conſidérable de ces ſortes d'accidens. Voici de quelle maniére il nous expliqua ſa penſée: S'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraiſemblance dans les préventions populaires, il faudroit ſupoſer que ce qu'on apelle l'ame, n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle ſe ſépareroit du corps, par les liens duquel j'entens dire tous les jours qu'elle eſt apeſantie. Je voudrois, continua-t'il, qu'il ſe trouvât parmi

parmi nous un caractére aſſez ferme pour entreprendre cette ſorte d'expérience ; c'eſt-à-dire, que le premier d'entre nous qui ſera menacé de la mort, voulut faire avertir ſes amis, & leur confeſſer de bonne foi de quelle maniére il ſe trouvera diſpoſé lorſqu'il ſe croira prêt à rendre le dernier ſoupir.

Cette propoſition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut perſonne qui n'y conſentît avec ardeur, & j'en vis plus d'un, qui dans l'impatience d'obtenir un éclairciſſement dont on ſe promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre Doctrine, auroit ſouhaité d'être promptement le Héros d'une ſi belle avanture. Le Ciel permit que tous ces ſouhaits ne fuſſent point inutiles. Avant la fin de la même ſemaine, un de nos aſſociez qui ſe nommoit M. de Treville, homme riche & connu par ſon goût pour le plaiſir, fut atteint d'une pleuréſie violente qui le réduiſit en peu de jours à l'extrêmité. Par le penchant qu'on a toujours à ſe flater d'une longue vie, il ne ſe figuroit pas que le danger fût auſſi grand qu'il l'étoit pour la ſienne ; mais les Médecins en expliquérent autrement leur opinion. L'un de nos Philoſophes, attentif au progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rapela ſa promeſſe, en lui demandant s'il penſoit à l'exécuter ; & ſoit que la penſée de la mort n'eût point encore agi ſur lui dans toute ſa force, ſoit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter

ſur d'autres craintes, il le fit conſentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de ſon engagement.

Je fus de ce nombre. L'apareil de la mort étoit déja dreſſé dans l'apartement du Malade. Un Confeſſeur que la bienſéance avoit fait apeler, venoit d'en ſortir après avoir rempli les fonctions de ſon miniſtére. Nous nous aprochâmes du lieu de la ſcène, où le Philoſophe mourant paroiſſoit conſerver encore toute la liberté de ſon eſprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos queſtions. Nous lui en fîmes un grand nombre, auſquelles il répondit par divers ſignes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui ſortoient difficilement de ſa poitrine. C'etoit l'explication de ce qu'il ſentoit. Nous en recuëillîmes que ſa foibleſſe étoit extrême, & que ne s'apercevant d'aucune autre altération que celle de ſes organes, la mort alloit être pour lui, ſuivant notre opinion, une ſimple diſſolution des parties de la matiére.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des derniéres circonſtances de ſa vie, & de l'inſtant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que ſon extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui propoſâmes, dans cette crainte, d'abandonner ſa main à l'un de nous qui la tiendroit dans la ſienne, & de nous faire connoître, en la ſerrant, s'il s'apercevoit de quelqu'autre ſimp-

tôme

tôme que des mouvemens de la matiére. Il laissa prendre sa main sans résistance, mais soit excès de foiblesse ou refus de se prêter à nos vuës, il ne la serra point. Ses yeux qui rouloient au hazard, & sa respiration qui commençoit à s'embarrasser, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à sa fin. Aussi effrayez peut-être que las de ce spectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réfléxions que nous fîmes sur notre avanture étant peu capables de nous aporter plus d'éclaircissemens, il ne se fit aucun changement dans nos idées. Mais lorsque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de sa mort, nous aprîmes, avec surprise, qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de son rétablissement. Il n'y eut pas un seul de nous qui ne souhaitât de le revoir promptement, & dans l'impatience d'entendre ses propres observations, nous n'attendîmes point sa guérison pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre visite.

Ce compliment nous auroit peu surpris, & nous l'aurions attribué au besoin que le Malade avoit de repos, si quinze jours après, lorsqu'on parloit de sa santé comme d'une chose certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos assemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour se retirer à l'Oratoire. Nous aprîmes cette étrange

nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi, à un nombre considérable de Philosophes. Les plus déterminez en firent un sujet de raillerie, & plaignirent le bon sens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas sauvé heureusement de sa maladie. D'autres, frapez d'un événement si singulier, marquérent de l'embarras par leur silence.

Mais, comme si le Ciel eut pris soin lui-même de ménager les circonstances, on m'avertit presqu'au même instant qu'un Ecclésiastique demandoit à me voir de la part de Mr de Treville. Cet incident ayant réveillé la curiosité de mes Convives, on me pria, si je n'attendois rien de secret dans cette visite, de faire introduire l'Inconnu au milieu de l'assemblée. Il n'y eut personne qui ne s'attendît à quelque ouverture extraordinaire, & l'attente de personne ne fut trompée. Il l'étoit déja beaucoup que Mr de Treville eut choisi exprès le tems d'une de nos assemblées pour cette députation. C'est ce que son Messager ne fit pas difficulté de nous confesser d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes Convives, & sur les lumiéres qu'il avoit reçuës de celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonstances favorables à sa commission.

Son discours fut simple. Il étoit chargé de nous faire le recit des motifs qui avoient porté Monsieur de Treville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en espérer de personne un plus fidèle, puisqu'étant son Confesseur il connoissoit ses

plus

plus intimes ſentimens. Le caractére de Monſieur de Treville étoit connu du Public. Homme d'eſprit & d'honneur ſuivant les idées du monde, il avoit vécu ſans reproches. Madame l'avoit honoré d'une eſtime particuliére, & l'éclat de ſa douleur à la mort de cette grande Princeſſe avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de ſon caractére. Son ſeul défaut avoit été toute ſa vie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions ſupérieures à celles du vulgaire, & de traiter de foibleſſe, ou de ſuperſtition tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité s'il s'étoit attaché ſimplement à la chercher, mais toujours ardent à ſe prévenir contre les opinions de la multitude, la ſingularité étoit un attrait auquel il ne réſiſtoit point, & qui ſupléoit dans ſon eſprit à la force des preuves. Avec cette diſpoſition il étoit toujours prêt à recevoir une Doctrine nouvelle, ſi elle lui étoit propoſée avec quelque air de miſtére, & le ſeul plaiſir de penſer comme le petit nombre, lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle Doctrine qui étoit paſſée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les ſemences à Paris, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vû avec quel ſuccès elle s'y étoit répanduë, & j'avois toujours remarqué que Monſieur de Treville en étoit un des plus zèlez défenſeurs

 Cepen-

Cependant comme la soumission extérieure aux usages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refusa point d'écouter les Ministres de l'Eglise lorsqu'on lui proposa de les recevoir dans sa maladie. Son bonheur voulut que le Confesseur qui fut apelé, connût déja son caractére par le raport d'un de ses amis. Il ne fut point surpris de la douceur & de la tranquilité avec laquelle il lui vit accepter les secours ordinaires de la Religion, mais ce qui auroit satisfait un Directeur moins éclairé, n'ayant servi qu'à redoubler ses allarmes, il lui tint ce discours : Je ne suis point la dupe, Monsieur, de cette fausse résignation avec laquelle vous paroissez vous soumettre aux fonctions de mon ministére ; je vous aprens au contraire que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'est vous-même qui êtes malheureusement trompé par une erreur dont il vous reste à peine le tems de revenir. Il est question, si vos opinions sont fausses, de passer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réserver que d'affreuses punitions au mépris que vous avez fait de son culte. Comparez le malheur dont je vous menace aux raisons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il est sage d'en courir les risques.

Dans quelque épuisement que la maladie eut déja réduit Monsieur de Terville, la justesse naturelle de son esprit n'étant plus combattuë par la chaleur du sang ni par le goût d'une fausse gloire, il lui prit un

un tremblement qui se communiqua tout-d'un coup à tous ses membres. Son visage se couvrit d'une sueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ses yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable apareil du sort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pousser des cris, si l'habile Confesseur ne se fût hâté de le rassurer, en faisant changer de face à la scène. Il lui découvrit les ressources d'un cœur sincére, qui revient aux devoirs qu'il a négligez, c'est à dire, la bonté d'un Juge qui aime à se laisser fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble si pressant lui arracha, il fit à son Directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conseil qu'il reçut de lui fut de nous admettre auprès de son lit, & de prendre cette occasion pour réparer le scandale de ses erreurs, en nous confessant le changement qu'il venoit d'éprouver ; il y consentit : mais la force du mal s'oposant à ses résolutions, il tomba presqu'aussi-tôt dans l'état que j'ai representé, & qui lui ôta l'usage de la langue en notre presence. Ce desordre de ses sens fut une heureuse crise, qui lui rendit bientôt toute sa vigueur. S'il avoit refusé notre seconde visite, c'étoit pour prendre le tems de se fortifier dans ses nouvelles idées ; & les ayant portées jusqu'à former la résolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expli-

quer un miracle dont il souhaitoit que l'effet pût s'étendre jusqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Ecclésiastique accompagna ce discours, que Monsieur de Tréville avoit gardé les mesures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous exposer peut-être aux persécutions d'un zèle indiscret. Cependant, soit que cette crainte eût d'abord saisi mes associés, soit qu'une conversion si étonnante, dans un Courtisan dont le mérite étoit aussi distingué que la naissance & la fortune, les frapât d'une véritable admiration, ils gardérent un silence qui les auroit fait prendre pour une Troupe de coupables. J'adressai quelques civilités à l'Interpréte de Monsieur de Tréville, pour empêcher qu'il ne s'aperçût de leur trouble, l'ayant chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduisis jusqu'à son carosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Ecclésiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes Convives, j'en trouvai plusieurs qui se disposoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurérent quelques momens de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée comme nécessairement sur Monsieur de Tréville, on mit en doute si une démar-

che

che auſſi ſinguliére que la ſienne ne ſe démentiroit pas tôt ou tard ; & ſans toucher aux raiſons qui l'avoient engagé , on conclut de l'inconſtance ordinaire des hommes, ſur tout à l'âge où il étoit & avec les liens qui le rapeloient au monde , qu'il ne ſe ſauveroit pas du ridicule d'y reparoître , après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bien-tôt à l'Oratoire , juſtifiérent parfaitement ſa conſtance.

Je ne m'étois point attaché aſſez ardemment au ſyſtême qu'il abandonnoit , pour en regretter un des plus ingénieux défenſeurs ; & je compris même fort bien que ſi l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impreſſion qu'elle fait ſur ſes Sectateurs , il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monſieur de Tréville pour le ſentiment qu'il venoit d'embraſſer , que des raiſonnemens vagues & du zèle aparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant celle-ci , comme une idée Philoſophique qui pouvoit être ſoutenuë avec quelque aparence de force , j'avois toujours été arrêté par l'étrange ſupoſition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroïſſoit point auſſi clair qu'à mes Aſſociés , que la penſée pût convenir à la matiére : & ſi j'étois forcé de confeſſer que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir , il me ſembloit que dans une incer-

titude dont les lumiéres naturelles ne pouvoient me faire ſortir, le ſeul parti raiſonnable étoit de reconnoître les bornes de mon eſprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé auſſi que les lumiéres réünies de pluſieurs perſonnes dont la probité & le bon ſens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance; & l'exemple, comme j'en ai déja fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vuës pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obſcurité. Il s'y étoit joint ſans doute un peu de cette vanité badine qui fait trouver du plaiſir à penſer autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fauſſe gloire qui porte à s'élever au deſſus des terreurs communes; comme ſi notre maniére de penſer ſur les choſes étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le deſire ou qu'on ſe l'imagine. Mais à quelque autre ſource qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il eſt certain qu'elle n'avoit jamais été juſqu'à s'aſſujettir entiérement à mon eſprit.

Cette réflexion à laquelle je m'arrête avec plaiſir pour m'en faire une excuſe, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'apliquer à mes Aſſociés; c'eſt-à-dire, de mettre en doute, ſi c'étoit ſincérement qu'ils s'étoient attachez à la Doctrine impie dont ils faiſoient profeſſion. J'aurois du moins de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu

juſqu'alors

jusqu'alors sur tout ce qui s'apelle lumiére de Religion. Mais élevez dans d'autres principes, par quels degrez avoient-ils pû parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur esprit ? Il m'arriva même, pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me sentir quelquefois rapelé à des idées plus justes, par des réflexions qui sembloient se presenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces matiéres, & que mon dessein fût toujours de la laisser libre dans ses principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Christianisme, & j'admirois la satisfaction qu'elle paroissoit tirer de ses propres sentimens. Il ne faut pas douter que son caractére naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toujours la teinture du tempéramment. Mais ce qu'il y a aussi de plus aimable & de plus parfait dans la nature se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimére, & ses effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tranquilité, portent sur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter & de ma nouvelle Philosophie & de ceux qui me l'avoient inspirée.

Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoutois-je, & si le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse qu'elle nous dispense du Culte ; ou le regarder lui-même comme une autre chimére, dont l'existence renferme bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, soit que ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes Associés, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de la foiblesse de leur systême leur fît éviter ma présence comme un reproche, je fus surpris les jours suivans de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité pour garder son apartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chére & de dissipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cause de mon changement ; mais lorsque la compagnie de mes Philosophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaisser jusqu'à les faire presser de revenir, je me trouvai livré à une Société badine & voluptueuse qui ne m'entretint que de chansons & de contes à rire, je me sentis disposé fort différemment pour des plaisirs où j'avois trouvé quelque douceur, lorsque je les partageois du moins avec mon Epouse & ma Fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit trop bien établi dans ma maison pour être

être interrompu legérement. Je pressai Fanny de prendre quelque chose sur elle-même ; & lui confessant que la table me devenoit fort ennuyeuse sans elle, je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort legére. Elle sourit de mes instances ; & n'en marquant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveau prétexte auquel je ne pus rien oposer. Ses deux fils étoient malades au Collége, & l'inquiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit point de se montrer au Public.

La vie qu'elle menoit avec sa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit sçû choisir parmi les Dames, dont je lui avois procuré la connoissance, deux amies dont elle avoit goûté le caractére, & qui étoient pour elle avec Madame Riding, Madame des Ogéres & ma sœur, une compagnie fidèle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi, pendant que les engagemens que j'avois pris en quelque sorte avec le Public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations. Mais elle ne se bornoit point là ; & ce que la suite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera sans doute une nouvelle admiration pour son caractére. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-seulement tendres & généreuses

comme

comme elle, mais faiſant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualitez au ſentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs ſoins & leurs richeſſes à l'exercice de toutes ſortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu beſoin d'exhortation pour inſpirer le même goût à Fanny, leurs ſecours lui avoient été utiles dans un Païs qu'elle ne connoiſſoit point, pour ſeconder ſes intentions, & pour diriger ſes bienfaits. Il n'y avoit plus de miſérables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre ſecrettement ſes largeſſes. L'infortune & la triſteſſe étoit un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de ſa bouche & de ſa main du ſoulagement, & des conſolations. Je lui avois donné un empire abſolu ſur mes richeſſes, en lui faiſant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour ſatisfaire ſes moindres goûts. Quel charme pour mon cœur, ſi lorſque je lui reprochois de faire trop peu de dépenſe pour ſa parure & pour ſes commoditez, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaiſirs elle ſacrifioit des goûts ſi ordinaires à ſon ſexe; & que je lui portai d'envie, dans la ſuite en aprenant qu'elle avoit ſenti plûtôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languiſſoit ſans ſecours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'apui & qui étoit expoſée à devenir la proye du riche voluptueux

tueux, l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout miſérable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralitez de Fanny. Ma fille qui trouvoit dans ſon cœur le même penchant à faire du bien, ne ſe contenta point d'entrer par ſes deſirs dans les entrepriſes de ſa mere. Elle s'ouvrit à part différentes voyes pour imiter ſon exemple; & dans le tems qu'elle la félicitoit d'être ſi bonne, en lui marquant une eſpéce de jalouſie de ne pouvoir donner le même effort à ſes ſentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire preſqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit ſecrettement à ſa parure & à ſes plaiſirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuſe, & pour le genre de vie dont je m'étois flâté de leur faire un bonheur, qui leur faiſoit craindre de ſe rengager dans les repas & dans les fêtes où je les preſſois continuellement de reparoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier, & n'oſant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaiſance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit aporté, devint encore plus vraiſemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent ſaiſis tous deux d'une fiévre maligne, qui ſe termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole ſe déchaîna ſur eux avec tou-

toute ſa fureur, & ſuivant l'ordre du Collége, ils furent tranſportez dans un autre lieu, pour ſauver de la contagion une multitude de Penſionnaires. Les allarmes de Fanny ne peuvent être repreſentées. Elle auroit voulu voir ſes deux fils, leur donner tous ſes ſoins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous raſſura par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle ſurpaſſoit toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie; & lorſque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la preſence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoiſſois point encore ce Gardien fidèle. Sa modeſtie, ſon deſinterreſſement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des apointemens médiocres, & lorſque je l'avois fait preſſer de venir quelquefois à ma maiſon, il s'en étoit défendu, par la crainte, diſoit-il au Recteur, que je ne le forçaſſe d'accepter des preſens, ou d'autres libéralitez qu'il étoit réſolu de refuſer. Un mérite ſi rare dans un homme à qui je ne ſupoſois point d'autres motifs que les obligations de ſon emploi, m'inſpiroit autant d'eſtime & d'affection pour lui, que de reconnoiſſance pour le Recteur, de la main de qui je le te-

nois.

nois. Ma résolution étoit de lui faire quelque jour un sort digne de lui, en lui assurant des récompenses proportionnées à ses services, & ce desir s'accrut encore par l'heureux succès des soins qu'il rendit à mes enfans. Ils réüssirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur resta pas la moindre trace d'une maladie; dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entiérement. Le Recteur, en m'aportant cette heureuse nouvelle, se chargea de me les amener avec leur Gouverneur, aussi-tôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le service signalé qu'il m'avoit rendu. En vain le fis-je solliciter en effet de recevoir un present convenable à ma reconnoissance; il le refusa avec la même noblesse, & mes instances furent une autre raison de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorsque je paroissois au Collége avec mon Epouse.

Quoique ce desinterressement fût poussé jusqu'à l'affectation, il ne me vint aucun soupçon de la vérité, & je remerciois le Ciel qui prenoit soin de favoriser ainsi tous mes desirs. D'un autre côté les Lettres que je recevois de M. & Mme. de L*** m'aprenoient qu'ils étoient tranquiles à Londres, & que les affaires de Mylord Clarendon y prenoient une face plus heureuse. Il m'avoit écrit lui-même que sa fille étoit revenuë de ses allarmes, & qu'après une

une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faisoit mieux espérer de l'avenir. Charles étoit peu dissimulé, & le Comte de Clarendon connoissoit assez son caractére pour se reposer sur sa parole, ce qui lui restoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans son ministére, & dont il croyoit la haine incapable de se rallentir. La réconciliation de la Duchesse d'Yorck avec le Roi, avoit été suivie d'une faveur si éclatante, qu'elle auroit dû calmer entiérement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardée comme un nouveau motif de jalousie pour ceux qui le haïssoient. Mylord Cornburi son fils aîné, avoit obtenu la Charge de Grand Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenser les services du pere. Mais aussi foible que sincére, il étoit toujours à craindre qu'il ne se laissât surprendre aux inspirations de ceux qui l'aprochoient, & que ses aparences de bonté ne cédassent encore à ses anciens ressentimens.

Cependant le present étant capable de nous rassurer, je fis part de ces agréables événemens à Fanny, & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvelai mes instances pour la tirer de cette vie simple & retirée, dans laquelle elle paroissoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levez.

Je

Je lui propofai une fête délicieufe, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de fe trouver à ma table, & qui fe plaignoient de ne l'y pas voir depuis fi long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertiffement magnifique dans mes Jardins de Saint-Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaifir & pour l'éclat. J'en fis la defcription à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une maniére d'aplaudir à mon deffein, en portant l'admiration jufqu'à l'étonnement. Mais la réponfe qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaifirs, & c'eft une fatisfaction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque chofe avec cette ardeur & cette joye. Mais fi vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'eft pû faire que la conformité qui eft dans nos caractéres ne s'étende point jufqu'à nos plaifirs ; & cette différence m'humilie. Je vous avouë continua-t'elle, que ne penfant qu'à vous plaire, je me fuis efforcée long-tems de porter un vifage tranquile à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours affiégé le cœur. Je vous promets encore la même com-

complaisance, si vous m'en faites une loi. Mais lorsque je vous vois attentif à prévenir tous mes desirs, & que je ne puis douter du sentiment qui vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, sans laquelle je ne me figure ni liberté d'esprit, ni tranquilité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne sont venus que de mon trouble. Je veux que l'amour où la vertu n'ayent rien qui les contraigne, ou qui les suspende un moment dans mon ame. Ils suffisent pour l'occuper seuls. Je n'ai pas besoin d'autres sources de joye. Joüissez de vos plaisirs, & donnez-moi les restes de votre tems dans ma solitude, où je serai trop contente lorsque vous viendrez passer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faisoit remarquer jusqu'à ses moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelque effort pour m'expliquer ses sentimens avec cette liberté, son visage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je lisois dans ses yeux qu'elle n'étoit pas sans quelque crainte de me trouver oposé à ses vuës. J'étois sûr de lui plaire par ma réponse. Eh ! quelle autre vuë étois-je capable de me proposer que celle de lui plaire ? Je me hâtai de lui dire : Vous m'assurez donc que vous êtes sans goût pour les plaisirs que j'ai voulu vous procurer ? Jugez

si

ſi j'en conſerverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorſque le Ciel m'eſt témoin que dans tout ce que vous m'avez vû rechercher le plus ardemment, je n'ai penſé qu'à ſatisfaire le vôtre. Quelle idée avez vous de mon amour, ſi vous me croïez ſenſible à quelque plaiſir qui ne puiſſe pas vous toucher? L'ardeur de vous rendre heureuſe m'a fait illuſion. Mais puiſque je me ſuis trompé ſi malheureuſement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'eſt à vous-même que je l'abandonne deſormais, & je commence non ſeulement par rompre la partie de Saint Cloud, mais encore par réformer abſolument ma table.

Elle s'opoſa à cette réſolution. La bienſéance me dit-elle, avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout d'un coup. Votre table eſt établie; le projet de votre fête eſt répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puiſſe vous tenir lieu d'excuſe. D'ailleurs il eſt difficile, ajouta-t'elle en ſouriant, que vous renonçiez ſans quelque regret à des amuſemens, dont votre imagination s'eſt entretenuë avec plaiſir, & lorſque vous avez tant d'indulgence, pour mes goûts, je n'en ſuis que plus obligée de ſouhaiter la ſatisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint-Cloud: Vous continuërez de recevoir ici vos amis; & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de ſuivre mes inclinations.

Je l'aſſurai qu'elles décideroient des miennes.

nes. J'ignorois en effet jusqu'où la forme de vie que j'avois embrassée convenoit à mes propres penchans. Les raisonnemens vagues qui m'y avoient déterminé, n'étoient point encore assez éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit passé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit consister que dans le plaisir; mais le soin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la pensée d'examiner si c'étoit de l'espéce de plaisirs dont j'avois choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable satisfaction; & celle que j'y avois trouvée jusqu'alors, étoit moins venuë de mon propre goût, que de l'espérance où j'avois été de satisfaire effectivement celui de mon Epouse, & de ma Fille; sans jetter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny, si elle croyoit Cecile aussi mal disposée qu'elle, pour les amusemens que je leur avois procurés? Sa réponse me causa une autre surprise.

Vous me parlez de Cecile, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'ayiez pas fait attention au changement qui se fait tous les jours dans son humeur. Je ne m'en suis pas trop allarmée lorsque j'ai crû que l'amour y pouvoit contribuer, & le consentement que vous accordiez à son mariage avec Dom Thadéo, me faisoit penser avec plaisir qu'elle étoit assez touchée de son mérite pour se croire heureuse de

de recevoir ſa main. Mais elle vous a découvert le fond de ſon cœur, & j'ai tiré d'elle pluſieurs fois les mêmes aveux. Si elle eſt poſſédée de quelque paſſion, ce n'eſt pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. Envain je la preſſe de s'ouvrir. Elle me prie d'être tranquile ſur ſon compte, & dans le tems qu'elle s'efforce de me déguiſer ce qui l'agite, elle ſe trahit quelquefois par des larmes. Il me naît un ſoupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne ſeroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de ſa figure? Elle s'eſt informée cent fois ſi nous n'avions pas éu de ſes nouvelles; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend, ſa ſeule réponſe eſt qu'il lui ſemble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un ſilence qui ne s'accorde point avec une paſſion ſi vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'eſt pas une marque d'indifférence, & je ſuis trompée ſi Cecile n'aime le Duc. Quelle aparence, lui répondis-je ſans balancer, qu'une fille ſi ſage & ſi retenuë, ſe fût livrée à des ſentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre? Le Duc eſt libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué ſi peu de fiertê dans ſon premier mariage, il pourroit penſer à ma fille ſans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer ſon caractére,

&

& qui n'ignore pas la feule ardeur qu'il a conçuë pour vous, comment pourroit-elle efpérer quelque fruit raifonnable de fes fentimens? Vous n'avez pas fçû, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma Fille & moi; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Mylord Clarendon, elle me parut perfuadée que les foins extérieurs du Duc & tous les empreffemens qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoit fervi fort heureufement à déguifer fa véritable paffion.

L'air de vraifemblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil; & quoique le caractère de Cecile, que je connoiffois par tant d'épreuves, me parût fupérieur à certaines foibleffes, je n'eus pas de peine à me perfuader qu'un cœur auffi plein de fentimens que le fien, échauffé encore par les exemples de tendreffe qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux féductions du Duc. Je raifonnois fur la foibleffe ordinaire de fon fexe, car en attribuant à ma Fille cette efpéce de corruption, j'avois regret de changer quelque chofe à l'opinion que j'avois toujours euë de fa délicateffe. Sans lui faire un crime de fon inclination, j'aurois fouhaité qu'elle ne fe fût point aveuglée jufqu'à ne découvrir que des vertus, dans un homme que je ne l'aurois pas cruë capable d'aimer fi elle avoit ouvert les

yeux

yeux ſur la plus legére partie de ſes défauts. Un emporté, un imprudent, un préſomptueux, ne me paroiſſoit pas digne du cœur de Cecile. Et puis je trouvois qu'après avoir eu de ſi juſtes raiſons de ſe défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagée ſi legérement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eû raiſon de traiter d'importante, ſi elle avoit été fondée ſur des preuves plus certaines que de ſimples ſoupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mere, & portant l'injuſtice juſqu'à chercher tous les moyens d'arracher ſon ſecret à ma chére fille, je renouvelai pluſieurs fois les efforts que j'avois déja faits pour le tirer de ſa bouche. Elle crut que mes queſtions regardoient encore Dom Thadeo. En confeſſant qu'il avoit changé de méthode, elle ajoûta qu'elle ne ſe ſentoit pas plus de penchant pour lui, & que ſi j'aimois ſon repos, elle me demandoit en grace de la délivrer de ſes importunités. Vous ſerez ſatisfaite, lui dis je, ſi je l'eſtime aſſez pour avoir aprouvé les ſoins qu'il vous a rendus, ma tendreſſe pour vous y mettra des bornes lorſqu'ils commencent à vous paroître ſi fatiguans. Mais vous flâtez-vous de me déguiſer longtems que vous avez une autre paſſion au fond du cœur ? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoûtai-je en la regardant tendrement ; vous Cecile, dont j'ai ſi bien con-

nu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & si chére encore que je ne crains pas de la rapeler. Ah ! chére fille, reprisje, avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'est pas dure quand on est né d'un Pere & d'une Mere si sensibles. Puissiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une passion sage & heureuse ! Mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi ? Je n'attens que le nom de votre amant pour employer tous mes soins à vous unir avec lui.

Elle baisa affectueusement mes mains, & la maniére ardente dont elle les pressoit avec ses lévres, me faisoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans son cœur qu'elle n'en marquoit dans son discours, & que je ne pouvois en démêler sur son visage. Mais s'obstinant à se taire, elle me laissa dans la même inquiétude où j'étois, c'est-à dire, presque certain qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire, & sans aucune lumiére pour en pénétrer la cause. Elle tient de vous, dis-je à sa mere, qui attendoit impatiemment le succès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal secret, qui vous a brûlé le sein sans pouvoir vous arracher un seul cri, & dont vous n'avez pas même conçû que la flâme se communiqueroit tôt ou tard jusqu'à moi. Fanny, allarmée effectivement de ce souvenir, résolut plus fortement que jamais de se faire jour dans le cœur de sa fille. J'ajoûtai que per-

dant

dant toute eſpérance pour Dom Thadeo, je ne croyois pas que la bienſéance nous permît de le retenir plus long-tems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-deſſus nos ſentimens.

Ce n'étoit pas une entrepriſe où je puſſe me diſpenſer de quelques ménagemens. Je priai Dom Thadéo de paſſer avec moi dans mon Apartement, & redoublant les civilitez avec leſquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à ſe loüer un peu de la complaiſance de Cecile. Je voulois connoître par ſon propre aveu le degré de ſes eſpérances. Il me confeſſa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque choſe à ſuivre mes conſeils, ſon ſilence & ſes ſoins reſpectueux n'avoient ſervi qu'à reculer ſes progrès. Il étoit au point d'expliquer ſes ſentimens, & s'ils n'étoient pas écoutez avec bonté, on ſe faiſoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ſes yeux & ſes ſoins, le réduiſoit à douter ſi l'on y faiſoit la moindre attention, & lui ôtoit en même-tems la hardieſſe de renouveler un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenſer. Il ajouta mille réfléxions chagrines, qui marquoient le deſeſpoir de ſon cœur, & parmi leſquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalouſie.

J'attendois quelque éclairciſſement, & je l'excitai par mes diſcours à s'ouvrir

davantage ; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui déclarant que je n'espérois plus moi-même de le voir réüssir dans une entreprise dont j'avois souhaité le succès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui disje, si vous aviez pu lui inspirer le moindre sentiment de tendresse. Mais son repos m'est cher, & lorsqu'elle desire absolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuser à ses instances. L'absence, ajoutaije, aura bien-tôt son effet ordinaire pour la guérison de votre cœur.

Il comprit trop aisément ma pensée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laissa voir dans ses yeux. Les circonstances de son départ ne me furent pas moins sensibles. Il n'ajoûta pas un seul mot qui regardât Cecile. Le cœur serré, & la voix presque éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans ma Maison. Etant allé du même pas dans l'Apartement de Fanny & dans celui des autres Dames, il leur fit ses remerciemens & ses adieux, avec le même air de tristesse. Je ne m'informai point s'il avoit vû Cecile ; mais ne doutant point que sa résolution ne fût de se retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques presens qu'il accepta avec beaucoup de politesse & de reconnoissance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit

étoit prêt à ſe former ſur ma tête, je me crus heureux d'avoir pu me dégager ſi honnêtement d'une eſpéce de lien, que je craignois de ne pas trouver ſi facile à rompre. J'en parlai dans ce ſens à mon épouſe, & je félicitai Cecile de ſa liberté. C'étoit une nouvelle ſatisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaiſance que j'avois euë pour leurs deſirs. L'une obtenoit ce qui étoit, diſoit-elle, le plus conforme à ſes inclinations. L'autre étoit délivrée de l'unique ſujet de peine, dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regrettai ſi peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquilité des deux chers objets dont je le faiſois dépendre. Il ne me reſtoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque choſe au Public, depuis que je me trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penſer à réformer ſi bruſquement ma table. Quoique je ne me fuſſe jamais ſenti une inclination bien ardente pour ce genre de plaiſir, j'y avois pris aſſez de goût, pour m'imaginer du moins qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer, ce ſeroit un ſacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny; mais elle reconnoiſſoit elle-même que la bienſéance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainſi, m'attachant à peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flâtai que mon tems ſeroit fort heureuſement employé, lorſque je le

 partagerois

partageroient entr'elle & les plaiſirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais ſi bien reconnu que dans cette occaſion, combien nous devenons obſcurs & impénétrables à nous mêmes, auſſi tôt que l'imagination ſe livre à de frivoles amuſemens, qui ôtent à l'eſprit le pouvoir de s'exercer par ſes réfléxions. Je m'étois abandonné juſqu'alors aux plaiſirs, dans la ſeule vuë que j'ai raportée ; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations legéres, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faiſoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recuëillir. Le goût de Fanny ne décidoit point abſolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que ſon caractére la portoit à la mélancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre ſorte d'amuſement, n'empêchoit pas que ceux dont je lui avois fait faire l'eſſai, ne fuſſent capables de ſatisfaire un caractére plus vif. Il eſt vrai que pour moi, qui ne me propoſois point d'autre bonheur que le ſien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impreſſion ſur mon cœur. Mais auſſi long-tems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vûë dominante, pourquoi me ſerois-je refuſé un plaiſir qui pouvoit ſe concilier avec tous les devoirs de ma tendreſſe ?

C'eſt

C'eſt ainſi que faute de réfléxion ſur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la ſatisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table, & dans la diſſipation de mes autres amuſemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractére, & que je les croyois capables de ſatisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis, ne tarda guéres à me détromper. Je ne fus pas plûtôt à table, avec la penſée que je ne devois plus y avoir Fanny & Cecile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouëment que j'y avois toujours porté. Leur abſence n'étoit auparavant qu'un mal paſſager, que je ſuportois par la certitude de le voir finir. Mais la converſation la plus vive, & tous les rafinemens de la bonne chére, me devinrent un ſuplice, lorſque je fus aſſuré que je ne les partagerois plus avec elle. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un-coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même aſſez long tems de ſurmonter une peſanteur qui ne m'étoit pas ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de ſanté. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble ſe communiquoit à mon eſprit. Enfin, continuant de reconnoître qu'elle me pourſuivoit de même, dans toutes les parties de diſſipation où je me laiſſois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux ſur la cauſe de cette incommode agitation. Plaiſirs frivoles! amuſemens ſans force! m'écriai-je un jour

en portant de plus près mes réfléxions ſur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je ſens quel eſt le ſeul bien qui puiſſe m'attacher ſans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la joüiſſance par de ſi miſérables diverſions.

En m'arrêtant encore à cette ſeule idée, j'aurois abandonné ſans balancer toutes les ſociétez où le ſeul goût de l'amuſement m'avoit engagé, ſi la crainte de m'expoſer à quelque raillerie par un changement trop bruſque, n'eût toujours été aſſez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertiſſement que j'avois fait préparer à Saint Cloud, le ſentiment de Fanny même, étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis ſi long-tems. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles diſpoſitions, ou plûtôt, en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours paſſé dans mon cœur, je lui confeſſai que j'avois été trompé par de fauſſes eſpérances; je lui confeſſai que tous les plaiſirs dont je m'étois fait une ſi douce idée, ne me paroiſſoient plus qu'une honteuſe illuſion. Elle reçut ce diſcours avec une joïe modeſte, qui n'exprimoit pas toute la ſatisfaction qu'elle en reſſentoit. Mais après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre ſi je n'avois rien à lui dire de plus: J'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuſe. On n'entendroit pas tant de plaintes ſur la miſére de notre condition, ſi des biens qui dépen-

dépendent de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur & d'industrie, étoient capables de faire régner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines. Mais sçavez-vous, ajouta-t'elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste ? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnoissiez l'un que pour vouloir déja vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si méprisables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette réfléxion fut interrompuë par une visite importante, qui ne nous permit point de continuer notre entretien ; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractére judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans son discours une vrai semblance dont j'étois frapé. Les aveux que j'ai faits dans vingt endroits de cette Histoire, doivent avoir accoutumé mes Lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût insurmontable pour mes anciens principes, m'ôtoit jusqu'à la pensée de les rapeler pour en faire usage ; & me défiant de tout ce qui m'étoit suggéré par ma raison, il ne me restoit guéres d'autres régles de conduite que le sentiment. Je n'exagére

 point

point, si j'ajoûte que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialisme, il étoit entré moins de lumiére & de conviction, que d'envie d'humilier mon ame en la rabaissant au plus vil état dont j'eusse idée, & de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendu. Mon cœur étoit heureux par l'amour, j'avois comme renoncé à l'être par la sagesse, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuse expérience que je venois de faire des plaisirs, le souvenir même de ma foiblesse, dans une occasion que je ne me rapelois pas sans honte, & qui me faisoit éviter jusqu'au nom de la Comédienne Espagnole, enfin, des semences d'inquiétude, qui me laissoit dans l'esprit un vuide déja commencé par la résolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny, le nouveau plan de conduite qu'elle sembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroissoit peut-être ennuyeux que par sa continuité, pouvoit devenir plus agréable lorsqu'il seroit pris avec quelque mélange, il me restoit à chercher un fond d'occupations moins badines pour remplir les intervales. Ce soin, dont je m'occupai quelque-tems, m'entraîna malgré moi dans une réfléxion fort amére sur le malheur de la condition humaine, qui n'offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assurée contre

tre l'ennui. L'amour même, dont je faisois mon suprême bonheur, me laissoit cent momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon Epouse, sans m'exposer peut être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes, ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressemens excessifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une longue méditation, que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroissoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de sentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais par une courte revuë du passé, que la vérité & la sagesse Philosophiques sont des chiméres de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & sensible, elle pouvoit attacher l'esprit avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle roule sur les objets qui nous environnent; sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquilité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je pensai à recueïllir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matiére, & j'y compris avec ce qui porte le nom de Physique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous

celui de mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carriére ſi vaſte, ſon étenduë même fut une autre raiſon de m'y engager, parce qu'elle me découvroit une eſpace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me propoſai point d'autre objet pour l'eſprit ; & ſi je ne donnai point d'excluſion abſoluë au reſte des ſciences & des arts, ma réſolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaiſirs, c'eſt-à-dire, par intervales, & comme de ſimples délaſſemens.

Je n'avois rien à deſirer pour le cœur, auſſi long-tems que l'amour y régneroit avec le même empire. Cependant je conçûs par la ſatisfaction que Fanny & Cecile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faiſoit déja former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumiéres je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penſer au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois obſervé toute ma vie, avec quel étrange caprice la Nature diſtribuë ſes faveurs. Il ſemble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme ſi ne ſongeant qu'à ſa propre gloire elle affectoit de montrer que ſon pouvoir eſt indépendant des richeſſes ; & la Fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empreſſe guére de réparer les injuſtices de la Nature. Il me parut beau

de

de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques Infortunez d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralitez les Malheureux sans mérite, parce que leur misére est d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient apartenir aussi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes. Enfin, c'est sur ces fondemens que mon nouveau sistême fut établi, & je me persuadai en l'aprofondissant d'avance, que c'étoit le seul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées & les plaisirs même de la table, cesseroient de me paroître ennuyeux, lorsque je les ferois servir quelquefois d'intermédes à des occupations si sérieuses. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la premiére à souhaiter que les spectacles fussent exceptez de cette réformation. Elle me promit de m'y accompagner souvent; & quand je me retranchois d'ailleurs les festins prolongez, & les assemblées tumultueuses, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrém ens d'une table bien servie, où je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La Fête que j'avois préparée fut un prétexte si naturel pour commencer ce nouvel

vel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du Public. Une interruption de quelques jours dans l'usage où j'étois de recevoir toutes les personnes de quelque nom qui se presentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir sans éclat. Et la seule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint Cloud suffisoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naissent toujours à l'occasion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richesse & la profusion dans toutes les circonstances de ma Fête. On me dispensera d'une description qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les événemens qui prirent naissance dans ce grand jour, se saisissent déja de mon imagination, & m'obligent à des éclaircissemens qui demandent toutes les forces de mon esprit & de ma plume.

J'avois négligé de suivre les avantures de Dona Cortona ; & ne rapelant son idée qu'avec confusion, j'aurois prié ceux qui m'eussent parlé d'elle, de choisir une autre matiére d'entretien. Dom Thadeo, sans avoir penetré les raisons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait sortir avec les distractions dont il s'étoit aperçû, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vuë extraordinaires dans ma visite, & la réponse que j'avois faite à ses plaintes, ne lui avoit pas ôté cette pensée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumiéres de

l'Espagnole

l'Eſpagnole ; mais plus artificieuſe que lui, elle avoit tiré avantage de ſa curioſité pour le faire expliquer lui-même ſur l'intérieur de ma famille, & par degrez elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laiſſé rien ignorer. Peut-être remit elle là deſſus à prendre ſes réſolutions en Angleterre. Il lui ſuffiſoit d'avoir apris que j'y avois des biens conſidérables, dont j'abandonnois le ſoin & l'uſage à M. de L***, & qu'on étoit perſuadé dans ma famille que le Duc de Montmouth étoit paſſionné pour Fanny. Dans la paſſion où elle étoit de ſe venger, non-ſeulement de mon Epouſe, mais de moi-même, dont elle avoit pû prendre le ſilence & la froideur après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connnoiſſances ſeroient plus utiles à ſon reſſentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadeo.

En quittant la France, ſous le prétexte qu'elle avoit d'abord aporté, elle avoit eu ſoin de lui faire demander par ſon Amant une Lettre de recommandation pour M. de L***. Dom Thadeo n'avoit pû refuſer ce ſervice à ſon ancien ami, & n'ayant plus la hardieſſe de m'en parler, il s'étoit flâté d'être aſſez connu de M. de L*** pour en obtenir quelque choſe ſur ſes ſeules inſtances. En effet, M. & Madame de L*** qui ſçavoient avec quelle conſidération je l'avois reçû chez moi,

&

& qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa priére autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne; Dona Cortona se fit un nouveau mérite auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embrasser peut être la Religion protestante. Elle s'insinua dans leur confiance jusqu'à se rendre nécessaire à Madame de L*** qui fut charmée de s'être fait une amie si agréable dans un païs où elle étoit encore sans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se ménager la faveur du Duc de Montmouth, & celle même de la Duchesse d'Yorck. Avec les lumiéres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo, il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour une des meilleures amies de Mylord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ses premiéres vûës, mais tant de circonstances favorables la mettant en état de former à son gré, elle commença par le Duc de Montmouth, dont elle empoisonnoit l'esprit de mille chiméres. Sans affecter pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des ménagemens qui ne paroissoient pas les blesser, de faire connoître au Duc que je l'estimois peu, & mettant dans ma bouche ce qu'elle avoit entendu dire à Dom Thadéo de son caractére, elle irrita jusqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déja contre moi.

Aussi

Auſſi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès ſi libre auprès de lui. Mais une paſſion qui étoit plus vive que jamais dans ſon cœur, lui fit ſaiſir avidement l'occaſion d'aprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ſes ſentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inſpire point à une perſonne de ſon rang, & qui ne pouvoit être un langage obſcur pour l'habile Eſpagnole. Elle ſe crut ſi certaine de ce qu'elle avoit apris de ſon amour, que dans l'eſpérance d'en tirer un nouveau degré de conſidération, elle ſe hazarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon Epouſe, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui diſſimule une partie de ſes lumiéres pour cacher des choſes trop flâteuſes à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc qu'il avoit autant de raiſons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produiſit même un embarras dont elle auroit eu peine à ſe tirer avec un homme moins rempli de ce qui l'occupoit. Quoi! lui dit-il, Madame Cléveland eſt donc perſuadée que je l'aime? Hélas! elle méritoit bien mon cœur s'il n'étoit à ſa fille. Soit indiſcrétion dans le Duc, ſoit deſſein volontaire de ſortir d'une contrainte qui commençoit à lui peſer, il fit ainſi l'aveu de ſes véritables ſentimens; & la Cortona qui comprit

prit par ces deux mots le fond du mystére, se remit assez habilement pour en tirer le même parti que de ses premiéres supositions. Loin de se rétracter sur les sentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les representer comme une passion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon Epouse ; & les réponses du Duc ayant facilité l'éclaircissement qu'elle vouloit se procurer par cette ruse, elle changea de projet tout-d'un-coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit proposée de me causer, en contribuant à la séduction de mon Epouse, eussent été plus flâteurs pour sa haine, parce qu'elle me les auroit crû plus sensibles, elle espéra que le malheur de ma fille ne me coûteroit guéres moins de larmes, & sa cruauté ne la fit plus penser qu'à réüssir de ce côté-là. Elle flâta la passion du Duc, aplaudissant à son choix ; & lui parlant du succès de ses desirs comme d'une chose qui souffroit peu d'obstacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement sur ses desseins. Il lui confessa qu'il adoroit Cecile, & que cette passion troubloit son repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à son rang, & le respect, dont il ne pouvoit se défendre pour une fille qui possédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penser à faire son épouse de la fille d'un Proscrit qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'Usurpateur : l'autre souffroit encore moins

qu'il

qu'il entreprit de ſuborner par des voyes baſſes la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connuë dans tout le cours de ſa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître ſes ſentimens à Cecile, qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour ſa mere. Il avoit eſpéré qu'en ſe procurant le plaiſir de la voir librement ſous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ouvrir à elle, & peut-être tôt ou tard celui de concilier ſon honneur avec ſes deſirs. Mais les précautions qu'on avoit priſes pour la dérober à ſes yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoit tellement éloigné de ſes eſpérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis ſon départ de Paris, ſans ſçavoir quelle ſeroit la fin de tant de tourmens. Il ſe propoſoit néanmoins de repaſſer inceſſamment en France avec le deſſein d'abandonner ſon entrepriſe au ſort, & de prendre ſes réſolutions ſuivant les événemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona pour former un plan qui répondît à toutes ſes vuës ; ce mélange incertain de vertu & de foibleſſe, qui paroiſſoit à découvert dans le diſcours du Duc, ne la menaçoit pas d'une forte réſiſtance à ſes conſeils. Auſſi furent-ils peu déguiſés. Elle s'efforça d'augmenter par diverſes raiſons la délicateſſe qu'il marquoit ſur une alliance diſproportionnée à ſon rang, & levant au contraire tous

tous les ſcrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui repreſenta que l'honneur d'être aimée d'un homme de la ſorte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre ſur une fille dont il feroit ſa maîtreſſe, étoit une compenſation ſuffiſante pour les charmes de Cecile, & même pour ſa vertu: que le meilleur fruit d'ailleurs que ſon ſexe eût à tirer de toutes ſes perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuſe, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cecile en mille maniéres, il ne lui dévroit rien lorſqu'il auroit payé d'un tel prix le don de ſon cœur & de ſa perſonne.

Ces horribles inſpirations ne furent reçuës que trop avidement. Le ſeul embarras qui parut reſter au Duc regardoit les difficultez d'une entrepriſe éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de ſa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui propoſer les moyens, après lui avoir fait goûter ſi heureuſement la fin. Et pour donner à ſes motifs un air d'intérêt, ſans lequel il lui auroit été difficile de les déguiſer, elle mit le ſuccès de ſon intrigue à prix, en exigeant pour récompenſe de ſon zèle, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec ſon amant, qu'elle faiſoit paſſer pour ſon mari. Le marché ayant été ſcellé de la parole du Duc, elle ſe chargea elle-même de rendre dans l'eſpace de trois mois ma fille en Angleterre, & elle prit ſur elle

tous

tous les risques de l'événement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si long-tems de vuë une expédition qui lui paroissoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les seconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette misérable Espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la Duchesse d'YORCK, elle eut l'adresse de tirer d'elle une Lettre pour Mylord Clarendon, où cette fille si précieuse à son pere, & si sûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder son amitié & sa protection à celle qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abusant des droits les plus saints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu où M. & Madame de L*** tenoient renfermé l'Acte important par lequel Mylord Tervill avoit reconnu entre les mains de feu Madame, qu'il n'avoit été que le dépositaire de la succession de Mylord Axminster, & qu'il en étoit comptable à mes enfans. Cet ami fidèle étoit mort depuis quelque mois. J'avois confié son Ecrit à M. de*** comme une piéce nécessaire pour entrer en possession de nos biens. L'infâme Courtisane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit se promettre de ce vol, étoit

étoit de me tenir dans ſa dépendance, par les ménagemens auſquels je ſerois forcé pour tirer de ſes mains une piéce ſi eſſentielle à ma famille ; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruïne, elle monta ſur un vaiſſeau que le Ciel devoit abîmer en ſortant du Port.

Elle ſçavoit peu la langue Françoiſe, & c'eſt une autre de ſes perfidies d'avoir ſçu pouſſer ſa malignité ſi loin dans un Royaume étranger, où elle étoit ſans habitude & ſans protection. Mais de quoi la vengeance n'eſt-elle pas capable dans le cœur d'une Eſpagnole ſans vertu ? Elle étoit ſoutenuë ſans doute par les richeſſes du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les Miniſtres de ſes deſſeins. Le premier qu'elle s'aſſocia, fut un Domeſtique qui m'avoit ſervi, & dont j'avois ſoupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le ſeul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cecile, lui promit toutes ſortes de ſervices, & les fit bien acheter. Il avoit conſervé quelque liaiſons avec mes autres Domeſtiques, & l'on n'étoit pas ſurpris de le voir quelquefois à ma porte. Perſonne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona, de ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon. Elle aprit de lui que je faiſois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à S. Cloud. Les circonſtances, telles qu'on les annonçoit déja, lui parurent propres à l'exécution

tion de quelque partie de ſon deſſein. Mais n'ayant point négligé, dans l'intervale, d'aſſurer ſes démarches par d'autres informations, elle ſçut encore que l'inclination bienfaiſante de ma fille la portoit ſouvent à ſecourir les miſérables, & qu'elle prenoit plaiſir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs beſoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne forma-t'elle pas ſur ces deux fondemens ? Elle écrivit d'abord au Duc de Montmouth, que dans le deſſein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête Les eſpérances qu'elle lui faiſoit concevoir de cet incident, le déterminérent auſſi-tôt à partir. Il ſe mit en chemin avec ſi peu de ſuite & tant de ſecret, qu'il lui fut aiſé de faire paſſer ſon abſence pour une partie de promenade dans ſes terres. Mais en attendant ſon arrivée, Dona Cortona eut la hardieſſe de faire le voyage de Roüen & de ſe preſenter au Comte de Clarendon, avec la recommandation de la Ducheſſe d'Yorck. Elle en fut reçûë ſi humainement, que prenant occaſion de ſa bonté pour lui faire cent fauſſes confidences, elle obtint de lui, ſous prétexte de quelques affaires qui l'apeloient à Paris, deux Lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cecile, par leſquelles il leur recommandoit affectueuſement cette infâme, comme une perſonne de mérite qui lui étoit adreſſée par ſa fille.

Elle

Elle ſe hâta de revenir à Paris, avec ces deux garants du favorable accueïl qu'elle devoit attendre de Cecile; & ſe faiſant preſenter à elle ſous un déguiſement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de me remettre ſon viſage, elle lui offrit la Lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire pour lui inſpirer de la confiance au diſcours qu'elle avoit médité. Lorſqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une ſeconde Lettre pour Fanny; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t'elle, avec quelques larmes affectées, de ſe preſenter à la Mere avant que de ſe procurer un entretien avec la fille, la confuſion qui eſt inſéparable de l'infortune, lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à ſa timidité. Elle avoit connu par divers éloges, la douceur & la généroſité de Cecile. Elle eſpéroit même en lui ouvrant ſon cœur, que ſes triſtes avantures demeureroient enfermées dans ſon ſein, & n'attendant que d'elle le ſecours qu'elle avoit beſoin pour paroître avec un air de bienſéance aux yeux de mon Epouſe, elle ſe flâtoit que la conſidération de la Ducheſſe d'YORCK & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuſe Etrangére ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la Lettre du Comte, joint à l'air compoſé dont elle ſçavoit ſe parer aiſément, ne laiſſoit aucun doute

doute à Cecile de la ſincérité de ſes larmes ; à peine eut-elle fini ſon diſcours, que cette tendre fille s'efforça de la conſoler par ſes careſſes, & ne ménageant rien dans une occaſion où le ſeul nom du Comte étoit un motif de générosité, elle la pria de recevoir ſa bourſe, qui contenoit environ cent piſtoles. Ce preſent fut accepté avec des tranſports de reconnoiſſance. La perfide feignit qu'il ne lui reſtoit plus d'inquiétude que pour le ſecret, & la conjurant d'avoir cet égard pour ſa confuſion, elle lui promit de n'être pas deux jours ſans paroître avec plus de décence aux yeux de mon Epouſe.

Il s'en paſſa pluſieurs, pendant leſquels Cecile fut fort fidèle au ſecret qu'elle avoit promis. Il lui paroiſſoit étrange, néanmoins, que cette inconnuë tardât ſi long-tems à preſenter la Lettre du Comte à ſa mere ; lorſqu'elle reçut d'elle une Lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuſe qui lui étoit ſurvenuë le même jour qu'elle étoit venuë à ma maiſon. Elle conjuroit Cecile en finiſſant, de mettre le comble à ſes bienfaits par une viſite d'un moment. Croyant toucher à ſa derniére heure, elle avoit des ſecrets d'importance à laiſſer après elle, & c'étoit encore dans le ſein de ſa Bienfaitrice qu'elle vouloit les dépoſer.

Cecile ne crut pas qu'une propoſition de cette nature l'obligeât à la même diſ-

crétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de ſoin. Elle la communiqua à ſa mere, en donnant à la premiére partie de cette avanture un tour qui ne bleſſoit point l'engagement où elle s'étoit miſe d'être ſecrette. Fanny ne lui permit point de s'expoſer aux dangers d'une viſite qui lui parut ſuſpecte; mais craignant auſſi d'avoir à ſe reprocher quelque dureté pour une femme malheureuſe, elle prit le parti de dicter une réponſe à ſa fille, par laquelle elle lui faiſoit marquer à ſon inconnuë, que dans la dépendance où elle étoit d'un pere & d'une mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, ſi elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque ſuite. Cependant elle accompagna cette Lettre de pluſieurs preſens auſquels Fanny joignit les ſiens. Le Meſſager qui étoit venu avec la Lettre, & qui avoit été chargé de la réponſe, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoiſſance, par lequel on remercioit Cecile de ſon exceſſive bonté, & l'on refuſoit ſa viſite aux conditions qu'elle propoſoit.

Le ſilence qu'elle continua de garder ſur les premiéres circonſtances de cette avanture, nous empêcha de juger les autres aſſez importantes pour mériter d'être aprofondies. Cependant il étoit deja queſtion de ſon enlévement, qui n'auroit pu manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la viſite ſecrette à laquelle

quelle on avoit eſpéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de ſatisfaire ſes deſirs, il avoit concerté cette noire trahiſon avec la Cortona. Le premier but de cette miſérable, en liant connoiſſance avec ma fille, n'avoit été que de jetter les fondemens d'une autre entrepriſe, qu'elle réſervoit pour la fète de Saint-Cloud. Comme le jour en aprochoit, elle conſola le Duc par l'eſpérance de réüſſir mieux dans l'obſcurité d'une nuit tumultueuſe, qui lui laiſſeroit, avec la même certitude de ſuccès, le choix de l'adreſſe ou de la violence.

Quand je me rapelle les circonſtances de cette nuit, & l'étrange révolution qui ſe fit dès-lors dans mes idées & dans mes ſentimens, j'admire que ces événemens imprévus, qui viennent troubler ſi ſouvent les proſpéritez les mieux établies, & qui laiſſent néceſſairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne ſuffiſent pas pour ouvrir les yeux d'un homme ſenſé, ſur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi! nous apelons tranquile & heureuſe une vie qui eſt dépendante à tous momens des paſſions déréglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur où l'on ne feroit jamais ſans crainte ſi l'on en connoiſſoit tous les dangers? Quel moment la fortune choiſit-elle pour renouveler ſes perfidies? Nous étions dans le ſein de la joye. Une aſſemblée

nombreuſe, & compoſée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux ſexes, avoit fini un ſouper où toutes les délices de table avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé, & l'uſage des Maſcarades régnant en France, comme Mylord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déja venu de Paris quantité de Maſques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, ſur la déclaration d'un ſeul nom connu, qui ſembloit répondre ſuffiſamment pour chaque bande. Mes apartemens en étoient remplis, & le jardin étant une autre ſcène de joye par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un ſeul endroit de ma maiſon qui ne fût l'empire du plaiſir. Mon Epouſe & ma fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouëment de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit maſqué après le repas, ſuivant l'uſage du tems; & quoique mes amis, ſous le nom deſquels je comprens toutes les perſonnes invitées, euſſent le viſage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne fût muni d'un habit galant, pour paroître au bal dans un autre ajuſtement que celui du ſouper.

De mon côté je n'avois rien négligé pour me faire autant d'honneur de ma gayeté, que de ma libéralité & de ma politeſſe. J'étois entré dans le détail de tout ce qui étoit capable de plaire & d'amuſer, & j'a-

vois

vois la satisfaction d'entendre de tous côtez retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à descendre un moment au jardin, pour y respirer l'air. Je la trouvai disposée à me suivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorsqu'elle se vit seule avec moi, les efforts que j'ai faits pour soutenir ici mon rôle, & je ne desavouërai pas même que je n'aye pris plaisir à quantité de circonstances de cette fête. Mais convenez aussi, reprit-elle, que cela est bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à present que la danse, & c'est l'inconvénient que je trouve à tous les amusemens dont on n'est pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je sentois ce desagrément comme elle. Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent sans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais comme on ne peut les goûter seul, il faut nécessairement s'assujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la régle doit être prise du plus grand nombre. Je suis ravi seulement, ajoutai-je que tout ne vous ait pas déplu dans une fête où je n'ai pas eu d'autre objet que vous, & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amusemens soient ordonnez pour vous satisfaire. Au lieu de me reposer sur le premier banc, comme je me l'étois proposé, ces idées nous conduisirent au bout de l'allée où nous nous étions engagez, &

la fraîcheur d'un bosquet voisin nous y fit entrer, pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes passer plusieurs Masques, qui cherchoient comme nous, à se délasser dans la solitude. Mais l'attention que je faisois aux réflexions de Fanny, joint à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféroient la promenade à la danse, m'empêcha de chercher à les reconnoître. Enfin, nous étant assis dans un endroit où le mur se baissoit assez pour nous laisser la vuë & l'air de la campagne, nous tombâmes insensiblement dans des considérations si sérieuses, qu'elles achevérent de dissiper l'impression de joye que nous avions aportée de la table & de la danse.

Ce fut la seule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahison dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ses coups, car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût surpris dans quelqu'épanchement de tendresse & de joye. Au milieu d'une réponse que je faisois tranquilement à quelques réflexions de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frapa ses oreilles comme les miennes; & quoiqu'il n'y eût point d'aparence que j'eusse pû rien distinguer dans un certain éloignement, ma tendresse pour Cecile, ou la force de la nature, si l'on aime mieux l'attribuer à cette cause, me fit croire que c'étoit la voix de ma Fille que j'avois entenduë. Heureusement

qu'elle

qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne abſolument. Et prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit ſemblé partir, je n'eus pas fait vingt pas ſans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverſer quelque feüillages qui la ſéparoient d'une autre, & je reconnus bien-tôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En ſortant du feüillage, je vis un Maſque étendu vis-à-vis de moi qui me reconnut tout-d'un-coup à la lumiére des flambeaux, parce que j'avois le viſage découvert. Un autre Maſque fuyoit l'épée à la main vers le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée. Quoique ſans armes, mon premier mouvement me portoit à le ſuivre; mais une voix languiſſante qui m'apeloit par mon nom, & que je diſtinguai tout-d'un-coup pour celle de Dom Thadéo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'aprochai de lui avec tout l'effroi qu'un ſi triſte événement pouvoit m'inſpirer. Prenez ſoin de Cecile, me dit-il; elle eſt ſans connoiſſance dans une allée voiſine.

Je donnerois une foible idée de mon tranſport ſi je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadéo étoit à terre auprès de lui. Je m'en ſaiſis, & courant devant moi ſans ſçavoir quel chemin je devois choiſir, un heureux inſtinct, plutôt qu'aucune lumiére, me fit entrer dans une rou-

te où j'aperçus ma fille. Le trouble de mes sens se calma un peu à cette vuë. Je la voyois étenduë contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanoüissement, & n'apercevant personne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne pensai qu'à détacher un flambeau qui étoit suspendu à peu de distance, pour m'assûrer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois cruë immobile dans l'obscurité, mais la lumiére que je tirois du flambeau me fit voir un spectacle digne de pitié. Sans conserver la moindre connoissance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulsive, qui ne laissoit en repos aucun de ses membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inspirent autant de frayeur que de compassion, si je ne l'eusse vuë un moment auparavant dans la plus parfaite santé, & si je n'eusse assez connu son tempéramment pour n'en rien craindre de si funeste. Toutes les parties de son corps étoient tremblantes, & ses yeux ouverts ne laissoient apercevoir presqu'aucun reste de ses prunelles. O ! malheureuse Cecile, m'écriai-je, en tâchant de la soulever ! Quel poison vous a fait oublier votre devoir & jusqu'au soin de votre vie ? J'étois injuste de l'accuser. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroissoit la soulager. J'avois sur moi quelques esprits de liqueurs, qui achevérent de lui rendre ses forces. Elle se leva

elle-

elle même, en marquant une extrême surprise de m'apercevoir auprès d'elle.

Dan sa premiére consternation, elle paroissoit prête à se précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O ma chere fille, lui dis-je ! que dois je penser de l'état où je vous trouve ; & si vous ne m'aprenez promptement le fond d'une si étrange avanture, quel raport ai-je à faire à votre mere ? Ne me déguisez rien, ajoûtai je en l'embrassant, songez à quel pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puisse entendre. Il sortoit des larmes de mes yeux en lui faisant ces instances, & j'attendois sa réponse avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarrassée, elle me conduisit jusqu'au premier banc sans ouvrir la bouche, & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroissoit suporter avec peine, elle me pria de l'écouter en jettant sur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne servant qu'à m'attendrir, je la pressai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable secret pour la rendre sincére. Elle me dit enfin : Hélas ! quelle idée vous formerez-vous de moi ! Je me trouve seule au fond du Jardin. J'y ai vû des horreurs que vous aurez peine à croire, & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma mere, que mon seul recit feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant si j'avois entendu parler d'une Etrangére qui s'étoit adressée à elle trois semaines auparavant pour en

tirer quelques ſecours avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'aprit que cette même femme, dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle, s'étoit preſentée à elle dans la ſalle du Bal au même moment que j'en étois ſorti avec ſa Mere. Le nouveau déguiſement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître; mais quelques mots d'explication ayant rapelé toutes ſes idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vû faire à tous les Maſques de l'Aſſemblée. Cette Femme s'aprochant de ſon oreille l'avoit remerciée tendrement de ſes bienfaits, & lui avoit marqué une envie preſſante d'être preſentée à mon Epouſe; mais elle avoit ajoutée qu'elle n'étoit pas ſeule, & qu'ayant amené ſa Fille avec elle, ſa paſſion étoit de la lui faire voir, pour l'interreſſer de plus en plus à ſa fortune, en lui montrant une jeune perſonne qui n'étoit pas ſans mérite. Elle eſt dans l'aſſemblée, lui avoit-elle dit, mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit preſſée de deſcendre avec elle au Jardin ſans défiance au milieu de ma maiſon, & dans un tems où tout le monde ne penſoit qu'à la joye, la crédule Cecile avoit conſenti à ſe dérober un inſtant pour les ſuivre. Elles étoient deſcenduës toutes trois au Jardin. La Fille avoit obſervé beaucoup de modeſtie & de ſilence juſqu'au bout d'une des allées qui conduiſoient au bois, & laiſſant parler ſa Mere

qui

qui n'avoit pas manqué de matiére pour soutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en imposer au plus habile. Mais après avoir fait quelques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses maniéres; elle s'étoit fait connoître pour un Amant passionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience l'occasion de lui faire connoître ses sentimens; enfin, ce Masque perfide se flâtant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur & de sa surprise, étoit une marque d'aprobation, lui avoit confessé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenuë de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une Fille de son âge. Elle devoit être la premiére Dame d'Angleterre après la Reine & la Duchesse d'Yorck. Je serois charmé moi-même de lui faire un établissement si digne d'elle, & j'aprouverois infailliblement des offres si honorables pour ma Famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de son estime & de son affection, & il la conjuroit au nom du Ciel, d'aprouver l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour lui déclarer ses sentimens.

Cecile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens particuliers. Mais

le Duc & sa Confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toujours conçu que s'ils eussent trouvé dans ma Fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vuës, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flâterie & de la complaisance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après sa déclaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans doute que la beauté naturelle de sa phisionomie ajouteroit quelque chose à la force de ses persuasions. Mais la raison & la vertu de ma chére Fille prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte, ne servit qu'à irriter ses desirs. Il changea de ton, pour lui déclarer que l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer par la violence, ce qu'il auroit souhaité d'obtenir de son consentement, & lui prenant une main tandis que l'infâme Cortona saisissoit l'autre, il se disposoit à la traîner malgré elle jusqu'au mur, où ses gens l'attendoient avec sa chaise. Ainsi, l'innocence alloit être la proye d'un téméraire, lorsqu'un Masque qui s'étoit tenu caché derriére la charmille, s'avança fiérement, en levant la voix : C'étoit Dom Thadéo. A moi ! dit-il, au Duc, & songe que je ne suis point du sexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma aussi-tôt d'une épée qu'il

qu'il portoit ſous ſa robe. Dom Thadéo qui avoit auſſi la ſienne, fut reſpectueux juſques dans ſon tranſport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t'il; & ſi tu n'es le plus brutal de tous les hommes, tu ménageras les yeux d'une femme. Il paſſa dans l'allée voiſine, & le Duc ne balança point à le ſuivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite; mais Cecile, qui étoit déja pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées ſans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce recit fut ſi court, que Fanny n'eut pas le tems de s'allarmer beaucoup de mon abſence. Diviſé comme j'étois entr'elle & ma fille, j'avouë que je perdis un moment le ſouvenir de Dom Thadéo. Le Ciel a pris votre défenſe, dis-je à Cecile, & je crois votre Raviſſeur éloigné. Remettons l'éclairciſſement de cette malheureuſe avanture à des momens plus tranquiles Votre Mere, ajoutai-je, eſt à m'attendre dans le Bois. Notre ſoin doit être de lui cacher le péril dont vous ſortez. Tâchez de gagner la Maiſon ſans qu'elle vous aperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les ſecours qui peuvent vous être encore néceſſaires. Je vous ſuivrai des yeux tandis que vous traverſerez le Jardin. Elle eſſaya ſes forces, & ſe trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques ſoupirs.

Je rejoignis mon Epouſe, que je trouvai heureuſement ſans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant

l'épée

l'épée que j'avois encore à la main lui faisant juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire, je changeai de dessein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelque secours à Dom Thadéo. L'état où je l'avois laissé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au Jardin, je lui devois trop de reconnoissance, après les services qu'il avoit rendus à ma Fille, pour négliger le soin de sa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver, & sans nommer le Duc de Montmouth ni Cecile, je la pressai de retourner seule au logis, & de m'envoyer dequoi secourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laisser après elle. Il passa heureusement quelques Masques que je chargeai d'avertir mes domestiques, & forcé de recevoir avec moi Fanny qui voulut absolument me suivre, je retournai au lieu où Dom Thadéo se défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour parler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ses blessures, & la serra tendrement. Fanny s'agitant aussi pour arrêter son sang qui couloit en abondance, ce soin parut le ranimer. Je suis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous sauve un mortel chagrin, & peut être l'honneur à Cecile. Je ne cherchois ici que le plaisir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réservé au bonheur de mourir pour elle. C'est un sort si

heureux,

heureux, qu'il ne me laiſſera point de regret pour la vie. Il expira en finiſſant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me cauſa moins d'effroi qu'à Fanny ; mais le chagrin de voir périr ſi triſtement un homme à qui je devois de l'eſtime & de l'amitié, me laiſſa un remords cuiſant d'avoir tardé trop long tems à le ſecourir. Il eſt vrai-ſemblable qu'une aſſiſtance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de ſang qu'il eût le tems d'en répandre, auroit pû lui prolonger la vie, du moins de quelques momens ; car de deux bleſſures qu'il avoit reçuës, l'une étoit trop profonde pour faire eſpérer qu'aucun ſecours eût pû le ſauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé ſi proche du Duc de Montmouth ; quoique je me ſois toujours imaginé qu'étant entré dans le Sallon du Bal, à la ſuite de quelques Maſques connus, il ſuivît aparemment Cecile lorſqu'il la vit deſcendre au Jardin avec deux perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux queſtions de Fanny, ſans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui excitérent ſes ſoupçons. Elle me preſſa de lui aprendre ce que j'avois pû découvrir d'une ſi tragique avanture, & j'eus beſoin d'éluder la vérité par mille réponſes équivoques, pour éloigner d'elle la penſée que ſa fille eût été mêlée dans les circonſtances que

je

Je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aifé d'étouffer cet accident entre les domeftiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadéo. Le bruit s'en répandit fourdement, & je m'en aperçus moi même au murmure qui fe fit dans l'affemblée quelques momens après mon retour. Mes principaux amis me confeillérent de prendre des mefures du côté de la Juftice, & Mr Briand partit fur le champ pour mettre le Bailly de S. Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralitez, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raifon d'eftimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma difcrétion de la tranquilité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il fe flâta fans doute que dans le déguifement où il étoit, ni fon adverfaire, ni moi qu'il avoit vû aprocher fans me reconnoître, n'avions pû diftinguer fon vifage, & qu'en fupofant que Cecile découvrît fa témérité, on ajouteroit peu de foi à la dépofition d'une perfonne de fon âge. D'ailleurs étant arrivé fecrettement à Paris, & s'y étant logé dans un Hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raifons de craindre que la Juftice ne le pourfuivît avec une certaine rigueur.

Une Fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, fe termina ainfi par l'événement le plus fâcheux du monde, & par la trifteffe dont il ne pût manquer d'être fuivi. L'impreffion m'en demeura au fond

du

du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les ſuites. Cecile, pour entrer dans mes vuës, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux. Elle avoit ſoutenu le reſte de la Fête avec un courage qui avoit demandé tous ſes efforts, & m'étant aproché pluſieurs fois d'elle pour m'informer de ſa ſanté, elle m'avoit répondu d'un ton aſſez ferme qu'elle me prioit d'être ſans inquiétude : cependant à peine fûmes-nous dégagez d'une partie de l'aſſemblée, qu'elle marqua de l'empreſſement pour ſe retirer. Le ſommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaiſir. Cependant elle eut une foibleſſe, en ſe faiſant deshabiller, qui fut aſſez longue pour nous allarmer beaucoup. J'aurois ſouhaité de l'entretenir dès le même ſoir, ſi je n'euſſe ſuivi que mon ardeur ; & d'un autre côté j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, ſi j'euſſe écouté les inſtances de ſa Mere. Mais des raiſons d'une force preſqu'égale, me firent éviter avec le même ſoin ces deux ſortes d'explications.

Je penſai moins à me ménager moi-même, & ſi je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réfléxions. De Combien de craintes ne me trouvai je pas le cœur aſſiégé ! Celles qui me reſtoient du ſort funeſte de Dom Thadéo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus ſenſible à la perte d'un ſi galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle ſource pour

moi.

moi, si la malignité de quelque ennemi eût empoisonné cette avanture. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de services & d'amour ! Et comment justifier la Providence, qui sacrifioit ainsi la vertu pour assurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penser de l'entreprise de son meurtrier ? S'il aimoit Cecile, quelle voye prenoit-il pour gagner sa tendresse ? Ignorant les vuës odieuses qu'il avoit formées sur elle, & n'en jugeant encore que par les discours qu'elle m'avoit raportez, pourquoi chercher à l'enlever, disois-je, lorsqu'il se propose de lui faire une condition si heureuse ? S'il l'aime assez pour élever sa fortune jusqu'à lui, peut-il douter que je ne souhaite le bonheur & la gloire de ma fille ? Cette pensée, qui se presentoit si naturellement, me conduisit à quelque défiance de la sincérité de Cecile. Le recit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une Fable de son invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom Thadéo ? ou, s'il avoit été question d'enlevement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette résolution s'étoit formée; & le tour qu'elle avoit donné à son discours, n'étoit-il pas un artifice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux Espagnol qui l'avoit surprise avec son amant ? Je me rapelois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de

Dom

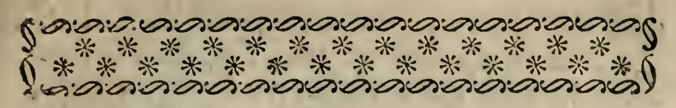
Dom Thadéo, & de plusieurs jeunes François qui s'étoient efforçez de lui plaire. Cette conduite, à son âge, pouvoit-elle avoir une autre cause que l'amour ? Elle aimoit sans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer sa mere ; & nous voyant fort prévenus contre le caractére de cet amant, la crainte de nous trouver oposés à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui. L'obstination qu'elle avoit euë à nous cacher le sujet de sa tristesse, & à refuser un Mari de sa main, achevoit de donner tant de vraisemblance à toutes ces conjectures, que passant bien loin au-delà du doute, je crus devoir à ma pénétration des connoissances dont je ne devois pas tarder à faire usage ; & l'impatience bannissant de mes yeux toute disposition au sommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au Jardin. Drink qui avoit son lit dans un Cabinet voisin, & qui ne faisoit que s'y mettre après avoir rétabli un peu d'ordre dans la maison, m'entendit sortir de ma Chambre, & se sentit porté par son zèle à me suivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter si-tôt mon lit, & lui ayant confessé que j'étois agité d'une insomnie cruelle, je le pressai envain de me laisser sortir seul. Il prit aussi-tôt ses habits, pour marcher sur mes pas à quelque distance, & pour se trouver prêt à me

répondre

répondre au moindre ſigne. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus améres, à la vuë du lieu où j'avois vû expirer l'infortuné Thadéo. Cependant en me repreſentant auſſi le triſte état où j'avois trouvé Cecile, & ces marques naturelles de conſternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revenois à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ſes diſcours & à ſa conduite. Combien d'artifice, diſois-je, ne faut il pas que je lui attribuë, pour la croire capable de cet excès de diſſimulation? Eſt-ce-là le caractère de cette Fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un deſir ni un mouvement contraires à ſon devoir? Elle a le cœur plus ſenſible qu'une autre; mais n'eſt elle pas auſſi plus douce, plus modeſte, plus généreuſe? Et pourquoi lui ſupoſerois-je des vices auſſi grands que ſes vertus? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réünir tout ce que je me ſouvenois d'avoir vû moi-même ou d'avoir apris de ſes ſentimens & de ſes inclinations, plus je trouvai de foibleſſe & d'injuſtice dans les raiſonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs ſoupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention ſi favorable à ma chére Fille, & n'attendant que ſon réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déja de l'embraſſer avec toute la tendreſſe de mon cœur.

Fin du Livre quatorziéme.

HISTOIRE



HISTOIRE DE MR. CLEVELAND.

LIVRE QUINZIE'ME.

CE changement d'idées rendit un peu de tranquilité à mon eſprit. Je penſois à regagner mon apartement, lorſque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empreſſé de venir à lui. Je fis quelques pas ſans le découvrir, mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que ſon exclamation étoit partie, je le vis aux priſes avec un homme qui s'efforçoit de s'échaper de ſes mains, & que je reconnus auſſi tôt pour un de mes anciens Domeſtiques. C'étoit celui ſur la trahiſon duquel j'ai déja prévenu mes Lecteurs, en racontant ſes liaiſons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma préſence, qu'il ne l'avoit été de ſe voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vû monter ſur le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée, & ſe gliſſer enſuite dans le bois avec des précautions qui lui avoient rendu ſes deſſeins ſuſpects ; il s'étoit rangé ſous quelques

ques feüillages, pour continuer de l'obſerver, & ſe défiant de tout, après l'événement funeſte qui étoit arrivé la même nuit, il s'étoit crû obligé, pour notre ſûreté, de l'arrêter au paſſage.

Les circonſtances que j'ai raportées m'étoient encore inconnuës, & quoique j'euſſe aſſez mauvaiſe opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que ſur des fautes bien éclaircies, il ne me ſeroit jamais venu à l'eſprit qu'il fût mêlé dans notre avanture. Cependant Drink, qui jugeoit auſſi mal de ſon deſſein par ſa frayeur que par la voye qu'il avoit priſe pour s'introduire chez moi, le preſſoit ſans ménagement de confeſſer ſes intentions, & parloit de le mettre ſur le champ entre les mains de la Juſtice. Je joignis mes inſtances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même-tems de lui rendre la liberté s'il vouloit être ſincére, le détermina à me promettre une confeſſion ſans réſerve. Il commença un recit dont chaque mot me frapa d'étonnement & d'horreur. Le ſeul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inſpirer; que fût-ce d'aprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis, & qu'elle avoit juré ma ruïne? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit inſtruit de ſon entrepriſe depuis l'origine. Il ne m'en déguiſa aucune circonſtance, & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déja raportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repaſſer

paſſer auſſi-tôt en Angleterre avec ma fille, la ſeule difficulté qui l'avoit effrayé, regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit preſque impoſſible de faire réüſſir ſans bruit, ſi des deux partis auſquels ſes eſpérances étoient bornées, il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine en faiſant ſervir le Comte de Clarendon au ſuccès de ſon entrepriſe. Ce Seigneur étant aſſez conſidéré à Verſailles, pour obtenir du Miniſtre certaines faveurs perſonnelles qui n'avoient point de raport aux intérêts de l'Etat, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorſque ſous prétexte d'avoir quelque choſe à redouter en France de la part de l'Eſpagne, elle le preſſa au nom de la Ducheſſe ſa fille, de faciliter promptement ſon retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un paſſe-port de la Cour, ſous le nom d'une Dame Etrangére attachée à la Ducheſſe d'Yorck, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir en arrivant dans cette Ville, tout ce qui pouvoit précipiter ſon paſſage. Elle ſe flâta qu'avec ces deux ſecours, il lui ſeroit aiſé de gagner le bord de la mer ſans avoir de compte à rendre de ſon voyage, & ſans être expoſée même à rien craindre du reſſentiment de Cecile. Ainſi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Mylord Clarendon, toutes

toutes ſes meſures étant priſes pour partir & avec ma fille au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux piéces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de ſoin que s'il eût crû rendre ſervice à ſa fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître, c'étoit ſeulement pour obſerver quel effet l'attentât du Duc y avoit produit, & ſi Dom Thadéo étoit mort de ſes bleſſures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadéo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc, & ſa réponſe dévoila un autre myſtére, que j'apris avec d'autant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compaſſion que je croyois devoir à ce malheureux Eſpagnol. Mais il ſervit d'un autre côté à juſtifier à mes yeux la providence, dont la rigueur m'avoit déja porté indiſcrétement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long tems à Paris ſans aprendre qu'il avoit quitté ma Maiſon. La curioſité d'en ſçavoir la cauſe, ou l'eſpérance de l'employer à ſes deſſeins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre, & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un Amant deſeſpéré la confeſſion de ſes peines. Ces nouvelles lumiéres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inſpirant comme au Duc de Montmouth le deſir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilitez à tirer de cette fourberie : l'une, de

de le faire ſervir aux intérêts du Duc, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le ſien, & d'aſſurer ainſi le ſuccès d'une affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement ſans ſe trahir; l'autre, de tourner à ſon profit les dépenſes dans leſquelles il lui ſeroit aiſé de l'engager. Si elle trouva des obſtacles dans la vertu de Dom Thadéo, qui ſe révolta contre ſes premiéres inſinuations, elle ſçut lui repréſenter ſi adroitement que la premiére loi eſt de ſe ſatisfaire, & qu'il ne ſe propoſoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon conſentement, que la délicateſſe & le reſpect furent étouffez dans ſon cœur par de ſi flâteuſes eſpérances. Après l'avoir ſéduit, elle n'eut pas de peine à lui faire ſuivre toutes ſes impreſſions. Il devint ſa dupe, avec les circonſtances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été cher; & le jour même qui précéda ſa mort, il avoit remis une ſomme conſidérable à cette infâme, pour acheter mille choſes dont elle lui avoit perſuadé que Cecile auroit beſoin ſur la route d'Eſpagne.

Drink étoit d'avis de livrer ſon Priſonnier à la Juſtice de Saint Cloud. C'étoit le ſeul moyen, me diſoit-il, d'inſpirer aſſez d'effroi au Duc pour lui faire repaſſer promptement la mer avec ſa compagne. Ce conſeil étoit ſage. Mais outre que j'étois lié par ma promeſſe, je conſidérois qu'au milieu de mes juſtes reſ-

ſentimens j'avois des meſures à garder avec un eſprit capable des extrêmitez les plus violentes. L'intérêt de la Ducheſſe d'York, à qui il avoit rendu effectivement des ſervices eſſentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raiſons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter ſon Emiſſaire; ſans l'expoſer lui-même aux pourſuites de la Juſtice, qui ſe réveilleroit malgré moi à la moindre dépoſition. Enfin, réſolu d'accorder la liberté à ce miſérable, je l'obligeai ſeulement de m'aprendre la demeure de ceux qu'il ſervoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en ſa preſence; dans la penſée que faiſant ce raport à ſes Maîtres, il leur cauſeroit aſſez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de ſe mettre à couvert par ſa fuite. Eloignez ce monſtre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas ceſſé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'employent, que leur nom m'eſt connu, & qu'après avoir trahi & maſſacré un honnête homme, on n'eſt pas tranquile ſi l'on n'a quelque charme pour endormir la Juſtice.

Je donnai avis ſur le champ à Mylord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de ſa confiance, & ne m'en fiant point à la Poſte, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la diſpoſition où j'étois à m'affliger, je lui reprochois triſtement d'être ſi long-tems à revenir à Paris après me l'avoir promis plu-

ſieurs

ſieurs fois par ſes lettres, & dans un tems où ſes lumiéres & ſes conſolations m'étoient ſi néceſſaires. Vous ſerez ſurpris, lui diſois-je, de me voir prendre un ton ſi différent de celui que vous admiriez dans mes lettres ; mais ſçais-je à quoi le Ciel me deſtine ? Et lui expoſant ma ſituation, je lui demandois ce que je devois penſer des menaces du ſort qui ſembloit n'en vouloir rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes diſgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la raviſſant, qu'il ne m'avoit conſolé lorſqu'il me l'avoit renduë. Le Duc de Montmouht ayant continué, depuis ſon départ de Roüen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conſervé ſur ſon eſprit, pour lui inſpirer des projets plus convenables à ſon honneur & à mon repos ; ou s'il n'eſpéroit pas de faire ce miracle ſur un caractére ſi difficile à gouverner, d'obtenir ſecrettement par le crédit du Duc & de la Ducheſſe d'York qu'il fût rapelé à la Cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondît aux ſentimens de mon cœur, je le nommois mon pere, & je l'avertiſſois que ſi ſes affaires continuoient de le retenir à Roüen, je penſois à l'aller ſurprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruïne à Paris, & je veux eſſayer ſi le changement de lieu n'y aportera point quelque remède; ſûr du moins que votre preſence &

votre amitié en feront toujours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inſpiroit des expreſſions ſi triſtes n'alloit pas encore juſqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles ſembloient annoncer. Je m'étois raſſuré au contraire, par mes réfléxions, contre les événemens qui paroiſſoient les plus capables de m'allarmer. Quand le Duc de Montmouht & ſa Confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs deſſeins avec de nouvelles eſpérances, j'étois dans une ſituation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'eſt grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eut jamais oſé raſſembler dans le voiſinage de Paris & de la Cour; & ſi la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquile contre la violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumiéres que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes ſortes de trahiſons. Il ne me reſtoit qu'un doute, que tant d'éclairciſſemens n'avoient pas été capables de diſſiper, & que je ne pouvois entretenir ſans conſerver quelque défiance au milieu de toutes les raiſons qui ſervoient à me raſſurer. Dans les diſcours de Cecile, je n'avois pas bien démêlé, ſi elle étoit ſans inclination pour le Duc, & par conſéquent ſi elle n'étoit pas juſqu'à un certain point dans ſes intérêts, du

du moins par les defirs fecrets de fon cœur. Cette Comédie joüée avec tant d'art & long-tems foutenuë par un efprit auffi boüillant que le Duc, me paroiffoit un myftére où j'apréhendois qu'elle n'eût trempé. Si fon cœur étoit d'intelligence avec fon Amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes foins. Mais pourquoi me refufer auffi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'inftances, & par quel caprice fe feroit-elle obftinée à me cacher fes fentimens, lorfque je ne lui marquois d'ardeur que pour les fatisfaire. Le rang du Duc, & la connoiffance de fon caractére encore plus que fon rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de penfer à lui pour ma Fille ; mais en fupofant qu'il y penfât lui-même, & que malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cecile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'eft pas moins certain que paffant fur mes répugnances, je me ferois réduit à l'avertir que l'amour lui faifoit bien des illufions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je foupçonnée d'accorder quelque chofe de plus à l'ambition qu'à la tendreffe, & j'aurois confeffé que l'honneur de devenir la Belle fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques facrifices.

Toutes ces confidérations fupofoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc; car le Traître qui venoit de me faire fa confeffion, n'avoit pû m'a-

prendre là-dessus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, sur ces raisonnemens, une résolution qui pourra sembler étrange après ce qui s'étoit passé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle passion je desirois le bonheur de ma Fille. Ce fut de me procurer une entrevuë avec le Duc de Montmouth, pour aprendre de lui-même le fond de ses sentimens, & ses progrès dans le cœur de Cecile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faisoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chére Fille, j'étois déterminé à la lui offrir sur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui assurer, & sans rejetter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'espace de quelques jours, je ne l'aurois assujetti qu'à prendre le tems nécessaire pour obtenir le consentement du Roi son Pere. Quelque distance qu'il y eût entre sa naissance & la mienne, le nom de Mylord Axminster, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand Pere maternel & pour moi-même, me faisoient espérer qu'il passeroit sur un défaut qui se trouveroit encore réparé par mes richesses.

Je m'arrêtai avec tant de complaisance à toutes les parties de ce projet, que sans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drink, pour aller proposer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma visite. Les nouvelles que j'apris de la santé de

de Cecile m'auroient causé quelque allarme, si je ne m'étois flâté d'avoir entre les mains un reméde infaillible pour toutes ses peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle, ne s'étoient point aperçuës qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de sombres méditations, qu'il avoit été impossible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même; car en rendant justice au caractére de ma Fille, que je croyois effectivement supérieur à toutes sortes de soupçons, je commençois à ne plus douter, que, soit ambition, soit amour, elle n'eût le cœur possédé d'une violente passion pour le Duc.

Sa Mere, que l'inquiétude avoit déja réveillée, & qui attendoit de ses nouvelles au moment que j'entrois dans sa chambre, me conjura de lui donner quelques lumiéres sur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de se retirer avant que sa curiosité eût été satisfaite, & mes réponses avoient peut-être calmé une partie de ses allarmes; mais les réflexions ausquelles elle s'étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l'avanture, & ne pouvant éluder néanmoins la force des raisonnemens dont elle apuyoit ses conjectures, je lui confessai que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadéo avoit reçu le coup mortel. En même tems, pour arrêter les préventions

que ce malheur auroit pu lui inſpirer contre le Duc, j'ajoutai qu'aimant tous deux Cecile, il n'étoit pas ſurprenant que la jalouſie les eût armés l'un contre l'autre, & que ſi le Ciel avoit réſolu la mort de l'un, il étoit aſſez heureux pour ma fille que ce fut celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et ſuivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les ſoupçons qu'elle avoit été la premiére à former, je lui apris ſans affectation que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cecile, & que je doutois preſqu'auſſi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le miſtére éclairci, ajoutai-je; & je continuai de lui aprendre mes projets, aſſez ſur qu'elle ne balanceroit pas à les aprouver.

Ses objections ne furent priſes en effet que de l'obſtacle qu'elle apréhendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flâtée des ſentimens que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour ſa fille que la legéreté ordinaire à ſon âge, & à ſon rang. L'ayant raſſurée par les mêmes eſpérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne penſai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au Duc; & lorſque je revis Cecile, dont la ſanté me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cauſe d'un mal que je croyois pénétrer auſſi bien qu'elle.

A peine DRINK fut il de retour, que ſans m'arrêter

m'arrêter à la description qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de sa commission que ce qui étoit favorable à mes vuës. Il l'avoit trouvé seul dans son aparment, & le compliment qu'il lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup; mais après s'être un peu remis, il avoit répondu que je le trouverois toujours disposé à me servir, & qu'il recévroit ma visite avec plaisir. DRINK n'avoit pu distinguer, en l'observant, s'il étoit déja informé du malheureux succès de ses derniers ordres; & songeant à ma sureté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth, & si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentimens d'honneur avec ses principes de galanterie. Je serois entré seul chez lui, sans crainte & sans défiance. D'ailleurs les questions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenser. Cependant si je refusai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit assez nombreux pour ne pas craindre le reproche de m'être exposé legérement. J'arrivai, sans doute, beaucoup plûtôt qu'il ne s'y attendoit, car je le surpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'aperçus ce malheureux qui sortoit de sa

chambre au moment que je m'y faisois annoncer, & qui ne put se dérober assez habillement pour éviter ma vuë. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à son retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu long-tems sur les circonstances de son avanture. Il avoit été sincére dans ce recit. Le Duc l'avoit écouté, & par un caprice difficile à expliquer pour ceux-mêmes qui en seroient capables comme lui dans les mêmes circonstances, après avoir manqué de délicatesse jusqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une Fille aimable & vertueuse, il en eut assez pour être sensible au procédé généreux que j'avois gardé avec son Emissaile. Le refus que j'avois fait de le livrer à la Justice, & les termes que je l'avois chargé de répéter à ses Maîtres, avoient fait impression sur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit disposé à me recevoir avec d'autres sentimens, que ceux qu'il est naturel de conserver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confusion en me voyant paroître, elles furent effacées presqu'aussi-tôt par l'air de politesse qui leur succéda.

Ma résolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque raport au malheur de Dom Thadéo. Je pris mon exorde du sujet même de ma visite. L'amour, lui dis-je, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma

fille

fille étant aimable, je ne ſerois point étonné qu'il vous eût inſpiré quelque penchant pour elle, ſi je concevois comment une ſi belle paſſion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le deſſein de faire inſulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avouë que cette conciliation eſt impoſſible dans mes idées. Aimez-vous ma fille ? ajoûtai je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & ſerain. Cette queſtion parut l'embarraſſer. Cependant, n'apercevant point de colére dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta juſqu'à ſa bouche, & ſon cœur vint, ſi j'oſe parler ainſi, ſur ſes lévres, pour me proteſter qu'il adoroit Cecile. Il reſte à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-méme vous avez pû former le deſſein de l'enlever. Un cœur noble employe-t'il la violence pour ſe rendre heureux ? Et quand il auroit aſſez d'aſcendant ſur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlevement d'un autre œil, quel goût trouvera t'il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voyes ſi baſſes ? J'aurois pû continuer long-tems ſans apréhender d'être interrompu. Il tenoit la vûë baiſſée, & ſa hardieſſe naturelle paroiſſoit l'avoir abandonné. Je repris encore : l'honneur même eſt-il bien à couvert dans une entrepriſe qui bleſſe tant des droits ſacrés, & s'il y a quelque différence entre le voleur & le raviſſeur, n'eſt-elle pas à l'avantage de celui qui n'enleve qu'une ſomme d'argent,

ou quelqu'autre partie méprisable du bien d'autrui ? Cette comparaison le piqua. J'avois eu dessein, en le voyant si consterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ses fautes. Ah ! s'écria-t'il en rougissant, vous n'êtes donc ici que pour m'insulter ? Non, repris-je aussi tôt, j'ai assez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité, la justice & l'honneur, sont des qualités qui vous sont chéres ; mais je ne vous déguise point que la chaleur de votre passion vous les a fait oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je, si vous les reconnoîtrez dans mon procedé. Ma Fille vous aime, sans doute, car ce seroit vous insulter effectivement que de vous supofer d'autres idées. Si elle vous aime... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta sa chaise. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé, je le vois bien, lorsqu'on m'a dépeint la noblesse de votre caractére, & l'honnêteté de vos sentimens. J'ouvre les yeux sur mon injustice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vûës avant que de connoître les miennes.

J'aime votre fille, reprit-il d'un air plus modéré, & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal entenduës de grandeur, soutenuës par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime, m'avoient fait craindre que mes sentimens ne fussent point aprouvez du Roi mon pere & du Public.

Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confesserai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procédez me persuadent à ce moment qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cecile, comme je vous demanderois un riche tresor, & je ne prens que l'espace nécessaire pour faire le voyage de Londres, où je me flâte d'arracher au Roi son consentement par mes instances.

Je l'embrassai tendrement après ce discours, & renonçant à porter mes questions plus loin, je me livrai à la joye de voir prendre un si heureux tour à la fortune de Cecile. Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec transport ce que je suposois qu'elle desiroit uniquement. Si j'évitai d'aprofondir davantage les engagemens qu'elle pouvoit avoir pris sans ma participation, ce fut pour ménager sa modestie. La satisfaction du Duc parut encore surpasser la mienne, lorsque je l'assurai que dans le discours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme son intérêt devenoit le mien & celui de ma fille; en lui confessant que je sentois tout le prix de son alliance, je lui representai ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reste du sang de Mylord Axminster, & l'héritière de

de tous ſes biens. La tache de ma propre naiſſance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande-Bretagne à Bayonne ; & quoique le fils naturel d'un ſimple Gentilhomme ne tire pas un grand luſtre de ſon origine, il y avoit peut-être quelque diſtinction à faire en ma faveur, lorſque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joüi long-tems de l'autorité ſouveraine. J'ajoûtai les raiſons que j'avois d'eſpérer de la bonté du Roi un peu de reconnoiſſance pour l'attachement de mon Grand pere, & j'étois informé depuis mon ſéjour en France, que ce bon homme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniére faveur à ſon Maître, de prendre ſoin de ma fortune ſi le Ciel me ramenoit en Angleterrs.

Le Duc de Montmouth, me traitant déja de pere, auroit ſouhaité de ne pas quitter Paris ſans avoir fait éclater ſes tranſports aux pieds de Cecile ; mais ſans condamner ce deſir, que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à ſatisfaire, je lui repreſentai qu'après le funeſte accident dont je ne voulois plus rapeler autrement le ſouvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Cloud. Sa ſeule preſence y pouvoit faire naître des ſoupçons que j'avois heureuſement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & repoſez-vous ſur moi de tout ce qui dépendra de mes ſoins. Ainſi preſqu'auſſi touché

touché que lui de l'heureuse conclusion d'une avanture si délicate, je me disposois à porter promptement à Cecile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir sa santé que tous les remédes, lorsqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un des gens qui lui annonçoit la visite de Dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raisons de détester, m'auroit fait précipiter mon départ, si le Duc n'eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fusse témoin du remerciement qu'il destinoit à cette infâme Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement allarmée de me voir, & toute son effronterie ne la servit point assez bien pour rassurer sa contenance. Cependant ayant accepté un Fauteüil que le Duc lui fit aprocher, elle écouta avec beaucoup de modestie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entreprise dont il rougissoit. Il lui conseilla, si elle retournoit à Londres de ne se presenter jamais devant ses yeux, & de craindre sur-tout d'exercer ses honteuses pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieusement quelle seroit sa réponse; mais rien ne peut-être égal à ma surprise, lorsque lui ayant vû verser quelques larmes, & se servir de son mouchoir pour les essuyer, je l'entendis se plaindre amérement d'avoir cédé elle-même à des instances ausquelles une soûmission né-

cessaire

ceſſaire l'avoit forcée de ſe rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voye pour ſe procurer un établiſſement à Londres, & qui s'étoit ſervi des derniéres violences pour l'engager dans une entrepriſe dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuſe que je me trouvaſſe preſent, moi qui pouvois rendre juſtice à ſa ſincérité par mon témoignage ; car je ſçavois quels étoient ſes ſentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle ſe ſouvenoit de me les avoir fait connoître avant que de paſſer en Angleterre, & je ne me perſuaderois jamais, qu'avec cette diſpoſition à m'aimer, elle eût pu former le deſſein de me cauſer un chagrin mortel, ſi elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit faite à ſes inclinations. Enfin, le ton & les geſtes dont elle accompagna ce diſcours, firent ſur moi tant d'impreſſion, que me laiſſant entraîner par les aparences, j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté, ſi ce qu'elle ajoûta dans l'eſpérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit ſaiſi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à ſon tour qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuſes à Cecile, & à lui marquer des attentions qui ne fuſſent guéres differentes de celles qu'on a pour une Epouſe. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, ceſſa ainſi d'être obſcur par la hardieſſe qu'elle

qu'elle eût de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre, ſans la conſidération de ma fille, que j'aurois crû bleſſer en renouvelant ces fâcheuſes idées. Cependant le Duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna bruſquement de ſe retirer. Je partis peu de momens après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'eſcalier, où j'eſſuyai encore une multitude d'impoſtures qu'elle avoit arrangées ſur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta ſur ma crédulité juſqu'à me propoſer de la prendre dans mon Caroſſe, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en ſilence, je lui tournai le dos tout-d'un-coup, avec un remerciement ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confuſion dans le cœur.

Au milieu de la joye que j'emportois à St. Cloud, il m'étoit difficile de ne pas ſentir d'indécence des premiéres vûës du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offenſé que d'un ſimple projet d'enlévement où j'avois pû ſoupçonner ma fille d'avoir trempé, & ſans lui ſupoſer d'autre deſſein qu'un engagement légitime. Mon ſoin fut d'écarter les concluſions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées; & trop ſatisfait des arrangemens que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cecile, qui

qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languiſſant, mais qui accourrut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de ſa mere.

Elles avoient eu, pendant mon abſence, des explications qui avoient éclairci bien des miſtéres. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à ſon réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles inſtances, à lui ouvrir ſon cœur. Elle n'avoit pas réüſſi à tirer d'elle le ſecret de ſes peines; mais étant perſuadée comme moi que nous l'avions heureuſement pénétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth & de la penſée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit cette déclaration qui avoit échauffé Cecile juſqu'à lui faire quitter auſſi-tôt ſon lit, où elle étoit encore, & où ſa ſanté demandoit peut être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plaint, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle; & lorſque ſa mere, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable diſſimulation, eût ajoûté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être ſon mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanoüiſſement. Enfin, elle n'en étoit revenuë que pour proteſter avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais ſenti le moindre penchant pour le Duc; qu'elle avoit eu la veille les premiéres nouvelles du ſien; & que loin de mettre ſon

bonheur à l'époufer, il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit reffentie, & n'ofant douter de notre tendreffe pour elle, elle auroit fouhaité de me dépêcher quelqu'un fur le champ pour me faire changer de deffein; mais Drink qui fçavoit feul la demeure du Duc, étant à ma fuite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle fe jettoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire fervir les droits que j'avois fur elle à fon malheur & à fon défefpoir. Fanny, perfuadée par fes pleurs, joignit auffi-tôt la même priére à la fienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement; & mon embarras croiffant par l'idée prefente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'afféoir pour raifonner plus tranquilement. Il eft certain, ma fille, dis je à Cecile, que fi quelqu'un eft coupable ici d'une imprudence, ce n'eft pas votre mere ni moi, qui ne refpirons que votre bonheur, & qui cherchons depuis fi long tems à découvrir ce qui peut flâter vos defirs & vos goûts. Eft-il befoin que je vous rapele mes efforts? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrez à ce foin, vous vous obftinez à garder un filence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la néceffité de deviner vos inclinations pour les fatisfaire. Elle m'interrompit, les larmes aux yeux. Hélas!

si vous permettez que je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aspirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mere & de vous? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette tristesse qui vous devore? Est-on plongée dans une profonde mélancolie, quand on joüit du bonheur où l'on aspire? Vous nous trompez. Je vous ai vûë l'humeur fort différente; & vous ne me persuaderez jamais qu'un changement de cette nature puisse être l'effet du hazard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus sévére: voici ce qui me reste à faire pour vous. Comme il est tems que je pense à l'établissement de votre fortune, & que la bienséance même ne permet point à une fille de rejetter des propositions avantageuses sans donner quelques justes raisons de son refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Montmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût sera une juste raison; mais je demande à le connoître: sans quoi, ma fille, vous devez sentir que plus je vous aime, plus je dois insister sur une alliance qui vous rend la premiére Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être aussi fort avantageuse à vos freres. Je vous laisse quelques jours, ajoûtai-je, pour adoucir la loi que je vous impose. Songez d'où je la prens moi-même: c'est de ma tendresse autant que de la raison.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre

dre un ton si ferme avec ma fille. J'étois accoûtumé à la traiter avec la tendresse & la familiarité d'un frere. Aussi me retirai-je après ce discours, pour éviter des attendrissemens qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant si-tôt des promesses que j'avois faites au Duc, je ne pensois pas à l'en avertir avant son départ. Outre le reproche de legéreté que je me serois attiré justement, j'aurois apréhendé quelque nouvelle entreprise de sa passion ; & de quelque maniére que les inclinations de Cecile pussent tourner, j'étois bien aise qu'il eût le tems de s'éloigner, & sur-tout de perdre de vuë sa Confidente. Mais s'il arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui, je me proposois de lui écrire à Londres. Une Lettre porte des explications & des ménagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cecile, & mes promesses ne rouloient que sur cette supposition : j'étois libre sans doute de les rétracter, lorsqu'elles manquoient d'une condition si nécessaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Messagers, qui me causérent un embarras presque égal. L'un, de la part du Duc, qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des présens considérables à Cecile. Son Courier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politesse & l'amour peuvent le dicter. Dans les sentimens

sentimens où j'avois laissé ma fille, je n'espérois pas qu'elle reçût cette galanterie avec beaucoup de complaisance. M'étant fait informer de ses dispositions, j'apris fort à propos qu'un reste d'abattement l'avoit forcé de se retirer dans sa chambre, où elle paroissoit dormir depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le Courier, qui se reposa sur moi de sa commission. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas, qu'un inconnu me remit une autre lettre sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçûë. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l'aporter à Saint Cloud, mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractére Espagnol & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, & je balançai si je ne la devois pas jetter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de Dona Cortona paroissoit tournée contre le Duc de Montmouth, dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide, si je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit

loit non-ſeulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & ſa paſſion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accuſation ſi peu vraiſemblable, & revêtuë des termes les plus outrageans, m'inſpira tant d'horreur pour cette affreuſe lettre, que je ſentis renaître la premiére penſée que j'avois eûë de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché me retint encore. Après quelques réfléxions ſur le déréglement de cœur que l'Eſpagnole attribuoit au Duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il ſe propoſoit de ſe défaire de moi, pour ſe procurer plus ſûrement la poſſeſſion de ce qu'il aimoit; & la preuve de cette réſolution étoit dans les preſens qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom, & deſtiné pour moi, qui contenoit un poiſon ſi ſubtil, qu'elle craignoit que ſa lettre ne me fût pas renduë aſſez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoûtoit, qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc, qui avoit pour elle une vive paſſion.

Une ſi affreuſe lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains; car de quelque côté que ſe portaſſent mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accuſation le plus noir complot dont on n'ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes ſoupçons ſur la Courtiſane Eſpagnole. Cependant il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans ſa lettre une confection admirable pour

pour l'estomac, que je devois trouver entre les présens qu'il envoyoit à Cecile, & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma santé. C'étoit, me disoit-il, un des plus précieux Elixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-tems par son propre usage. J'avois vis à vis de moi la Caisse où les présens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y aperçus celui qui m'étoit destiné. Quel jugement devois-je porter dans une si étrange incertitude? L'expérience pouvoit elle servir à me procurer le plus de lumiére? Au hazard, je me fis amener un de mes chiens, & m'étant enfermé seul, je lui fis avaler quelques goutes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'assoupir par degrés, & mourir à la fin sans aucun effort violent. Ce tems m'avoit suffi pour me déterminer. Je pris ma plume, & sans marquer au Duc la moindre défiance de ses intentions, je lui écrivis toutes les circonstances d'une avanture qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même tems la Lettre de la Cortona, & les propres présens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardasse chez moi, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnés.

Drink que je choisis pour cette commission, mais sans lui en expliquer le mistére, reçût ordre d'observer le visage du Duc à la réception de la Caisse, & sur-tout à l'ouverture de ma Lettre. Je lui recommandai

aussi

aussi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque soumission & quelque exactitude qu'il fût accoutumé à m'obéïr, sa curiosité fut excitée par des ordres si extraordinaires. Il porta ma lettre au Duc, qui se préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'observa, & ne lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement ; mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la Lettre qui étoit envelopée dans la mienne. Elle éclatoit déja dans ses yeux & dans tous les mouvemens, lorsque voyant Drink effrayé & prêt à sortir il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le recit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveller. Il se fit amener un chien, sans expliquer son dessein, & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de Drink, qui admiroit ce spectacle : demeurez, lui répéta t'il, vous raporterez à votre Maître que j'ai vengé mes injures & les siennes Les ordres qu'il avoit donnez pour partir la même nuit, furent avancez, & sa Chaise prête en un moment. Il se fit conduire dans le même Carosse avec Drink, chez Dona Cortona, tandis que sa Chaise & ses gens, à la réserve de son Valet de Chambre, allérent l'attendre à Saint Denis. Cette femme étoit sans inquiétude, parce que le sçachant prêt à partir,

tir, elle ne s'étoit pas figuré que ſa trame pût être ſi tôt démêlée, & qu'elle ſe promettoit au contraire de lui donner encore plus de vrai-ſemblance après ſon départ. Je ne ſçai comment elle auroit pû concilier le Voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les eſpérances qu'elle lui ſupoſoit, mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorſqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour ſe faire annoncer une affaire legére dont il l'entretint un moment, & feignant tout-d'un-coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la ſervoit. Son Valet de Chambre, à qui il l'envoya, étoit chargé ſecrettement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que DRINK, il changea de viſage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aiſément par ſes premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte & qu'il étoit inutile de diſſimuler. Son recours fut d'abord aux larmes; & rapelant néanmoins toutes les reſſources de ſon eſprit, elle eut encore la hardieſſe de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le ſervir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder ſa confiance, le voyant penſer à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruïner ſa fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé: qu'elle confeſſoit à la

vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille ; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenſer, lorſque malgré la dureté qu'il avoit euë pour elle, ſa principale vûë étoit de le convaincre de ſa fidélité & de ſon zèle.

L'artifice étoit groſſier. Auſſi le Duc ne repliqua-t'il que par de nouvelles marques d'indignation, & revenant aux circonſtances de ſa noire entrepriſe, il voulut abſolument qu'elle les confeſſât ſans exception. Ce détail ne pût être arraché de ſa bouche, que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc qui l'avoit inſtruit de l'envoi des preſens, & qui ayant en effet de la tendreſſe pour elle, s'étoit laiſſé engager par diverſes promeſſes, à mêler dans l'élixir le poiſon qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que hâter ſa vengeance ; mais elle avoit ſouhaité néanmoins que je n'euſſe que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joüé par le Duc, & de perdre toutes les eſpérances de grandeur que j'avois conçuës pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieuſement le Duc, de me faire paſſer pour un traître & pour un lâche empoiſonneur ? Et comme ſi cette idée eût redoublé ſon tranſport : tien, ajoûta-t'il, en lui enfonçant ſon épée dans le ſein : voilà le juſte prix de tes crimes. Il te ſera plus honorable de mourir de ma main,

que de celle d'un Bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vîteſſe, & le coup porté ſi bruſquement, que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuſe Cortona tomba ſans connoiſſance, & perdit au même moment la parole & la vie.

Drink demeura ſaiſi d'étonnement. Mais le Duc paroiſſant plus tranquile après cette exécution, ſe tourna vers lui d'un air ſatisfait je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le ſang d'une infâme, que celui d'avoir épargné un monſtre qui n'auroit vécu que pour multiplier ſes fureurs. Retournez à votre Maître, & dites-lui que je ne lui refuſerois pas des juſtifications s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajouta-t'il, & ſi les deux accidens qui me ſont arrivez, ne me permettent point de paſſer ſi-tôt en France, je me flâtte que ſur les heureuſes nouvelles que j'aurai ſoin de lui communiquer, il aura la complaiſance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit ſe retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous expoſer aux ſuites de ce qui vient d'arriver; & fermant ſoigneuſement la Chambre, où il laiſſoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le Caroſſe qui les avoit amenez, pour le conduire au coin d'une ruë éloignée. Je parts de ce pas, lui répéta-t'il; aſſurez votre Maître que j'aurois été moins ardent, ſi je n'avois eu que

mes

mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vû monter Drink dans un autre Carosse, & qu'après lui avoir recommandé même de quitter cette Voiture à la sortie de la Ville, pour couper toute voye aux soupçons qui auroient pû tourner du côté de Saint-Cloud.

Sa vengeance n'étoit satisfaite qu'à demi. Il lui restoit à punir le Valet infidèle qui avoit prêté ses mains à la Cortona, pour mêler son poison dans l'élixir. J'ai sçû dans la suite que l'ayant fait partir pour Saint Denis avec sa Chaise, il avoit eu la constance de ne lui donner aucune marque de ressentiment jusqu'à Calais. Son voyage se fit avec tant de diligence qu'il arriva le lendemain au soir dans cette Ville. Il s'y procura sur le champ un Vaisseau de passage, où il ne reçut que ses gens; & lorsqu'il se vit au milieu du Canal, il les fit monter avec lui sur le Tillac, sans avoir laissé échaper un seul mot qui pût leur donner quelque défiance de son dessein. Là, prenant une contenance furieuse, il reproche au perfide l'abus qu'il avoit fait de sa confiance. Il n'écouta ni ses justifications, ni ses cris, & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude, que dans la crainte de trahir par ma contenance ou par mes discours, je demeurai enfermé dans mon Cabinet jusqu'à son arrivée. L'air dont il s'aprocha

de moi, & le ſoin qu'il eût de fermer ſur lui ma porte, m'annoncérent une partie de ce qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, ſuivant le conſeil du Duc. Je l'écoutai avec la ſurpriſe que ſon recit étoit capable de me cauſer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va juſqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui ſont inſéparables des remords. Eh quoi ! m'écriai-je, il ne ſuffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans ſon propre cœur ? Il eſt en guerre avec les paſſions d'autrui, lorſqu'il ſe flâte de pouvoir calmer les ſiennes ; & pour vivre tranquile, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquilité à toutes les Créatures de ſon eſpéce ? qui oſera tenter ce prodigieux effort, ou qui ſe flâtera d'y réüſſir après l'avoir entrepris ? Cependant voilà le ſort, ajoûtai-je, auquel la perfection même de ce qu'on apelle ſageſſe & vertu, eſt ſans ceſſe expoſée. Que ſert-il donc d'y prétendre, & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux : je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me ſembloient juſtifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour tou-

tes les ſpéculations Philoſophiques, & n'étant pas plus ſatisfait des autres ſyſtêmes auſquels je m'étois attaché, je penchois à croire dans ce moment, que le repos de l'eſprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimére. DRINCK qui me voyoit dans une méditation ſi profonde depuis ſon recit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres Un coup d'œil, jetté ſur lui, ſervit à me réveiller.

Entre mille queſtions que je lui fis ſur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai comment le Duc s'étoit expliqué ſur la paſſion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon épouſe & pour ma fille. Il avoit gardé un ſilence qui me fit naître de nouvelles réfléxions. Seroit-il poſſible, diſois-je, que le cœur fut capable de ce bizare partage? N'en doutons point, c'eſt un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle aparence auſſi, reprenois-je, que la Cortona ſe fût arrêtée à des imaginations ſi étranges, ſi elles n'avoient plus de vérité que de vraiſemblance? Fanny s'eſt cruë long-tems aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéïſſance & de l'ardeur pour toutes ſes volontez. Peut-être ne s'eſt il fixé à ma fille, que dans le deſeſpoir d'attendrir la Mere; & je conçois ſans peine que ſe promettant de la facilité à ſéduire une jeune perſonne qu'il a ſupoſée ſans engagement, il a tourné enfin de ce côté là toutes les inclinations de ſon cœur. La miſérable Cortona lui a prêté le furieux

deſſein de me les ravir toutes deux enſemble : mais il lui avoit confeſſé qu'il aimoit l'une & l'autre , & c'eſt là deſſus qu'elle a fondé ſa déteſtable accuſation.

Ainſi , en rendant juſtice au Duc , je me perſuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon épouſe les mêmes ſentimens qu'il marquoit pour ma fille ; & cette penſée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de ſon caractére : un jeune impétueux , avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel , & élevé enſuite ſans autres principes ; ſujet par conſéquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du ſang ou de la force des circonſtances : enfin , un mélange inconſtant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me ſerois obſtiné à paſſer ſur toutes mes répugnances , ſi le cœur de ma fille eût été touché en ſa faveur ; mais l'image ſanglante du meurtre de la Cortona , ou la barbarie de l'action me frapoit beaucoup plus que la juſtice du châtiment , donna dans mon eſprit une nouvelle force aux derniéres déclarations de Cecile , & je ne penſai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas eſpérer que tant d'événemens extraordinaires puſſent demeurer entiérement cachez à Fanny. Le ſeul moyen de modérer ſes allarmes etoit de la prévenir par un recit dont j'étois le Maître d'adoucir les circonſtances. J'exécutai dès le lendemain une entrepriſe ſi délicate , & je ne réüſſis

réüssis pas mal à calmer son imagination. Cependant il lui resta de notre entretien, une frayeur secrette qui étoit augmentée à tous momens par l'abattement de sa fille. La santé de notre chére fille commençoit visiblement à s'altérer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ses yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer son teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâlissoit à vuë d'œil, & ses lévres même perdoient tous les jours quelque chose de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ses regards devenoient sombres & pensifs. Si sa complaisance lui faisoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'aprouvoit par un souris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'apercevoit que l'impression n'alloit pas jusqu'au cœur. Son dégoût pour toutes sortes d'amusemens devint si invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus proposer. Elle ne se plaisoit que dans la solitude ; ou si elle cherchoit la compagnie de sa mere & la mienne, c'étoit moins pour nous parler, que pour demeurer assise entre nous, en s'occupant de ses méditations sans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air si tendre, que sa Mere qui étudioit tous ses mouvemens, ne pouvoit retenir ses larmes. Je l'excitois à parler par diverses questions : une courte réponse étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je

ne réüſſiſſois pas mieux, lorſque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui cauſer de la diſſipation. Elle ſe ſoumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coutoit à ſon cœur ; & par pitié autant que par tendreſſe, je lui laiſſois la liberté que ſes yeux me demandoient.

Il n'y eut point de Médecin célébre à Paris qui ne fût conſulté ſur une maladie ſi étrange, ni peut-être un reméde qu'on ne lui propoſât d'éprouver. Mais quelle eſpérance de la guérir, lorſqu'elle paroiſſoit aimer ſon mal, & qu'à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſans ceſſe, elle répondoit qu'elle étoit ſans la moindre incommodité ? Les Médecins ne lui connoiſſoient rien eux-mêmes à quoi ils puſſent donner ce nom, & je démelois aiſément que c'étoit au hazard qu'ils lui propoſoient des remédes. J'en étois moins preſſant à la ſolliciter de les prendre. Quelque idée que je me formaſſe de ſa ſituation, je ne pouvois me perſuader qu'elle fût dangereuſe. Son âge & l'excélence de ſon tempérament étoient de trop fortes raiſons de me raſſurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de ſecrettes allarmes dans le cœur. Elle me diſoit la larme à l'œil : je perdrai ma fille, j'en ai un preſſentiment que je ne ſçaurois éloigner. Ciel ! ajoûtoit-elle, avec un effroi dont elle paroiſſoit pénétrée, que me donneriez-vous jamais, qui pût me conſoler de ſa perte, & m'empêcher de la ſuivre au Tombeau !

Tombeau ! Je m'efforçois de lui inſpirer de meilleures eſpérances. Ne trouvant aucun penchant à Cecile pour retourner à Paris, elle lui propoſa de changer du moins de ſituation, en ſe logeant dans le Pavillon du Parc. Outre l'agrément de la variété, elle penſoit à la réjoüir par quelque divertiſſemens champêtres, dans une ſaiſon où la Vendange qu'on alloit commencer dans les campagnes voiſines, invitoit tout le monde au plaiſir.

Je n'avois point négligé dans cet intervale, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes réſolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le Roi ſon Pere autant de complaiſance que nous l'avions eſpéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager lorſqu'il auroit obtenu ſon conſentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque choſe à ma ſincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma penſée, j'avois engagé Mylord Clarendon à faire prévenir le Roi par le Duc d'Yorck, ſur un mariage qui convenoit auſſi peu à ſon fils qu'à ma fille, & j'avois attendu pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût diſpoſé à s'étonner moins de me voir changer de ſentiment ſur un prétexte ſi juſte. Il n'eut point en effet d'autre ſurpriſe en recevant ma lettre, que de me voir déja inſtruit de la réponſe de ſon pere. Mais ſon chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus

capable de m'attendrir : Sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flâté. Il me conjuroit de suspendre mes résolutions, & de lui laisser le tems de renouveler mille fois ses efforts auprès du Roi. Il étoit impossible qu'un pere dont il étoit aimé, persistât long tems à le desespérer. Et si le penchant que j'avois marqué pour lui étoit sincére, manquois-je de moyens pour les rendre heureux malgré tous les obstacles ? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à se former un établissement en France avec Cecile. Il n'attendoit là dessus qu'un signe de consentement, & les vuës qu'il avoit déja pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré jusqu'à quel point toutes ces protestations étoient sincéres ; mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de L*** avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réünis, furent regardées de M. & Madame de L*** comme le plus grand honneur qui pût arriver à leur chére fille. Ils s'en expliquérent avec moi dans ses termes. Je fus même surpris d'aprendre d'eux que M. le Duc d'Yorck, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi pour répondre au desir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit

dû

dû piquer toute mon ambition. Outre la considération qu'elle m'assuroit tout-d'un-coup en Angleterre, que pouvois je desirer de plus heureux pour ma fille ? Il me faisoit recommander par M. de L*** d'y faire plus d'une fois réfléxion ; & le Roi, ajoûtoit il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flâtoit, pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réüssir aussi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit Mylord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'Yorck ces sentimens de bonté pour ma famille ; & lui-même n'avoit point apris que les vuës du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cecile, sans me representer que je devois moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aisément que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur, & que n'ayant d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient chéres, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La maniére dont il pensoit lui-même sur tout ce que le monde considére d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ses félicitations sur ce qui m'avoit d'abord attiré ses reproches.

Quoique j'eusse renoncé à tout espoir de guérir la froideur de Cecile, je lui communiquai

muniquai la Lettre de M. de L*** & celle de ſon amant. Elle les lut ſans émotion, & le ſeul ſentiment qu'elle fit paroître, en fut un de reconnoiſſance pour le ſoin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occaſion de me dire qu'il étoit bien injuſte dans la plûpart des hommes de troubler par leurs importunités le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour eſt un droit pour exiger d'être aimez. Je conçois bien, ajouta-t'elle, qu'il ſeroit monſtrueux de haïr un amant, & que ſes perſécutions mêmes peuvent tirer de leur cauſe un nom plus favorable. Mais quelle loi nous impoſe la tendreſſe d'autrui, lorſque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine.

Il n'arriva point de changement conſidérable dans notre ſituation, juſqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de ſa Fête. Les Dames habitoient le Pavillon du Parc. Elles y étoient fort à l'étroit, mais l'occaſion de ſe voir continuellement, ou plûtôt la néceſſité d'être ſans ceſſe enſemble, ne ſervoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cecile, ſi les amuſemens euſſent été pour elle un reméde. Pour moi qui commençois à regarder ſa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit eſpérer la guériſon que du tems, je m'apercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit

nuit du matin au ſoir, augmentoit plûtôt ſes peines, qu'elle ne ſervoit à les diminuer. Pendant ce tems là je faiſois l'eſſai du nouveau ſyſtême que je m'étois formé dans mes derniéres réfléxions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences, & s'il me naiſſoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célébres Philoſophes d'un ſiécle fécond en grands hommes. Je voyois familiérement le Pere Merſenne qui faiſoit ſa demeure à Paſſy. Sa méthode & ſes ſoins m'épargnérent bien des difficultez & des longueurs. Tous les amateurs de la Phyſique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumiéres de l'eſprit un peu d'agrément & de politeſſe, me virent chercher leur connoiſſance & cultiver leur amitié.

Un nombre médiocre d'amis ſenſez & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la ſociété qu'à l'étude des ſciences profondes, me compoſoit une autre ſorte d'occupation dont je ne goûtai pas moins la douceur. Fanny, & Cecile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amuſemens ſi modérez. Elles écoutoient nos diſcours, elles y prenoient part fort ſouvent par leurs réfléxions; & ma tendre complaiſance, qui n'étoit

n'étoit pas capable de se relâcher un moment pour elles, me faisoit recueïllir autant de fruit de leur satisfaction que de la mienne.

J'étois un matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquile que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli ; lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle aprochée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'aprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagné de sanglots, qui coupérent le passage à sa voix. Je me levai avec une vive allarme. Hé ! qu'allez-vous m'aprendre, lui dis-je en l'embrassant ! Elle me tint encore quelques momens suspendu. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs : Ah ! s'écria-t'elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cecile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déja morte avec elle, ajouta-t'elle en m'embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d'une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m'aprit, avec moins de mots

mots que de soupirs, qu'ayant été apelée dans la chambre de sa fille par les femmes qui la servoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la seule idée la faisoit trembler, brûlante d'une fiévre affreuse, dont elle lui avoit confessé qu'elle avoit été tourmentée toute la nuit avec des remarques si visibles d'un mortel abattement, qu'elle apréhendoit que les Médecins qu'il falloit apeler de Paris, ne la trouvassent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajouta Fanny, d'avoir devoré son mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le secours de ses femmes: elle m'a répondu que pour le peu de tems qui lui reste à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle causât de fatigue à personne.

Ce langage m'allarma beaucoup plus que la description de sa maladie. Les objets grossissent en passant par les yeux d'une mere: mais des paroles, qui sont répétées par une bouche fidèle, ne s'altérent pas si aisément, & je croyois voir, dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroissoit plus dangereux que sa fiévre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny, & faisant au contraire un effort pour la consoler, je me rendis ensuite avec elle au Pavillon du Parc, où j'étois presque le seul qui n'y eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cecile ne me permit plus de regarder le recit de sa mere comme une éxagération. Malgré l'ardeur de la fiévre qui soutenoit encore

encore la couleur de son visage, je remarquai tant d'altération dans ses yeux & jusques dans le son de sa voix, que j'eus besoin moi.même de toute ma fermeté pour cacher ma consternation. Je donnai ordre aussi tôt qu'on apélât les plus habiles Médecins, & m'employant à tout ce qui pouvoit la soulager, j'attendis, près de son lit, que l'accès qui me parut tirer vers sa fin, fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me serroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin, je vis sa couleur qui s'abattoit par degrez : Ses yeux devinrent plus tendres en se remettant de leur agitation ; & son poulx, que je consultois de tems en tems, reprit des battemens plus réglez. Quelques rafraîchissemens qu'elle accepta de ma main achevérent de la rendre tranquile. Je crus le péril passé, & tandis que sa mere alloit se faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant sur les causes particuliéres de cette nouvelle maladie, il étoit impossible de ne pas mêler à mes questions quelques-uns de mes anciens reproches sur son humeur mélancolique, qui étoit visiblement la premiére source de toutes les altérations de sa santé. J'avois comme renoncé à la presser de ce côté-là, moins par le refroidissement de ma curiosité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes

mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus, la vuë d'un lieu aussi cher à mon souvenir qu'on a pû le trouver remarquable dans mon Histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentimens qui s'élevérent en confusion dans mon cœur. Chére Cecile! lui dis-je après avoir rêvé quelques momens, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance? Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjouëment sont éteints. Vos forces diminuent sensiblement, & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste. Enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même, & vous donner, à vôtre âge, de si cruelles préventions contre mille choses que vous dévriez aimer? Cependant si la vie a des avantages qui puissent quelquefois la rendre douce, il me semble qu'on ne les trouve guéres mieux rassemblez qu'autour de vous. Que vous manque t'il pour être heureuse? Dites, parlez, reprisje avec plus de force en lui voyant baisser ses yeux; est ce-quelque infirmité sans reméde? Est-ce une passion sans espérance? Un profond soupir, qui parut lui échaper malgré elle, me fit interrompre mon discours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas! me dit-elle je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me con-

noissez;

noiſſez ; ſi j'ai quelque paſſion, elle m'eſt inconnuë à moi-même.

Je crus pénétrer quelque choſe dans cette réponſe, & qu'un redoublement d'inſtances pourroit lui faire déveloper ſes ſentimens. Ah ! Cecile, repris-je, je me ſouviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de Pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rapelez-vous des circonſtances qui ne peuvent être entiérement effacées de votre mémoire. Vous ne vous ſeriez pas fait preſſer alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de ſincérité & d'ouverture qui vous avoient touchées. Eſt-il poſſible que la nature ſoit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour eſſuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rapelé ſi ouvertement nos anciennes foibleſſes. Mais j'avoüerai qu'en ſongeant combien elle avoit été ſenſible aux témoignages de mon aveugle paſſion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pû conſerver pour moi un reſte de tendreſſe, qui étoit combattuë dans ſon cœur par la nature & par la raiſon. Après tant d'efforts pour découvrir ſes douleurs ſecrettes & la cauſe de ſes réſiſtances à toutes nos propoſitions, je ne voyois que cette raiſon à laquelle je puſſe m'arrêter. Je me le perſuadai même encore plus, lorſqu'ayant levé les yeux

ſur

ſur elle, je vis les ſiens tout en pleurs; l'impreſſion qu'elle paroiſſoit reſſentir de mon diſcours, me fit attendre plus d'éclairciſſement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ſes premiéres expreſſions répondant moins à ſa penſée qu'à ſes ſentimens, je n'y pûs rien démêler au travers de mille ſanglots qui les étouffoient à leur paſſage. Le nuage, enflé, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, par un ſilence ſi opiniâtre & par tant de ſombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut être que ma propre émotion m'empêcha de diſtinguer ſes premiéres paroles: mais celles que je commençai à démêler, & dont le ſouvenir eſt gravé pour jamais dans mon cœur, en ſupoſoient quelques-unes qu'il m'avoit été impoſſibles d'entendre. La mort en ſera le reméde, me dit elle, ſans que je puiſſe deviner encore de quelle ſorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la deſire avec tant d'impatience, qu'il n'y a deſormais que ſon retardement qui puiſſe m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je ſuis, j'aurois reſſenti infailliblement les mêmes amertumes ſans l'avoir éprouvé. J'en ai penſé dans mon enfance ce que j'en penſe aujourd'hui. Je l'ai cru néceſſaire au bonheur dont j'avois déja l'idée, & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes auſſi tendres que moi, je m'occupois, dès ce tems-là, de mes

imaginations

imaginations & de mes desirs. Les difficultez ne m'échapoient pas : outre cent recits que j'entendois faire de l'inconstance & de la mauvaise foi des hommes, je pressentois qu'un composé réel de tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'existeroit peut être jamais hors de mon imagination ; & cependant, soit que j'aye pris le mouvement de la nature pour un goût de tendresse, soit que me paroissant tel en effet que je desirois un amant pour lui donner mon cœur, vous m'aviez inspiré une véritable passion, il est vrai que je vous ai adoré aussi long-tems que je l'ai pû sans reproche, & que l'aprobation même de Mr. & de Mme de L*** ont autorisé mes sentimens. Je passe rapidement sur une erreur si charmante. Il ne m'en est resté qu'une délicieuse idée, à laquelle je me suis fait néanmoins un scrupule de m'arrêter, & que j'aurois sacrifiée à la seule considération de ma mere, quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua tristement ma chére fille, étoient néceſsaires pour jetter quelque jour sur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je suis, j'ai pu vous répondre mille fois, sans vous tromper, que je ne me connoissois point de passion dont j'eusse dessein de vous faire un mistére. Hélas ! j'aurois été trop heureuse d'en avoir un de cette nature à vous révéler ; j'aurois vu plus clair dans mes propres sentimens, j'aurois trouvé la confirmation

fimation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plûtôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude fur ma fituation ; ni moi de confidence à vous faire, puifque ce fecret même, cette paffion que je fupofe, m'auroit garantie de toutes les extrêmitez où je me fuis laiffé emporter. Figurez-vous donc, pour vous aprendre ce que j'y ai démêlé de moins obfcur, qu'après avoir été reconnuë de ma mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premiéres tendreffes de la nature, je n'ai pas été long-tems à reffentir la vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruïne d'une paffion à laquelle tout mon honheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de pere étoit fans ceffe un préfervatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes fentimens n'en fubfiftoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la fource dans le fond d'un caractére fort tendre ; avec quelle force fe firent-ils fentir, lorfqu'enflâmez comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de fe contraindre, & que toute leur action fe renferma dans mon cœur ? Je ne fçai où je trouvai dès-lors affez de vertu pour réfifter à mes peines. J'ignore auffi fi c'eft à la faveur du Ciel, ou à la feule agitation d'un efprit gêné qui cherche à fe foulager, que je dûs une reffource prefqu'auffi douloureufe à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de foute-

ſoutenir ma vertu, par une eſpéce de diverſion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à ſoutenir. Le recit des infortunes de ma famille & l'image de tant de triſtes avantures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les perſonnes auſquelles j'apartenois par le ſang, me fit naître des ſentimens auſſi ſombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaiſance, parce qu'ils devinrent comme un voile ſous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencérent bien tôt à ſe déguiſer. C'eſt de ce mélange que s'eſt formée inſenſiblement ma diſpoſition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût bleſſer le devoir. En changeant mon humeur, il peut avoir altéré ma ſanté; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon ſilence, je n'ai jamais rien eu à vous expliquer qui fût clair pour moi-même; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous repreſenter aujourd'hui.

Cependant, je dois ajoûter, reprit-elle en ſoupirant, que ſi le dérangement de ma ſanté peut être attribué à ma mélancolie, c'eſt depuis que vos inſtances m'ont fait entreprendre de ſurmonter mes triſtes ſentimens. Vous m'avez propoſé de ſouffrir les ſoins de Dom Thadeo : j'ai fait mille efforts pour accoutumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en ſa faveur.

La

La liberté que vous m'avez accordée de ſuivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui ſe ſont preſentez à Paris, & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque eſpérance de me ſentir un jour attendrie. Je me ſuis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler ſur le mérite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur ſupoſer des qualitez qui étoient propres à me toucher. Eſt-il poſſible, diſois-je, que le Ciel qui m'a faite telle que je ſuis par le cœur, n'ait rien produit qui me reſſemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le ſeul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour? En me plaignant moi-même de cette malheureuſe délicateſſe qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois ſi tout le reſte de leur ſexe étoit ſemblable, ſi la vanité, l'amour propre, la legéreté des ſentimens, l'oubli des maximes eſſentielles de la juſtice & de la bonté, & ſur-tout un miſérable air de ſuffiſance, ſi opoſé à la droiture & à la ſimplicité de cœur, étoient le partage de tout le ſexe qui ſe préfére au nôtre. C'étoit à ma Mere, à Madame Riding, à ma Tante, que je faiſois cette queſtion. Elles m'ont répondu, comme de concert que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire ſur le caractére de la plûpart des hommes. Je n'ai point apelé d'une déciſion qui s'ac-

cordoit avec toutes mes lumiéres. J'ai renoncé à l'eſpoir de trouver dans un amant les qualitez que je deſirois, & ſans leſquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainſi, lorſque vous me preſſiez de vous aprendre quelle paſſion j'avois dans le cœur, j'étois ſincére en vous proteſtant que je n'accordois à perſonne la tendreſſe que je refuſois à Dom Thadéo.

Mais voilà le point, ajouta t'elle, cù je confeſſe que les tourmens de mon cœur ont pu m'altérer le ſang, & me jetter par degrez dans l'affoibliſſement où je ſuis. L'amertume de mes réfléxions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes ſentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du Ciel, puiſquil ſembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de ſatisfaire, & je me ſuis cruë plus malheureuſe par cette penſée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les perſécutions de la fortune. Je me ſuis aperçuë de jour en jour que mon ſang s'aigriſſoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon viſage. Vous me parlez des douceurs qui ſont attachées aux circonſtances de mon ſort: Eh! quel goût ſuis-je capable d'y prendre, lorſque tout eſt triſte & ennuyeux pour moi dans la vie? Le bonheur d'autrui eſt-il autre choſe qu'un ſuplice, pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voyent

voyent d'un œil d'envie ? Vos fêtes & vos amusemens m'ont jetté dans une contrainte insuportable. La passion du Duc de Montmouth est venuë mettre le comble à mon desespoir. Je n'ai pu l'entendre parler de sa tendresse, & vous voir admirer vous-même dequoi elle le rend capable pour me plaire, sans souhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualitez brillantes, il eût celles qui peuvent faire impression sur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais malgré cette aparence de penchant, je ne le puis souffrir. Je n'aimerai jamais un orguëilleux & un brutal ; c'est un monstre à mes yeux.

Ou peut être en suis je un moi-même aux vôtres, reprit elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas ! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'avanture du Bal. Le malheur de Dom Thadéo, les violences du Duc, & les amusemens mêmes par lesquels vous vous êtes efforcé de dissiper mes chagrins, out eu sur moi l'effet d'un poison funeste. Tout prend cette mortelle qualité dans un esprit aussi malade que le mien. Je n'y résiste plus. Ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, & vous soulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette conversation à ma mere, ajouta-t'elle ; j'avois résolû de me taire jusqu'au tombeau, & le discours mal conçu dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien apris que je n'eusse pu

vous cacher ſans manquer à la ſoumiſſion que je vous dois. Mais je ne ſçai quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez le moins ſi vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reſte de ces ſentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos diſcours ont eut la force de réveiller autant que la vuë de ce lieu.

Je ne lui laiſſai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la ſuite de cette ouverture, & quoique les larmes que je voyois couler de ſes yeux fuſſent plus propres à redoubler la tendre compaſſion que j'avois reſſentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joye, je me hâtai de l'embraſſer avec des témoignages de ſatisfaction dont elle fut ſurpriſe. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je payerois volontiers d'une partie de mon ſang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cecile! ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclairciſſement par des délais ſi cruels! Non? le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un pere; mais combien de raiſons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres? Va, chere fille, repris-je en recommençant à l'embraſſer, les ſentimens que j'ai conſervez pour toi, ne ſont guéres différens de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui ſoit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fond inépuiſable de mon

mon cœur de quoi remplir toute l'étenduë de tes desirs. Et loin d'avoir à craindre une Rivale dans ta mere, je te garantis qu'elle y mettra du sien pour te convaincre que je suis le plus passionné de tes Amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquile, en reprenant ma place auprès d'elle, si les loix de la terre & du Ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'espoir de vous trouver un Mari digne de vous, & tel que vous le desirez pour être heureuse ? Les vertus qui peuvent vous toucher sont moins rares dans notre sexe, que vous ne vous l'ètes figuré. Vous vous défiez trop des aparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raison, se trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ses principes & de ses sentimens. Les décisions vagues ausquelles vous vous en êtes raportée, celles même de votre Mere, sont un langage ordinaire aux femmes, & qui n'est pas plus sérieux que les railleries dont vous voyez notre sexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, si c'est ma droiture, ma complaisance, ma sensibilité de cœur, quelqu'autres avantages dont je ne me défens point, qui vous ont fait souhaiter un Amant qui me ressemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il se tienne caché, & comme je crois impossible que

que les mêmes raisons qui vous le feroient trouver aimable, ne vous assurassent bien tôt toute sa tendresse, je prens le Ciel à témoin que tout mon bien & ma vie même, seront employez, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainsi toute mon adresse à calmer son esprit, & l'intention de mon cœur répondant à mes promesses, je n'ai jamais douté qu'elles n'eussent fait quelqu'impression sur le sien. J'osois même en juger déja par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la serrer entre les siennes, lorsque les Médecins, arrivez de Paris avec la derniére diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un pressentiment secret m'avoit fait apehender d'être interrompu. J'avois écarté d'un signe de main quelques Domestiques qui s'étoient presentez à la porte de la chambre, & Fanny qui étoit plus empressée que personne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, sur leur raport, que je ne souhaitois pas sans raison d'être seul avec Cecile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Medecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation ; qui les empêcha de reconnoître le Duc de Montmouth dans le déguisement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs

douleurs ne me permet point encore de nommer le trifte effet. Le Duc, à qui j'avois marqué fans obfcurité que mes promeffes avoient fupofé non-feulement le confentement du Roi fon pere, mais encore celui de ma Fille, & que defefpérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenfer du parti que je prenois de rompre mes engagemens, n'avoit pas reçû cette nouvelle fans fe livrer à tous les tranfports d'une paffion defefpérée. N'ayant point de troifiéme voye à choifir entre les fuplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les rifques aufquels il pouvoit être expofé, en remettant à prendre fes réfolutions fuivant les circonftances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un Domeftique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvez, mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, aufquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit fûr de les retrouver au befoin. A fon arrivée, ayant pris facilement des informations fur l'état de ma Fille, il avoit apris fa langueur, & l'ufage qu'elle commençoit à faire du fecours de la médecine. C'étoit fur cette connoiffance qu'il avoit arrangé fes projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus fûr étoit de fe procurer la vuë de Cecile, pour s'efforcer de l'attendrir; fans compter que l'ardeur de l'amour lui faifoit regarder cette fatisfaction comme

le bonheur suprême. Le prétexte de la Médecine lui parut également favorable pour ce dessein, & pour la nécessité où il étoit de ne se faire voir en France qu'avec quelque ménagement. Il chargea sa mémoire de quelques termes de l'art, & se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vuës, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à se mettre en liaison avec quelques uns des Médecins qui voyoient Cecile.

Ses libéralités & ses flâteries furent sans doute auprès d'eux une recommandation plus forte que son sçavoir. Mais ayant eu l'adresse de les engager à lui parler de ma Fille, & de les faire raisonner sur la nature de sa maladie, il obtint tout-d'un-coup deux avantages qui flâtérent extrêmement ses espérances; l'un réel, en leur faisant promettre qu'ils le prendroient avec eux la premiére fois qu'ils seroient apelez chez moi; l'autre, aussi chimérique que ses prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cecile en sa faveur, & de se croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque passion violente. Avec cette présomptueuse idée, il eut peine à se modérer jusqu'au jour où les Médecins le firent avertir que je les demandois. Il se mit avec eux dans le carosse que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de personne dans son déguisement, ses compagnons ne doutérent point que je ne visse volontiers un Médecin

decin de ma Nation, qui paroiſſoit conduit chez moi par le ſeul zèle de me ſervir.

J'étois auprès de ma Fille, dans la ſituation que j'ai repreſentée ; & voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes Conſultans ordinaires, je me retirai à quelque diſtance pour leur laiſſer de la liberté dans leurs premiéres obſervations. L'empreſſement avec lequel on les avoit amenez, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les queſtions qu'ils firent à Cecile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procedé. Cependant le Duc, émû aparemment par la vuë de ce qu'il aimoit, s'étoit ſaiſi de la main de ma Fille, ſous prétexte d'obſerver ſon poulx, & laiſſoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le ſilence ; mais lorſque les autres eurent ceſſé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour ſe communiquer leurs raiſonnemens, il en fit un aſſez mauvais, dont la concluſion fut que le ſiége de la maladie étant à ſon avis dans l'eſtomac, qui lui paroiſſoit faire mal ſes fonctions, d'où s'en ſuivoit néceſſairement un mauvais chyle qui corrompoit enſuite toute la maſſe du ſang, il ſouhaitoit de voir la conformation de celui de Cecile, pour juger mieux de ſes affections intérieures par la diſpoſition du dehors. Ainſi ce caractére leger & inconſidéré s'abandonnoit à ces voluptueuſes impreſſions, à la vuë d'un objet charmant,

qui devoit lui infpirer autant de refpect que de tendreffe. Je fus la dupe de fon artifice, comme je l'étois encore de fon déguifement. Malgré les réfiftances de la modefte Cecile, j'exigeai qu'elle fe foumit à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnérent la confufion de l'avoir exécuté de fes propres mains. La paffion déréglée du Duc, fut fatisfaite fans doute, d'un fpectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un Amant vertueux. Son raviffement ne s'exprima que par fon filence. Il fe retira avec les autres dans un coin de la chambre, fous ombre d'entrer en confultation; & dans la perfuafion où je fuis qu'il abufoit de leur bonne foi, je ne doute point qu'il ne foutînt l'impofture par un verbiage médité. Mais devenu plus téméraire par le fuccès, il leur témoigna que puifque je ne m'étois point aperçu qu'il fut étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le prefenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaifance, & formant un autre deffein, il retourna au lit de Cecile, tandis que les autres s'aprochérent de moi pour me rendre compte de fa fituation. Ayant repris fa main, fur laquelle il porta inconfidérément fa bouche, il crut ne rien rifquer à lui dire : Que le Duc de Montmouth feroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il payeroit volontiers de tout fon fang un feul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit caufée,

caufée ! Cecile n'entendit point ce nom & le ton paffionné du difcours qui l'accompagnoit, fans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux Médecin, elle le prit pour un Emiffaire du Duc, & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à fa modeftie, elle jetta un cri aigu, qui dans la foibleffe où elle étoit, fut prefque le dernier de fa vie.

Il fut fuivi d'un profond évanoüiffement. Ce fut un bonheur pour fa Mere, que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funefte de la bouche des Médecins, je l'euffe conjurée de ne pas paroître pendant la confultation. Elle ignora cette étrange avanture. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & fans mouvement, je demeurai perfuadé pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois Médecins me raffurérent un peu, par le battement qu'ils trouvérent encore à fon poulx. Ils parurent comme effrayez eux mêmes d'un accident fi imprévû. Mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs foins, & que je m'agitois moi-même avec un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth qui commença peut être à mal augurer de fon entreprife, fe déroba de l'Apartement. Il gagna la premiére cour, où fon Valet, dont il avoit eu la précaution de fe faire fuivre avec un cheval de main, lui procura auffitôt le moyen de s'éloigner. Le Ciel con-

noit ſeul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occaſion de cette nature ; mais je ne puis rapeler l'horreur & l'indignation dont je fus ſaiſi en dévoilant bien-tôt une ſcène ſi odieuſe, ſans me perſuader que ſoit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée ſur le champ de ſa vie.

Cecile ne revint à elle-même que pour ſe plaindre de ſon ſort avec la derniére amertume. Eh quoi ! me dit elle, toujours la victime des paſſions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie eſt de régler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & ſon diſcours me fit paſſer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux Médecin fût arrêté. On m'aprit, après quelques recherches, de quelle maniére il s'étoit échapé. J'interrogeai pendant ce tems-là ſes trois Compagnons, qui ne paroiſſoient pas moins irritez que moi d'avoir été trompez par un Impoſteur. Ils ne purent m'aprendre que les circonſtances par leſquelles j'ai commencé ce recit, & leur propre étonnement, joint à l'eſtime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes ſoupçons. Mais quoiqu'ils ne m'apriſſent rien qui me fît reconnoître le Duc, & que Cecile ne ſe fût pas remis ſon viſage, un ſouvenir confus qui me reſtoit du ſon de ſa voix, me convainquit dès le premier moment de ce qu'il eut bien-tôt la har-

dieſſe

dieſſe de me confeſſer lui-même.

Le plus terrible effet de cette avanture fut le redoublement de la fiévre de Cecile, & par conſéquent le coup funeſte qui ne tarda guéres à nous percer le cœur; car ſi je dois avoüer qu'au moment qu'elle pouſſa ſon cri, les Médecins m'avoient déja déclaré qu'ils croyoient ſa fiévre maligne, il n'eſt pas moins certain, qu'un trouble ſi ſubit en augmenta le poiſon, & qu'il en précipita malheureuſement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de ſa malignité devinrent en peu de momens ſi ſenſibles, que les Médecins m'en firent apréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureuſement dans un cabinet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas ſortir avant mon retour. Il n'étoit pas aiſé de lui interdire la vuë de ſa fille, & je craignois déja que la loi que je lui avois impoſée ne lui eût paruë trop dure. Cependant c'en étoit une ſi abſoluë pour moi de ſauver du naufrage une partie du moins de mes eſpérances, que ſi je balançai quelques momens, ce ne fut que ſur les moyens que ma tendreſſe m'obligeoit d'employer. Je laiſſai Cecile dans les agitations de ſon mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de ſi néceſſaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit conſentir à paſſer le reſte du jour & la nuit ſuivante dans ſa chambre, tandis que je prendrois ſoin moi-même de conduire mon Epouſe,

à

à Paris. Je prévoyois les difficultez que j'allois avoir à combattre ; mais j'étois résolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me suivre. D'ailleurs Madame Riding qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeunesse, me promettoit de ne pas perdre de vuë sa chére éleve.

Avant que d'annoncer mes résolutions à Fanny, j'ordonnai que les chevaux fussent mis sur le champ à mon carosse. Mon dessein étoit d'emmener avec elle ma belle-sœur & sa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver son absence plus suportable. Je les fis avertir de se préparer à notre départ, & m'étant séparé de Cecile avec quelques mots d'exhortation, ausquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre sa mere.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, & qui le fait agir avec une espéce d'emportement qui a toutes les aparences de l'insensibilité. Telle étoit précisément ma disposition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny, & si je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui causer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de ma fille comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que si j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour

elle-

elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des ressources toujours certaines dans les forces de la nature, qui croissent continuellement, mais le nôtre ne nous permet rien de plus que ce que nous possédons déja, & chaque diminution, au contraire, est une perte qu'on n'est pas sûr de réparer. Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins apréhendoient pour Cecile, & que l'usage n'étant nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril, il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion. Aussi n'en parut-elle pas plus émuë, que de mes préparations. Moi, Cléveland! me répondit-elle en me regardant d'un œil fixe, moi quitter ma fille dans l'état où vous me la representez vous-même! Et c'est vous qui m'en donnez le conseil! Ah! les plus affreuses craintes ne m'y feroient pas consentir; & quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais se presenter à moi sous une face plus douce? Non, non, reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de son lit. Eh! dans quel tems me sera t'elle plus chére que lorsque je suis justement allarmée pour sa vie? Je l'arrêtai. Ses larmes qui commencérent aussi-tôt à couler, & l'effort qu'elle faisoit pour s'échaper de mes bras, me firent craindre une scène beaucoup plus embarrassante, si je tardois plus long-

long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne suis point ici, repris-je, pour consulter vos inclinations. Les miennes ne sont pas plus écoutées Nous partirons à ce moment. Reposez vous sur les mesures que j'ai prises pour la conservation d'une fille qui m'est sans doute aussi précieuse qu'à vous, & ne m'exposez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque chose que vous fassiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triste Fanny, n'avoit essuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois le fond de son ame au travers de ses yeux. Elle eût préféré la mort dans cet instant à la nécessité de s'éloigner de Saint-Cloud. Peut être balança-t'elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoissois si bien son caractére, son silence en disoit plus que n'auroit fait un torrent d'expressions. Elle reprit sa chaise, en fondant en larmes, & tenant sa tête apuyée sur une de ses mains, elle ne paroissoit pas se disposer beaucoup à me suivre. Je la pris par la main que je voyois libre; & je lui répétai que je comptois d'être obéï. Elle se laissa moins conduire que traîner. Quoi! Je ne la verrai pas du moins un instant? Je ne l'embrasserai pas avant que de partir? Etes vous son pere? Voulez-vous être son Bourreau? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'adressa, en sanglotant jusqu'au carosse, purent bien me toucher moi-même jusqu'aux larmes, mais elles ne me firent rien relâcher de

ma

ma résolution. Nous trouvâmes Madame Bridge & sa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déja fait avertir de mon dessein. Le tems fut employé bien tristement sur la route. Aussi tremblant & aussi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas besoin pour me rendre propre à la consoler.

Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une pensée qu'elle ne me communiqua point; mais que je n'aurois pas condamnée si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du Collége, de l'état où nous avions laissé Cecile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à Saint-Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à Saint-Cloud vers le soir. Mais l'aproche de la nuit parut redoubler ses allarmes. Elle me seroit échapée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied, si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvemens. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques-uns de mes gens, de m'aporter des nouvelles de ma fille au moindre changement de sa situation, je fis partir Drink, en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence, & de revenir au même moment s'il étoit arrivé quelque

quelque chofe qui pût augmenter mes craintes ou mes efpérances. Deux heures s'étant paffées fans que j'entendiffe parler de fon retour, je commençai à tirer d'heureux préfages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai enfuite de ne voir arriver perfonne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguifer. Je fis partir un autre Domeftique, qui ne fut pas de retour non plus, deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai fucceffivement deux autres, & quoique je leur euffe commandé avec le dernier foin de retourner auffi-tôt fur leurs pas, dans quelque fituation qu'ils puffent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre auffi vainement que les premiers. Irrité d'être fi mal obéï, & troublé de mille penfées cruelles, j'aurois volé moi même à Saint-Cloud, fi les agitations où je voyois Fanny, ne m'euffent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroiffoient encore plus preffantes. Enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une chaife dans ma cour. Je fis efpérer à Fanny d'heureufes nouvelles, & lui recommandant de m'attendre avec ma Sœur, que je laiffai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au-devant du coup dont j'étois menacé.

Le Meffager qui arrivoit chez moi, étoit le Pere Recteur, dont la bonté & le zèle ne peuvent être trop relevez dans cette

cette triste occasion. Il m'aperçut en mettant pied à terre. J'étois descendu seul, un flambeau à la main. La même discrétion qui lui avoit fait arranger tous les événemens de cette funeste nuit, le fit venir jusqu'à moi sans aucun signe de trouble & d'émotion. Il m'embrassa d'un air tendre, & me connoissant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les disgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chére fille dans le sein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras : Quoi ! ma fille est morte ? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par leur serrement de mon cœur, & si chancelant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l'apui qu'il me prêtoit. Hé ! quelle affreuse Sentence du Ciel me réduit au dernier desespoir ! il m'interrompit : votre chére Cecile a prévû vos douleurs, me dit-il, elle s'en est occupée en expirant, & ses derniers desirs, que je vous apôrte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre Epouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta t'il, si vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obstacles que je n'apréhendois que de la part de Madame Cléveland. Quelle constance aurai je droit de lui demander, si vous ruïnez l'effet de mes soins par votre exemple ?

La

La ſincérité & la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raiſonnemens pour ſe faire entendre. Leur impreſſion pénétra dans mon cœur au travers des nuages épais dont il s'étoit envelopé tout-d'un-coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers deſirs de Cecile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables auſquelles toutes les révoltes de mes ſens & de ma raiſon devoient être ſacrifiées. Je vous promets de la conſtance, dis je au Recteur d'une voix tremblante; mais aprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon Epouſe.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette ſatisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de ſe rendre à Saint-Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer ſon obéïſſance & ſon zèle par le plus vif empreſſement. Il avoit trouvé Cecile dans l'état où je l'avois laiſſée, c'eſt à-dire, avec une fiévre violente, mais aſſez forte encore, au témoignage même des Médecins, pour ne rien faire apréhender de trop fâcheux dans un eſpace ſi court. La connoiſſant Proteſtante, & n'ignorant pas que ſa Mere l'avoit entretenuë ſouvent des matiéres de Religion, il n'avoit penſé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiére elle étoit parvenuë. Avec l'innocence de cœur

&

& les principes de charité qu'il lui ſavoit trouvés dans ſes réponſes, il avoit conçû qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voye du Ciel, & qu'un Dieu dont la bonté eſt le plus cher de tous ſes attributs, ne demande point des lumiéres ſi étenduës ni ſi parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorſqu'aprofondiſſant de plus en plus ſes diſpoſitions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même, par l'ardeur étonnante de ſes ſentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer ſans bornes & ſans meſures, & les ténèbres des ſens lui avoient caché juſqu'alors où ſes deſirs devoient ſe porter pour être heureuſement ſatisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ſes yeux les véritables ſources de l'amour, que ſon cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui ſembloit ſurpaſſer les forces de la nature ; & ne reſpirant que la poſſeſſion d'un bien qu'elle regrettoit amérement d'avoir connu trop tard, elle n'avoit plus eu de penſées ni de deſirs qui ne ſe fuſſent raportés à cette heureuſe fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur ſi bien diſpoſé par l'amour. Sa fiévre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les tranſports de cette ſublime paſſion, en redoublant la chaleur de ſon ſang. Elle s'étoit entretenuë dans ce céleſte état juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, & déja moins ſemblable à une créature mortelle qu'à ces bien-

heureux

heureux eſprits dont la ſubſtance eſt toute compoſée d'amour, ſon dernier ſoupir n'avoit été que l'élancement paſſionné d'une amante, qui ſe précipite dans le ſein de ce qu'elle aime, pour y raſſaſier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'etre aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le P. Recteur ayant ſçû des Médecins, après l'arrivée de Drink, qu'ils commençoient à craindre ſérieuſement pour ſa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laiſſer retourner vers moi avec une ſi fâcheuſe nouvelle. Il connoiſſoit le cœur de mon Epouſe, & ſans compter l'eſpérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un ſi grand péril, il avoit mieux aimé, en ſupoſant même qu'il eût bientôt à lui annoncer ſa mort, qu'elle reçût tout-d'un-coup ce funeſte éclairciſſement de ſa bouche, que de l'expoſer à mourir mille fois de ſes agitations & de ſes craintes, ſur le recit mal conçû d'un Domeſtique. J'ai pris tout ſur moi, ajouta-t'il, & je me perſuade que vous aprouverez mes intentions. Votre fille elle-même, à qui l'on n'a pû cacher qu'on demandoit des nouvelles de ſa ſituation par vos ordres, a ſouhaité qu'on déguiſât à ſa mere le danger où elle ſe voyoit; & en me recommandant de vous aporter les derniéres tendreſſes de ſon cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écou-

J'ecoutai ce discours sans l'interrompre, mais n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même le reste comme les imaginations d'un honnête & simple Ecclésiastique, je luis dis tristement : Allez, mon Pere, allez remplir votre commission d'une maniére qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zèle. Je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon Epouse, ni l espérance de réüssir à le déguiser. Ménagez-la : au nom de Dieu, ménagez cette chére moitié de moi-même, puisque vos soins n'ont pû me sauver l'autre. Il monta seul dans l'apartement de Fanny. Je le suivis néanmoins, mais avec la résolution de demeurer assis dans l'anti-chambre, assez près d'elle pour voler à son secours, si elle se laissoit surmonter par la douleur; mais trop abatu pour entreprendre de lui inspirer un courage dont je me sentois dépourvû moi même. Que les tems étoient changez ! Quelle différence de cet abattement, à la force d'esprit qui m'avoit fait résister long-tems à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver assez de ressource dans moi-même pour soutenir toute ma famille par mes conseils & par mon exemple ! La vigueur de l'ame comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action qui doivent être employez sans cesse à l'entretenir & à la renouveler. Elle ne se répare point quand cette source de force est épuisée.

all

Il ne me reſtoit rien de mes anciennes maximes ; & l'habitude que j'avois formée d'une ſi ſenſuelle & voluptueuſe, avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roſeau, qui céde au ſouffle de tous les vents. Ma tendreſſe pour Fanny, le ſeul de mes ſentimens qui fut à l'épreuve de toutes ſortes d'altération, pouvoit bien me faire partager ſes peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuſes que les miennes ; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double ſenſibilité, qui m'expoſoit aux atteintes les plus redoutables, ſans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plûtôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vûë & le ſentiment de ſa bleſſure. Je n'entendis ni les cris, ni les tranſports auſquels je m'étois attendu. Il ſe paſſa plus d'un quart d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'eſpérance ; heureux moi-même que cette eſpéce de diverſion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint juſqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer dans l'Apartement. Il apeloit ma ſœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de paſſer dans un Cabinet voiſin. Je fus près de mon Epouſe auſſi tôt qu'elles. Si l'adreſſe de mon conſolateur l'avoit ſoutenuë

contre

contre ſes premiers tranſports, il n'avoit pû élever la nature au-deſſus d'elle-même, ni lui fournir dequoi réparer les épuiſemens que cette contrainte même lui avoit cauſez. Fanny après avoir réſiſté à l'impétuoſité de ſa douleur, étoit tombée tout-d'un-coup ſans force & ſans connoïſſance.

Rapelez la ſeulement de cette foibleſſe, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les ſentimens de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer ſon eſprit & ſon cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, ſans faire attention à ſes promeſſes; laiſſez vos conſolations, ſi elles ne ſont propres qu'à me ravir dans un même jour mon Epouſe & ma fille. Il ne ſe rebuta point de cet outrage. Nos ſecours, auſquels il joignit les ſiens avec le même zèle, rendirent enfin la connoiſſance à Fanny: en revenant à elle, ſans retrouver encore aſſez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de ſa fille, & cette tendre invocation fut auſſi-tôt ſuivie du mien. Je me preſentai à elle. Rien ne peut être ſi touchant que les premiéres plaintes qu'elle m'adreſſa. Eſt-ce-là le bonheur dont vous m'avez flâtée? Eſt-ce-là le fruit de tant de promeſſes & d'eſpérances? Il faut donc recommencer une malheureuſe vie, pour être condamnée à la paſſer dans l'amertume & dans les larmes! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me reſtoit qu'à faire

un bon uſage de notre fortune? O bonheur funeſte ! O cruelle erreur, falloit il compter ſur des aparences ſi perfides ! La vuë du Recteur, qui avoit voulu laiſſer le paſſage libre à une partie de ſes gémiſſemens avant que de ſe raprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre, & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ſes premiéres réflexions, par quelles maximes il avoit entrepris de la conſoler. Il reprit gravement ſes exhortations dans les mêmes principes; c'eſt à-dire, en lui repreſentant la vanité de tout ce qu'on apelle biens de nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur ſolide. Tout ce qu'il lui dit étoit ſi juſte & ſi ſenſé, qu'il fit la même impreſſion ſur mon eſprit. Nous l'écoutâmes avec un ſilence dont il dut être ſatisfait, & Fanny même, ſans diſcontinuer de verſer des larmes, parut ſenſible aux charmes de la vérité & de l'éloquence, qui ſe faiſoient admirer également ſur les lévres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations, qui échapoient peut-étre malgré elle à la violence de ſes ſentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroiſſoit écouter, elle prononçoit le nom de ſa fille avec un redoublement de larmes. Elle ſe leva pluſieurs fois bruſquement, en me conjurant de la conduire ſur le champ à Saint-Cloud. Que je la voye du moins, me

me disoit-elle en joignant tendrement les mains ; que j'aye encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zèlé Consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle pour lui rendre quelque aparence de calme & de résignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives. Enfin je lui fis entendre que ma présence étant nécessaire à S. Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cecile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquile à Paris jusqu'à mon retour ; & ne pouvant arracher d'elle une promesse, qui lui ôtoit l'espérance d'embrasser pour la derniére fois sa fille, il me vint à l'esprit de lui faire prendre le change par des propositions qu'elle ne pouvoit manquer d'aprouver avidement. Il n'y a pas d'aparence, lui dis je, qu'après le coup dont le Ciel nous afflige, vous puissiez trouver beaucoup d'agrémens à S. Cloud. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confesse que si le vôtre est encore à naître, le mien l'a déja prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil satisfait ce qui servira éternellement à me rapeler ma perte. En un mot je vous propose de passer en Angleterre ; & comme il nous en couteroit trop de laisser derriére nous le tresor dont nous pouvons conserver les restes, j'aurai soin que notre chere fille soit précieusement embaumée, pour être notre fidèle compagne

jusqu'à Londres, d'où nous la ferons transporter à Devonshire dans le Tombeau de ses Peres. Cette espérance flâta la douleur de Fanny, & la fit enfin consentir à me laisser monter seul dans ma Chaise.

Que Saint-Cloud me parut changé, à mesure que j'aprochai du centre de ma tristesse ! Cette retraite enchantée, ce délicieux séjour, où j'avois fait le plus doux usage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours auparavant aux plus vastes possessions de la terre, ne me parut qu'une affreuse demeure où la mort avoit étendu ses voiles, & qu'elle sembloit obscurcir de ses plus noires couleurs. Ce sentiment ne fit qu'augmenter jusqu'à l'entrée de ma maison. Le triste accueïl de mes Domestiques, les gémissemens de Madame Riding, le desordre funèbre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offroit à mes regards, servit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déja retentir les sanglots, n'aprit point mon arrivée sans se précipiter aussi-tôt à ma rencontre ; & les bras ouverts, le visage baigné de pleurs, elle me répéta mille fois le nom de Cecile en me serrant de toute sa force, sans pouvoir y joindre un seul mot d'explication. Drink, qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'aprenant que le Duc de Montmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans

dans la chambre où reposoit le corps de ma fille. Mais ce qu'il ajouta aussi-tôt, n'eut que trop de force pour arrêter les mouvemens de colére & d'indignation qui s'élevoient déja au travers des nuages de ma tristesse. Ce jeune téméraire, indigne de posséder aucune vertu, ou digne en effet, par quelques-unes de ses rares qualitez, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné assez de Saint-Cloud pour ignorer long-tems la mort de Cecile. Il étoit accouru avec tous les transports qu'on peut se figurer de l'impétuosité de son caractere, & rien n'avoit pû l'empêcher de pénétrer dans la chambre de Cecile, & de se jetter à genoux devant le lit, où il étoit à verser un torrent de larmes, avec des cris & des soupirs qui attendrissoient tous mes domestiques.

J'entrai sans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux comme on me l'avoit representé, la bouche collée sur la main de ma fille, & s'épuisant en gémissemens & en soupirs. Il m'aperçut. L'emportement de sa douleur ne l'empêcha point de se lever, & prévenant le discours que je me disposois à lui adresser : O Pere infortuné ! s'écria-t'il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eut-elle pas été plus sûrement entre mes bras ? N'aurois-je pas sauvé sa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc, ajouta t'il, si vous

en êtes capable après l'avoir perduë. Pour moi, je n'espére pas de lui survivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au desespoir d'un amant. Mais le souvenir d'une témérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le ressentiment n'eût précipité la mort de Cecile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans ma réponse. Il vous sied bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejetter sur le défaut de mes soins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages ? Et passant au lit de ma fille, sans prêter l'oreille à ses justifications, j'y pris la place & la posture qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les spectateurs par mes larmes. Toute ma consternation se rassembla au fond de mon cœur. Je considérai, avec une morne avidité, ce composé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triste joüet de la nature, qui n'avoit pris plaisir à le former que pour l'abandonner dans sa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeunesse & de la beauté. Eh! quel fond ai-je donc à faire sur la durée de ma vie, lorsque cet âge n'est pas à couvert des traits de la mort? Mais je songe à la vie! reprenois-je en moi-même. Hélas! ce qu'elle me promet à l'avenir n'est il pas plus cruel que le malheur de la perdre? Que me sera-t'elle sans toi, chere Cecile! Et

que

que dois-je espérer desormais qui puisse remplir le vuide que tu laisses dans mon cœur. Je me serois oublié long-tems dans ces considérations lugubres, & je ne sçai comment de la tristesse même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel spectacle répandoit sans cesse dans tous mes sentimens, il se formoit une situation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmouth qui s'étoit promené à grands pas dans cette intervale, se raprochant du lit avec de nouveaux transports, je pensai que si Cecile pouvoit être encore sensible à quelque chose, elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle insulte; & le voyant recommencer à porter ses lévres sur un de ses bras, je regardai moi-même cette hardiesse comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main. Ensuite me courbant sur le visage de ma chére Fille, je lui donnai le baiser d'une paix & d'une tendresse éternelle. Voilà pour moi, lui dis-je après avoir pressé un moment ses lévres; pour ton malheureux Pere, que tu n'as jamais bien connu, si tu as crû qu'il ait cessé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere, repris je en la baisant encore une fois au même lieu; pour cette incomparable mere, qui auroit ici laissé son ame si je lui avois accordé la triste satisfaction que je viens lui dérober. Cette pensée qui réünissoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur,

me coûta un ſanglot ſi violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai auſſi-tôt les rideaux du lit; & prenant le Duc par la main, pour l'engager à ſortir avec moi, j'ordonnai à Drink, en ſa preſence, de n'accorder l'entrée de l'apartement à perſonne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire apeler promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de ma Fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes ſortes de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce diſcours. Je fus ſurpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embraſſa d'un air paſſionné. Il me conjura par la mémoire d'une Fille ſi aimable & ſi chére, par la tendreſſe de mon Epouſe, enfin par tout ce qu'il put s'imaginer de ſaint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cecile pour en faire toute ſa vie ſon Idole. Je lui refuſai cette faveur, en aſſaiſonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui pouvoient l'en conſoler. Il ſe jetta ſur un tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs Peintres de Paris. Je lui conteſtai juſqu'à ce leger preſent, & je fis toutes ſortes d'efforts pour le tirer de ſes mains. Mais ayant pluſieurs portraits de Cecile où elle n'étoit pas moins reſſemblante, je me laiſſai vaincre à la fin par ſon obſtination. Nouvelle ſource de traits empoiſonnez, que le ſort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant repoſé ſur Drink de tous les arran-

arrangemens qui ne demandoient pas ma presence, je comptois, en retournant le soir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui supofois autant d'empressemens qu'à moi pour revoir mon Epouse. Mais elle se défendit de quitter Saint-Cloud par deux raisons. La résolution, me dit elle, que vous avez prise de faire embaumer le corps de ma chére Eleve, & de le transporter avec nous en Angleterre, est tout ce que je pouvois souhaiter d heureux dans l'affreuse desolation où sa mort me condamne pour le reste de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'ensévelir en France, je ne me serois jamais éloignée de son tombeau. La même raison m'empêchera de quitter son cercuëil jusqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cléveland, ajoûta-t'elle, quoique je n'aye plus rien de si cher que cette tendre amie, je tremble à la voir, & je ne sçai comment je serai jamais capable de soutenir sa presence après avoir si malheureusement répondu à la confiance qu'elle a euë pour moi en me laissant ici sa fille. Il me fut impossible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me restoit de courage pour reparoître aux yeux de mon Epouse. Les soins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchez. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laissé auprès d'elle, & l'on m'aprit à mon arrivée que s'il n'avoit pû lui communiquer la force de

retenir ſes larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois apréhendez. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter auſſi une ſorte de douceur, qui ſe mêle quelquefois dans la plus grande triſteſſe. Si elle redoubla ſes pleurs au recit du dernier adieu que j'avois adreſſé de ſa part à Cecile, elle trouva une ſatisfaction ſenſible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnez à Drink, la conſtance de Madame Riding auprès de ſon Eleve, la viſite même & les tranſports du Duc de Montmouth, tout ce qui étoit conforme en un mot à ſa tendreſſe & à ſa douleur, eut quelque pouvoir pour apaiſer un peu le trouble de ſon imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à ſentir déja pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précédée de ces circonſtances éclatantes qui portent quelquefois autant de confuſion dans toutes les facultez de l'ame que le mal même dont elles ſont comme les avant-coureurs, elle étoit plus capable de ſe fixer dans la partie intime de notre cœur pour y laiſſer des traces ineffaçables, que de nous porter long-tems à ces grands mouvemens de deſeſpoir, dont l'excès même ſemble annoncer infailliblement la fin. Auſſi dès le premier moment que me trouvant ſeul avec mon Epouſe, nous commençâmes à réfléchir enſemble ſur notre cruelle diſgrace, toutes nos idées nous conduiſirent à un certain dégoût du monde & de tous ſes

biens,

biens, qui eſt peut être la plus ſûre marque des fortes impreſſions de l'adverſité. Nous ne ſommes pas faits pour ce que le commun des hommes apelle bonheur ; telle fut notre premiére concluſion. Il eſt vrai, dis je à Fanny qui venoit de finir ſon diſcours par cette remarque, que la fortune nous a accoutumez depuis notre enfance au langage & aux méditations de la triſteſſe. Lorſque nous avons voulu nous en écarter, nous ſommes entrez dans une carriére inconnuë. Les premiéres traces ſubſiſtent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en preſentant à l'eſprit de nouvelles images. On eſt rapelé ſans ceſſe à ſes habitudes ; & la différence même, ou plûtôt l'opoſition totale qui eſt entre la triſteſſe & la joye, ne ſert qu'à rendre cette néceſſité plus ſenſible dans ceux qui croyent pouvoir ſe livrer aiſément au plaiſir, après s'être fait comme une ſeconde nature de tout ce qui lui eſt opoſé. A quoi ai-je donc penſé, continuai-je, lorſque j'ai fait choix d'un ſi miſerable ſiſtême, pour le faire ſuccéder à toutes les diſgraces que la fortune nous avoit fait eſſuyer ? Je me ſuis fait illuſion par quelques faux raiſonnemens, qui m'étoient peut être reſtez de mon ancienne Philoſophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non, vous vous en êtes défenduë mieux que moi, & je porte tout à la fois la faute de mes foibleſſes & celle des combats

où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, est-ce mon égarement que vous auriez eû dessein de punir ? Vos châtimens seroient justes s'ils n'avoient point eû d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre misérable sans enveloper dans cette punition des ames innocentes? Mais c'est autant de raisons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deüil où je suis, quand je n'y serois pas forcé par le funeste cours qui m'en fait desormais une loi nécessaire. Fanny m'interrompit avec douceur. Livrons-nous à la tristesse, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte suffit pour justifier nos pleurs, sans en chercher une nouvelle matiére dans des murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient aussi coupables que nous sommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impose la nécessité de nous affliger. Renonçons à la voye, parce qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Rentrons, comme vous dites, dans un deüil qui ne finisse plus, & ne cherchons plus d'autres plaisirs jusqu'au tombeau, que dans les sentimens d'une douleur si juste.

Nous ne soutînmes que trop religieusement l'exercice de cette résolution. Mais je dois confesser la différence qui étoit entre la tristesse de Fanny & la mienne:

ne. Son cœur ſolidement nourri par la Religion, ne vit peu à peu dans notre malheur que des raiſons de ſe fortifier dans le mépris des biens périſſables, & de ſoupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déja ſa fille en poſſeſſion. Elle en devint plus ſombre & plus mélancolique, mais, c'eſt-à dire, plus attachée à la méditation des véritez qu'elle connoiſſoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la diſſiper, plus ardente pour tout ce qu'elle ſe propoſoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit deſormais comme le ſeul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainſi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcé de céder à la nature, devint pour elle une ſource de lumiéres & de vertus; au lieu que de la maniére dont j'envisageois ma ſituation, je n'y trouvois que des motifs d'une ſecrette horreur de moi même & d'un continuel déſeſpoir. Quelle reſſource me reſtoit-il, lorſque je ne voyois pas mieux où tourner mes deſirs que mes eſpérances? J'avois fait l'eſſai de tout ce qui paſſe pour des plaiſirs & des biens. Si j'en avois remporté ſi peu de ſatisfaction dans un tems où j'avois le cœur aſſez tranquile pour m'aſſurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pû m'en inſpirer le dégoût, comment ſerois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorſque

que la douleur de ma perte m'avertissoit sans cesse que j'avois besoin des plus puissans remédes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douleur ; mais je sentois encore que c'étoit l'amusement d'une ame libre : & le souvenir continuel de ma chére Cecile, dont la mienne étoit pénétrée, ne me laissoit guéres d'attention pour des traces si legéres. Je n'avois donc pour ressource que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux sans doute par un sentiment si plein de charmes, si le vuide de mon esprit n'y eût toujours laissé place à de sombres méditations, qui communiquoient nécessairement leur poison jusqu'aux plus tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli ; je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me loüer des égards qu'on avoit eû pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement ; du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en ferois pas fait une de les confier aux Jésuites jusqu'à la fin de leurs études ; si leur mere eût pu consentir à les voir si éloignez d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire, il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous

délivrer

délivrer de tous les obſtacles que notre tendreſſe nous faiſoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Roüen, où je feignis d'être apelé par des Lettres preſſantes du Comte de Clarendon. Un étrange hazard donna plus de vérité que je ne penſois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la mort de ma fille, & quoique je n'euſſe point à eſpérer de plus parfaites conſolations que celle d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné, m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienſéance. En allant effectivement quelques jours chez lui, non-ſeulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-tems, mais je m'imaginai qu'il me feroit facile d'y faire venir après moi mes enfans, & que paroiſſant ſouhaiter lui-même de raſſembler pendant quelque tems toute ma famille, il me fourniroit ſans affectation le moyen de les faire paſſer ſecrettement en Angleterre. L'embarras de recueillir tout ce que j'avois amaſſé de meubles & de livres dans le ſéjour que j'avois fait à Saint-Cloud & à Paris, étoit l'affaire de mes Domeſtiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoiſſance que je crus devoir au Recteur des Jéſuites, je ne me trahiſſe par quelques expreſſions qui pouvoient lui faire pénétrer mon deſſein. La durée que je lui garantiſſois pour mes ſentimens,

ſentimens, & les offres de ſervice que je lui fis dans ma Patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui penſe à ſon retour. Je joignis à ces politeſſes un preſent de mille piſtoles; & ſi quelque choſe a pû me perſuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injuſtes, c'eſt que ce Pere, à qui l'on ne peut ſupoſer aſſez peu d'eſprit pour ne m'avoir pas entendu, ne fit aucune opoſition à leur départ lorſqu'ils abandonnérent Paris pour me ſuivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire ſoupçonner de quelque vûë violente une Société pour laquelle j'ai toujours conſervé de l'eſtime.

Madame Riding ayant été informée de nos réſolutions, ſe diſpoſa de ſon côté à prendre la route de Roüen, dans une voiture que je fis conſtruire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'uſage de France eſt incommode pour le tranſport d'un cadavre. Quoique Cecile eût rendu les derniers ſoupirs entre les mains du Recteur des Jéſuites, elle avoit été attachée toute ſa vie à la Religion Proteſtante; & Madame Riding qui étoit toujours dans ſes anciens principes, n'auroit pas conſenti aiſément à la dépoſer, ſuivant l'ordre établi en France, dans toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permiſſion d'un Curé pour paſſer ſans obſtacles. Le cercuëil pouvoit être dérobé à

la

la vuë de la voiture que je lui envoyois. D'ailleurs j'avois pensé que chaque jour aportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la constance de Fanny quelque-tems de plus pour se fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer autant qu'elle pourroit son départ.

Si nous quittâmes Paris sans regret avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre Patrie, ce ne fut pas sans reconnoissance & sans estime pour un grand nombre d'amis illustres dont la société nous avoit été chére. Mais des cœurs enyvrez de tristesse étoient peu capables d'être fort attendris par d'autres sentimens. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez Mylord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frapez à sa porte, fut l'ecusson de ses Armes, qui y étoit attaché en noir, suivant l'usage que les Anglois observent pendant le tems du deüil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer aussi tôt qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funèbre. A peine osâmes-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnuë de plusieurs autres Domestiques, ils prévinrent nos questions en lui aprenant que le Comte & toute

toute sa Maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chere fille, Madame la Duchesse d'York. Quel surcroît d'affliction pour nous! La douleur de notre propre perte se renouvelant par l'idée de celle du Comte, nous descendîmes avec presqu'autant de consternation qu'à la premiére nouvelle de la mort de Cecile. Je défendis aux Domestiques de prévenir leur Maître sur notre arrivée, & nous faisant introduire aussi-tôt dans son cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit seul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit assis au milieu de ses livres, une plume à la main; & tenant la tête panchée sur sa table, il paroissoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déja jetté sur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il se leva en nous reconnoissant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient sombres, mais sa contenance me parut ferme & tranquile. Je crus remarquer seulement sur son visage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de son teint. Les marques de notre affliction étant beaucoup moins mesurées, il s'imagina que c'étoit la seule compassion qui nous faisoit prendre un intérêt si vif à sa disgrace, & nous prévenant dans cette pensée: Vous vous êtes trop peu ménagez, nous dit-il d'un ton que la reconnoissance animoit plus que la douleur, & n'ayant pû recevoir que ce matin

matin ma Lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre ſanté peut ſe reſſentir. Hélas ! lui répondis-je en l'embraſſant, votre Lettre n'eſt pas tombée entre mes mains. Nous aprenons à ce moment la premiére nouvelle de votre infortune ; & lorſque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre ſeule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel ! Les ſoupirs de Fanny augmentant à ce diſcours ; vous voyez repris-je les larmes de mon Epouſe, & j'avouë que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le ſeul Pere malheureux. La mort nous a ravi notre chére Cecile.

Le Comte, auſſi frapé d'un accident ſi imprévu que de la force de notre affliction, parut oublier quelques momens ſa perte, pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me preſſa de lui aprendre les circonſtances de la maladie de ma fille ; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention ſi la bienſéance me permettoit de lui faire ce recit avant que d'avoir entendu le ſien, je m'abandonnai au triſte plaiſir de lui repreſenter Cecile mourante, & de lui peindre ma déſolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail : Ah ! Mylord, repris-je avec quelque confuſion, j'oublie que je fatigue un Pere qui n'eſt pas moins à plaindre que moi. Mais c'eſt de votre douleur même que j'eſpére de l'indulgence pour la mienne.

Il

Il m'avoit écouté avec différentes marques d'attendrissement & de pitié. Cependant la sérénité & la modération reprenant leur siége sur son visage, ses premiers discours furent une exhortation à nous soumettre aux jugemens toujours équitables de la Providence. Ensuite se rendant à la priére que je lui fis de m'aprendre à son tour les circonstances de sa perte, il me raconta avec la même douceur & la même constance, ce qu'il avoit reçû de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'Yorck lui avoit dépêché après la mort de la Duchesse. Sa relation auroit mérité toute entiére de trouver place dans un autre lieu de mon Histoire, mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis, refroidiroit la compassion que je demande pour le mien, je ne m'arrêtai qu'au petit nombre d'événemens qui sont liez avec le fond de ma narration.

Le caractére foible & inconstant du Roi Charles, n'avoit pas soutenu long-tems le retour de tendresse & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Duchesse d'Yorck. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth se fussent relâchez depuis que je lui avois ôté l'espérance d'obtenir ma fille, soit que les ennemis des Hydes eussent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vû essuyer à la Duchesse des froideurs & des marques d'aversion qu'on avoit pris pour les présages d'une haine ouverte, & d'une disgrace absoluë.

Elle

Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu ; mais sa jeunesse lui en faisoit espérer d'autres, & le souhait de la Nation étant d'en voir du moins au Duc d'Yorck lorsque la stérilité constante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi, les plus fidèles amis du Comte de Clarendon, persuadérent à sa fille que le seul moyen de résister aux injustes persécutions de ses ennemis, étoit de feindre une grossesse avancée, qui interresseroit toute l'Angleterre à son honneur & à sa conservation. Elle céda à leurs conseils. Le Duc d'Yorck fut trompé lui-même par des apparences qu'il est toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joye qui se communiqua bien-tôt à toute la Nation, mais qui ne fit qu'irriter secrettement le Roi son frere en renouvelant toutes ses préventions. La Duchesse, sous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans son sein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation servit encore de matiére à mille interprétations malignes. On la fit passer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit après les couches de la Duchesse à des hauteurs dont le Roi même ne seroit point excepté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de son autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devinssent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur esclave comme il l'avoit été de leur

leur Pere. On lui fit même envifager le rapel & le rétabliffement de Mylord Clarendon comme une néceffité à laquelle il feroit forcé de fe rendre. Enfin, la gloire des Hydes, & l'humiliation de la Maifon Royale des Stuarts, furent reprefentées à Charles comme des conféquences inévitables. Sa fierté ne put les fuporter. On n'ofe penfer qu'elle l'ait pû engager dans des réfolutions qui jetteroient un oprobre éternel fur fa mémoire; mais une Cour diffoluë où le vice ouvre le chemin le plus fûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour fatisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colére & de jaloufie que le Roi ne put déguifer.

De quelque main que l'Enfer fe foit fervi pour exécuter un de fes plus noirs attentats, la Ducheffe fut atteinte d'un mal fi prompt & fi violent qu'elle en reconnut tout-d'un coup la nature. La grandeur de fon ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la fource. Elle fit apeler le Docteur Morley, qui avoit depuis long-tems fa confiance; & lui découvrant fon malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de reffentiment inutile dans l'efprit de fon mari, qu'il lui cachât éternellement la caufe de fa mort; mais une jufte précaution pour fa famille lui fit fouhaiter que fon Pere & fes deux Freres fuffent informés d'un péril qui fembloit

bloit le menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confessa, en gémissant, la suposition de sa grossesse, mais par une disposition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque tems le Public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ses derniers momens, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ses tendres sentimens pour un Pere qui n'avoit jamais rien eu de si cher, qu'elle étoit arrivé à Roüen trois jours avant nous. Il avoit crû devoir employer beaucoup de ménagemens pour aprendre une si triste nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ses disgraces. Le Comte, élevé à la perfection de la sagesse par les principes dont il s'étoit rempli dans sa solitude, avoit le cœur préparé à toutes sortes d'événemens. Sans affecter d'être insensible aux mouvemens de la nature, il avoit trouvé l'heureux art de les régler. Sa tendresse n'étoit pas diminuée pour sa fille, mais portant ses vuës au delà d'un espace dont le cours est borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes, ni d'une séparation qui ne devoit servir qu'à lui assurer plûtôt le plaisir de la rejoindre. Nous l'a-

vions

vions trouvé dans une méditation profonde des grandes véritez qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses réfléxions pour les graver dans son cœur, & pour les raprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que j'avois remarqué sur son visage venoit moins de sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes ; mais le ton que Mylord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentimens. Fanny même se sentit encouragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du Comte, me mit le sang dans une agitation, qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle source il avoit puisé les principes d'une Philosophie si héroïque, & je me rapelois quelques legéres ouvertures qui lui en étoient échapées dans d'autres tems. Mais des systêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le sien, étoient-ils capables de soumettre les sens avec cet empire ? Celle du Comte, disois-je, est peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il se represente plus fortement ses propres chiméres, & cette

cette illusion produit l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaison de son cœur au mien, & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui se passe au-dedans de moi-même? Le Comte est un homme affoibli par l'âge. Peut-être a-t'il ignoré toute sa vie ce que c'est qu'une passion violente; je sçai qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieillesse a t'elle achevé de refroidir son sang? Il réüssit à se vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah! s'il avoit eu pour sa fille la moitié de notre tendresse pour Cecile, il ne raisonneroit pas si tranquilement sur sa perte, & l'espérance de la rejoindre dans un avenir obscur & incertain, ne suffiroit pas pour le consoler.

Après avoir passé la nuit dans ces réfléxions, je n'eus rien de si pressant à mon lever que de revoir le Comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette sagesse prétenduë, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faisoit son étude, & dont je voyois effectivement qu'il recuëilloit le fruit, j'étois résolu d'aprofondir ses principes. Sa tranquilité me causoit une espéce de jalousie. Quoi! disois-je, la nature, la raison, la Religion si l'on veut; car c'est un nom célébre, à quelque chimére qu'on le donne, auront des secours pour surmonter la douleur, des secrets pour rendre heureux, qui ne sont peut être inconnus qu'à moi, & que j'aurai desirés toute ma vie, sans pouvoir les découvrir? Dans l'ardeur dont je

me ſentis enflammer par cette penſée, auſſi preſſé par ſa curioſité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'Apartement du Comte, & le trouvant déja occupé de ſes Etudes, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquilité, lui dis-je, ou l'empire que vous prenez ſur vos agitations, dans le malheur le plus ſenſible qu'un Pere puiſſe avoir eſſuyé, me paroît un prodige qui ſurpaſſe toutes mes lumiéres. Je cherchois depuis le premier inſtant de ma raiſon ce Port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts j'ai deſeſpéré de le trouver; & lorſque je me ſuis flâté le plus témérairement d'en aprocher, un orage imprévû n'a pas manqué de me repouſſer dans le ſein des tempêtes qui m'ont précipité auſſi tôt dans quelque nouvel abîme. Le calme dont je vous vois joüir, eſt-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hazard? Eſt-ce un ſecret conſtant, qui puiſſe être communiqué ſans perdre ſa vertu? ou n'eſt-ce qu'un bonheur aveugle & mal aſſuré, dont la ſource ſoit inconnuë à vous-même qui le poſſédez? Pardonnez mes inſtances; mais je ne puis vous voir ſi heureux ſans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous joüiſſez: il ſeroit cruel de me refuſer la communication d'un bien qui paroît vous coûter ſi peu.

Un air de complaiſance & de bonté qui ſe répandit auſſi-tôt ſur le viſage du Comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours

que

que la faveur du Ciel me tenoit en réserve. Mais les ténèbres qui m'obscurcissoient les yeux, étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumiére. J'attendis la réponse du Comte, qui paroissoit chercher des termes, au gré de la tendresse & de l'empressement de son cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit ; cher Cléveland ! me dit-il, Ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je sens de compassion pour vos peines, & quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais autant que je connois vos principes, la guérison que vous désirez, n'est pas une entreprise aisée. Vous vous êtes rempli dans votre jeunesse de mille maximes ausquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont soûtenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foiblesse, vous ayez pensé à vous en former d'autres. Le discours que vous m'avez tenu à Saint-Cloud, & le parti que vous avez pris presqu'aussi-tôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre séjour à Paris, m'avoit fait juger que si vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez peut-être dans un état encore plus triste, qui est celui de renoncer à toute lumiére.

Non, non, Mylord, me hâtai-je de lui répondre, comptez qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un prin-

cipe, je ne ſuis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez ſur de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illuſion, je n'ai pas ceſſé de ſentir qu'il ne ſuffiſoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides; & que dans le tems même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque choſe à la perfection de mon repos. Combien ce ſentiment eſt-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes playes de mon cœur? Mais un triſte deſeſpoir, effet auſſi néceſſaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'eſſai, que de celle de toutes mes lumiéres, m'a fait regarder l'état tranquile où je vous vois avec les mêmes ſujets de douleur, comme une perſpective chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par des impuiſſans deſirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne ſuffira point pour me perſuader que cette heureuſe ſituation n'eſt pas impoſſible pout moi, ſi vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin ſûr, dont la vuë commence à me rendre un peu d'eſpérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui ſurpaſſe peut-être mes forces. Un Miniſtre d'Etat, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires eſt peu propre à la diſcution de tant de points importans auſquels je crois votre guériſon attachée. La vérité même perd quelque

quelque chose de son éclat lorsqu'elle est mal établie. Cependant, continua-t'il, avec un homme accoutumé à faire usage de sa raison, & capable par conséquent de saisir toute l'étenduë d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop en mettant le pied dans une si belle carriére. J'entreprens de vous presenter un côté nud de la vérité, & levant vous-même le reste du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumiéres. Je souhaiterois néanmoins, ajouta-t'il, avant que de vous demander de l'attention que vous paroissez disposé à m'accorder, que vous prissiez la peine de m'expliquer quelles sont précisément vos idées sur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre esprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette proposition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas sur moi-même, & quelle aparence de pénétrer tout-d'un-coup un cahos sur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis si long-tems? Hélas, cher Comte! lui dis-je, comment prétendez vous que je puisse vous aprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer? Songez-vous que depuis plusieurs années toute mon étude est de fuïr la vuë de moi même, par la crainte d'y trouver sans cesse un ennemi, dont je n'ai pû obtenir presque un seul mo-

ment de composition. Que vous dirai je de l'ordre de mes idées ? Je reconnois le pouvoir suprême de l'Etre infini à qui je dois l'existence. Mon culte est la bonté & la justice, par lesquelles je me suis toujours efforcé d'imiter ce grand modèle. La variété des établissemens humains qui portent le nom de Religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître ; & j'ai refusé même de prêter l'oreille aux éclaircissemens qu'on m'a proposez, par cette seule raison que chaque secte condamnant sans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre oposé à celle qu'on m'a pressé d'embrasser. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été soüillé par l'injustice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vuës plus loin ; & je m'y suis borné avec d'autant plus de confiance que s'il y avoit quelque Religion utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le raport qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelque embarras : encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raisonnemens captieux d'une société de gens d'esprit, qui s'étoient fait comme honneur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame est-elle une substance distinguée du corps, qui soit destinée à l'usage de ses facultez après cette vie mortelle ? Ou n'est-ce qu'une modification de la matiére, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, suivant la délicatesse de ses organes ; & dans cette suposition a-t'elle d'autre

d'autre raport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage paſſager, qui doit finir avec ſon exiſtence ? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque tems dans le doute, n'a pû prévaloir ſur celle du ſentiment. Je ſuis revenu à penſer malgré moi, que ce qui eſt capable de ſe replier ſur ſoi-même par la force de la réflexion, n'eſt rien qui reſſemble à la matiére. Enfin, mes lumiéres telles que je vous les explique, ont été conſtantes ; & ſi quelque nuage a pû les obſcurcir, il ne me les a jamais fait rejetter comme des notions dont j'euſſe reconnu la fauſſeté.

Mais, repris-je avec un ſoupir, je m'arrête à vous expoſer mes ſpéculations : Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre inceſſamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait aſſez rempli pour m'occuper entiérement, & pour guérir mes diſtractions ? Je n'ai ſenti que de la langueur dans les plaiſirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chére, dans les Concerts, dans la continuité des Jeux & des Spectacles, dans tout ce qui paſſe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis je donc le ſeul pour qui le plaiſir ſe change en amertume ? Que dis-je ! J'ai vû naître dans mon ſang une chaleur dont ma raiſon m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : Au mépris de l'amour le plus tendre & le plus ſaint dont on ait jamais brûlé pour une Epouſe, les charmes

d'une Courtiſane ont excité une révolte imprévuë dans mes ſens, &, ce que j'oſe à peine vous révéler, leur trouble a fait paſſer un moment le poiſon dans mon cœur. Quelle ſituation funeſte, de n'être ni content du plaiſir, ni ſûr de ſoi pour le devoir !

Mais j'arrive à la plus inſuportable de mes peines. Le ſouvenir du paſſé n'eſt pas néceſſaire ici pour groſſir mon objet. J'ai perdu ma fille. La mort eſt un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du Ciel me diſpenſât de la loi commune. Dites-moi ſeulement, continuai-je en redoublant la force de mes expreſſions avec l'ardeur du ſentiment qui les animoit : Ah ! Mylord, dites-moi par quelle rigoureuſe diſpoſition de mon ſort, la même puiſſance qui m'a formé avec un cœur ſi ſenſible, ne me fait pas trouver dans mes ſens ou dans ma raiſon, ſinon le reméde abſolu de mes douleurs, du moins un équivalent de conſolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon deſeſpoir ? Je vous demande, Mylord, pourquoi je ne trouve rien de propre à me conſoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'eſt à cette queſtion qu'il faut répondre, ſi vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure. N'ayez point recours à des ſupoſitions vagues & incertaines. Oüi, Mylord, faites-moi découvrir dans les attributs du

Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raison ou dans la nature des choses, une aparence de preuves, une couleur de justice, une ombre de vraisemblance, qui serve à me faire trouver moins de déréglement & de cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez mes espérances; je ne croirai rien d'impossible à votre Philosophie, si elle m'offre d'abord de quoi concilier une si affreuse contrariété.

Le Comte n'ayant pas besoin, pour ses vuës, d'une si longue exposition, sembloit en attendre impatiemment la fin. Il saisit l'occasion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroît si propre à jetter du jour sur vos difficultez, dépend de plusieurs autres explications. Ce seroit renverser l'ordre que de placer les conséquences avant les principes, mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, si vous me voyez éluder une seule de vos objections. Ensuite, levant les yeux aux Ciel comme s'il eût voulu l'interresser au succès de son entreprise: Je bénis, continua t'il, l'Etre souverain dont vous reconnoissez la puissance, de vous avoir fait conserver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un Maître, & qui n'a pas effacé dans son cœur les premiéres impressions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût resté des doutes sur la spiritualité de l'ame,

& ſur ſon immortalité. C'eſt une queſtion que j'abandonne à la Phiſique. Supoſez l'Ame immortelle par ſa nature, vous ne conteſterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Supoſez-la périſſable par elle-même, compoſée de partie matérielle, en un mot (ſi l'on peut ſe former cette idée ſans contradiction d'une ſubſtance capable de penſer & de réfléchir) vous confeſſerez de même que le Créateur tout-puiſſant dont elle a reçû l'Etre avec les facultés qu'elle poſſéde, peut lui conſerver éternellement ces avantages, c'eſt-à-dire, auſſi long tems qu'il joüira lui-même de ſa puiſſance. La difficulté n'eſt qu'à ſçavoir à quelle durée il la deſtine, & ce qu'il a décidé de ſon ſort. Voilà le point ſur lequel la raiſon eſt peut-être arrêtée, lorſqu'elle n'a pour guide que ſes ſeules lumiéres.

En raportant les premiéres circonſtances de l'entrepriſe du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une relation fort étenduë de tous nos entretiens. C'eſt aſſez que dans ces eſquiſſes imparfaites on puiſſe prendre quelque idée de ſa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pû vous vanter trop un reméde, auquel j'ai dû ma propre guériſon par les mêmes degrez dont j'attens infailliblement la vôtre. Ecoutez mes promeſſes, ajouta-t-il, & dans le détail où je brûle d'entrer, ſi vous trouvez quelque terme obſcur ou

quelque

quelque idée qui vous bleſſe, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclairciſſemens qui peuvent vous ſatisfaire.

Encore une fois, c'eſt en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de pluſieurs jours & le ſujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit propoſé trois objets, qui ſe dévelopérent par degrez, & que l'Orateur le plus habile n'auroit pas repreſentez avec plus de force ſous leurs différentes faces. Dans ſon premier diſcours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que ſous le nom de ſon remède ; & ſa promeſſe étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guériſon, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, ſans ſouhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la deſcription qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Chriſtianiſme que j'avois reçûës à Saumur, conſiſtoient en un certain nombre de ſupoſitions triſtes & rebutantes, qui n'avoient pû m'inſpirer que du dégoût lorſqu'elles avoient été ſéparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante, & dont les charmes ſeuls étoient d'abord un ſoulagement pour mon imagination ; des graces intérieures, des ſecours inviſibles, des faveurs conſtantes qui n'avoient beſoin que d'être demandées pour être obtenuës, une liaiſon anticipée

de l'eſprit & du cœur avec un ordre ſupérieur à la nature, & pour derniére perſpective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réünis dans un eſpace ſi court m'étant expoſé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence ſimple & naturelle, je ne pus retenir quelques ſoupirs, à la vuë de tant de biens qui flâtoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en aperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il, votre agitation décèle à vos deſirs. Mais ſi j'ai réüſſi à vous faire ſouhaiter le remêde que je vous propoſe, je vous forcerai de confeſſer à preſent que c'eſt le ſeul qui vous convienne, & qu'en conſultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde ſi bien avec la connoiſſance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraiſemblance qui me paroiſſoit manquer à ſes propoſitions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaiſon avec notre condition preſente. Qu'étoit-ce que des ſecours inviſibles & des graces intérieures, pour des maux qui ſe faiſoient ſentir par l'ébranlement des organes? Quelle reſſource dans des conſolations ſpirituelles contre des douleurs qui tourmentent les ſens? Et l'eſpérance même de ce bonheur ſi parfait, qui apartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de

diminuer le ſentiment d'une miſére actuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vûë, vers lequel il avoit ſçû tourner mes deſirs, ne me paroiſſoit donc qu'un objet chimérique, & je revenois à croire, comme je l'avois déja penſé, qu'il ne ſe réaliſoit dans ſon eſprit, que par la force de ſon imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un ſecond entretien. L'air de confiance avec lequel il s'y preſenta m'auroit diſpoſé à l'écouter avec quelque eſpérance, ſi je n'euſſe été rempli de mille réfléxions, qui me tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raiſon. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur ? & que me ſerviroit-il, diſois-je, de devoir peut-être quelques momens de repos à mon illuſion ? c'eſt ici que je regrette la loi que je me ſuis impoſée de ne faire entrer aucune de ces diſcuſſions dans mon hiſtoire. Ceux qui cherchant de bonne foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que de ſolides raiſons pour ſe rendre, trouveroient ici dans le diſcours du Comte, une ſource d'inſtructions & de lumiéres. Il fit une juſte impreſſion ſur mon eſprit. Si je ne prétens point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes ſortes d'objections, c'eſt toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres, il y a du

moins

moins une gloire extrême pour le Comte à me l'avoir presentée dans ce jour qui porte la lumiére jusqu'au fond du cœur, & qui ne laisse plus d'accès au moindre doute.

Je pese avec raison sur cette époque du changement de mes principes, ou plûtôt sur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre insensiblement toute la vigueur qu'elle avoit perduë dans un si long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoissance & de force où le Ciel l'apeloit par tant d'épreuves. A l'esprit juste & sincére qui s'est persuadé une fois de la nécessité de la Religion, par sa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin est court jusqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité ausquelles le parfait repos du cœur est attaché. La créance des mystéres, celle des points historiques, la soumission aux régles de mœurs & de discipline, ne sont plus que des conséquences qui sortent d'elles-mêmes du principe. Cependant après m'avoir proposé la Religion comme le bien le plus desirable, & me l'avoir fait regarder comme la nécessité la plus juste, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode; car je me souviens de les avoir reconnuës depuis, dans tous les ouvrages

que

que je me suis procuré sur cette importante matiére. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'opose point d'armes plus fortes à la Religion, que la foiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens sur lesquels on la fonde ; & n'osant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pû s'il eût consulté mes sentimens, sur l'impression que j'avois conservée de notre second entretien, il prit avec moi la méthode, qu'il souhaitoit, m'a-t'il dit, mille fois dans la suite, qu'on prît toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir sur le dessein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir son discours sur le pied d'une discussion historique dont il se réservoit à m'aprendre l'utilité. Il m'en faisoit examiner avec soin toutes les circonstances ; & sans pénétrer ses vuës, j'observois que s'il ne laissoit rien échaper de la force des témoignages, il ne me déguisoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait passer sous mes yeux tout ce qui apartient à la Religion par quelque raport, il me demanda ce que je pensois d'une vérité soutenuë de tant de preuves ? Je ne pûs refuser une soumission qui m'étoit comme arrachée. On éteint d'un moindre souffle la lumiére d'un flambeau. Mais cent flambeaux réünis jettent une clarté victorieuse, que tous les vents ensemble ne sçauroient affoiblir.

Quelle idée donnerai-je de la satisfac-

tion de mon cœur, lorsqu'étant seul à méditer sur mes nouvelles connoissances, je trouvai dans mes réfléxions un secours presqu'aussi puissant que les instances & les instructions du Comte ? Le prix du service qu'il m'avoit rendu, consistoit à m'avoir montré la carriére. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déja d'y courir. En un moment, je vis tomber le charme que ma raison seule n'avoit jamais eû la force de pénétrer. Les attachemens du monde, ses biens, leur durée, tout prit à mes yeux sa valeur réelle. Je n'estimai plus rien que par le raport de quelque chose avec les nouveaux objets de mon estime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les véritez saintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'aperçut bien-tôt de ce changement ; mais loin d'en prendre quelque sujet d'allarme, elle marqua de l'empressement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis long-tems l'objet de tous ses vœux. Sa modestie seule & le respect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me proposer ses lumiéres. Avec quelle joye me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit osé me montrer ! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous êtes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à joüir. Quoi ! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit

dans

dans vos momens de ſolide, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je regardois comme un amuſement pardonnable à la foibleſſe de votre ſexe, étoit peut-être la méditation des profondes véritez que j'ignorois? Le Ciel vous avoit favoriſé de cette connoiſſance, tandis que je languiſſois près de vous dans les ténèbres ou que par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur! Hélas! ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos? Elle s'excuſa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner ſon zèle, & par l'idée même que je lui avois marquée pluſieurs fois de ſes occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t'elle, puiſque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle adreſſé de ſoupirs au Ciel pour obtenir de ſa bonté qu'il me deſſillât les yeux!

Une autre queſtion que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté conſidérable dans ma premiére ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vuë pour ſes anciennes diſgraces, & particuliérement pour la mort de ſa fille. Avec la force dont je me ſentois rempli par la conſidération des grandes véritez de la Religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-tems les mêmes ſecours, elle eût pu s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître ſi ſenſible à des malheurs ou à des pertes

pertes qui ne me paroiſſoient plus capables de troubler la tranquilité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorſqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cecile comme une ſéparation de courte durée, & à ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour ſa fille, me devenoit ſi clair & ſi ſenſible que je ne concevois plus qu'elle eût pû penſer autrement avec les mêmes principes. Je la preſſai de ſatisfaire à cette queſtion. Elle me répondit qu'il étoit ſans doute humiliant pour elle d'avoir marqué ſi peu de patience & de ſoumiſſion dans cette épreuve, & qu'elle étoit perſuadée que l'aſſiſtance du Ciel n'ayant pû lui manquer, c'étoit ſur elle même que devoit retomber tout le blâme de ſa foibleſſe. Mais je ſuis mere, ajouta-t'elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de nature ne ſont point détruits par les ſecours de la grace. J'ai apris de la Religion même, reprit-elle, que notre malheureuſe vie eſt une ſcène perpétuelle de miſéres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à ſoutenir contre nos propres ſentimens. Tout ce qui ſe paſſe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les ſeules forces de la raiſon ; & vous-même, ſi vous en rapelez la mémoire, vous

vous n'avez pas eû besoin jusques-là d'autres secours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui sont les véritables épreuves d'un Chrétien ? C'est dans ces sortes de disgraces dont le sentiment est si intime, que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous suit malgré nous ; & la patience qui ne vient que de la nature, est bien-tôt épuisée. La grace est alors une ressource qui ne manque point à celui qui la demande ; mais ne la recevant même, dans la juste mesure de nos besoins, il arrive encore que la foiblesse de la nature se fait sentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu consommée, & qui m'enflammérent d'une espéce d'émulation. Une femme, disois-je avec admiration, une créature foible & délicate a découvert un tresor inconnu aux hommes les plus éclairez ! Elle s'est assuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & dans la simplicité de son cœur, elle se trouve capable de communiquer ses lumiéres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je sentis croître de jour en jour par ses entretiens & par ceux du Comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur aussi facile à émouvoir que le mien, si l'habitude que j'avois de raisonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes mêmes, autant de régles de modération, que de motifs de zèle. L'éloignement du monde

&

& le goût de la solitude, qui avoient été les premiéres conclusions de ma nouvelle Philosophie, me parurent bien-tôt des excès, quand je considérai, suivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la reconnoissance des vrais principes, la Religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus. Ainsi, loin de m'arrêter au sentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indolence, qui fait fuïr la peine de se rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples; ou d'une défiance outrée de soi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour se mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-dessus des biens du monde, & en aprenant à quels plaisirs le nom de bonheur apartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fausses & de raisonnemens sans justesse, dont je voyois la plûpart des Livres de piété remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'usage des biens sensibles sans en permettre le goût, & par conséquent que tout systême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raisonnable aux créatures, est un fanatisme qui blesse autant la Religion que la nature. Après bien des méditations sur cet important article, je me persuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès

l'excès, c'eſt-à dire, cette ſorte d'emportement qui ſupoſé la préférence du plaiſir au devoir. Par-là ſe trouvent juſtifiez tous les penchans & les goûts d'un honnête homme, qui ſçait non-ſeulement renfermer ſes deſirs dans les bornes de la loi, mais qui les annoblit même par le raport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai, ſur ce principe, un nouveau plan de conduite, tout différent, peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la Religion tiennent l'une à l'autre, auront peine ſans doute à m'aprouver : mais fondé ſur les régles mêmes de la vérité que j'embraſſois, & dont je me flâtois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le deſir des biens céleſtes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre ſuivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1. Les devoirs de la Religion : ils devenoient la ſource de mon bonheur, comme l'unique voye qui devoit me conduire à ma derniére fin. 2. Ma tendreſſe pour mon Epouſe : c'étoit un ſentiment ſi juſte, qu'il ne pouvoit être en opoſition avec aucune loi. 3. Les devoirs de la ſociété, dans leſquels je comprenois ceux de l'amitié. 4. L'étude aſſiduë des ſaintes Lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes, mais ſans abandonner l'étude de

la

la nature, dont je n'avois guéres moins de fruit à tirer pour les mêmes vuës, puisqu'à des yeux bien éclairez par la Religion, l'ordre naturel se raporte à Dieu comme celui de la grace. 5. L'usage modéré des plaisirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne consiste pas plus à se priver, qu'à joüir avec sagesse. Ainsi la bonne chére, la Musique, & les autres douceurs qui flâtent les sens, ne furent point excluës de mon sistême. Le goût même des femmes, qui passe pour un écuëil si terrible, me parut sans danger avec les sentimens qui me servoient de préservatifs. Ma tendresse inaltérable pour Fanny, donnoit assez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fut capable de me trahir; & lorsque je n'avois à redouter que la révolte grossiére de mes sens, je me promettois des grands motifs de la Religion, plus de force qu'il n'en falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laissé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foiblesse. Pourquoi ne pourroit on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature? La beauté & les graces seroient des avantages bien funestes pour une femme. Il faudroit donc la fuïr, parce qu'elle mérite qu'on la cherche; & la traiter, parce qu'elle est aimable, avec toutes les marques de la haine? Quelle étrange contradiction! Sur cette courte idée de mon nouveau systême, on me demandera peut-

être comment la Religion pouvoit me faire revenir à quelques uns des amusemens que la raison m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponse, ignore les deux principaux avantages du Christianisme : l'un, qui est de santifier par l'innocence des desirs & par le soin de les raporter au dernier terme, tout ce qui n'est pas, ou mauvais en soi-même, ou particuliérement défendu par la Loi ; l'autre, qui consiste dans la force qu'il communique à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d'un attachement immodéré aux biens sensibles, & de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toûjours leur possession, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre sans cesse à celles d'un bonheur plus solide. En un mot, le Chrétien trouve dans les plaisirs qu'il se procure par l'usage des biens passagers du monde, une raison d'en desirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte sur un dédommagement certain. Il les regarde comme un essai de ceux qui l'attendent dans un état moins sujet à changer, & cette disposition, dans laquelle il est soutenu par les secours intérieurs de la Religion, lui fait conserver cette paix & cette égalité d'ame dont la seule Philosophie ne donne que l'ombre, & qui est déja comme une anticipation du bonheur auquel il aspire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invincible-

invinciblement la force divine de ſon ſecours, c'eſt qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raiſon & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout-d'un-coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ſes maximes, que ſi l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute ſa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occaſion de faire bien-tôt cette heureuſe expérience.

Nous n'avions rien apris de Madame Lallin depuis ſon évaſion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon Epouſe lui avoit donné ſecrettement de s'informer du chemin qu'elle avoit pris, & d'employer tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite. Je connoiſſois trop bien Fanny pour l'avoir ſoupçonnée de quelque autre vuë que celle d'une généreuſe compaſſion : mais je ne me ſerois pas imaginé non plus qu'après avoir fait pluſieurs démarches inutiles pour ſuivre un ſentiment ſi noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée ſans ceſſe, elle eût pû trouver place pour un ſouvenir que rien ne l'obligeoit de conſerver. Cependant elle vint un jour à moi, avec une lettre de Drink, qu'elle avoit reçuë de Saint-Cloud, & me prévenant par un diſcours fort tendre, elle me pria, pour concluſion, de lui accorder la liberté de rendre quelque ſervice à une malheureuſe femme qui s'étoit punie trop rigoureuſement des injuſtices de la fortune. J'avois peine

peine à comprendre son dessein, lorsque m'ayant expliqué la triste situation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me proposa de la repeler auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une estime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait decouvrir à Drink ce qu'il avoit cherché long-tems sans succès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos derniéres avantures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la cour de Madame, il étoit passé jusqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu sans surprise. C'étoit John Wil, le Persécuteur du Vicomte d'Axminster, & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remords commence à expier les déréglemens d'une longue vie. Un simple repentir suffisoit peut-être pour l'acquiter envers le Ciel des chagrins qu'il avoit causez à Mylord Axminster & à sa famille ; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement sous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit resté entre ses mains lorsqu'elle avoit pris le parti de se délivrer de la tyrannie par la fuite. Il ne douta point qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en passant en France il n'aprît de moi ce qu'elle étoit devenuë. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soumissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se ren-

dit à Saint-Cloud. J'en étois parti. Mais Drink, que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il desiroit, jusqu'au moment du moins où les obscuritez de notre propre sort l'avoient porté à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autre éclaircissement, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commoditez pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réüssit plus heureusement qu'à Drink, qui n'avoit pû s'y livrer entiérement. Une Angloise, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre Nation, faisoit comme une nécessité de donner sa confiance, se trouva heureusement liée avec quelques amis de John Will. Il aprit d'eux que notre malheureuse fugitive avoit passé quelques jours chez cette fidèle amie & que s'étant retirée dans le Couvent d'Hautebruyéres, qui est à quelques lieuës de Paris, elle n'avoit pas cessé d'entretenir une commerce intime avec elle. Mais avec peu de ressource du côté de la fortune, elle se voyoit forcée, pour subsister dans une maison où sa dépense auroit bien-tôt surpassé ses richesses, de se réduire au rang de cette espéce de domestiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de *Sœurs Converses*. Will avoit demandé à la voir sous un nom moins capable de l'effrayer que le

le ſien. Elle l'avoit reçû avec horreur, & dans la confuſion qu'il avoit reſſentie de ſes reproches, il étoit venu à Saint-Cloud ſans avoir eu la force d'y répondre.

Drink nous marquoit tout à la fois & la demeure de Madame Lallin, & les propopoſitions de Will. Mon Epouſe, pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin auſſi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à eſpérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triſte ſituation de ſa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes, & la Religion même donne-t'elle des motifs de ſécurité contre les artifices d'un Traître ? Cette conſidération toucha ſi puiſſamment Fanny, que venant à s'attendrir encore par la miſére d'une femme à qui elle reconnoiſſoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de généroſité qu'elle me preſſa de ſuivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à ſe faire, puiſque loin de nourrir le moindre reſſentiment contre Madame Lallin, j'avois toujours rendu juſtice à ſes intentions, & je lui pardonnois de bonne foi tous nos malheurs. Mais en aplaudiſſant aux généreuſes inclinations de Fanny, je craignois de bleſſer la prudence par une facilité trop prompte à les ſuivre. Il falloit d'autres témoignages que

celui de Will & qu'une lettre de DRINK, pour justifier une démarche dont je croyois sentir toute l'importance. En considérant même le véritable intétêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût manquer tant de répugnance à recevoir les soumissions d'un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu'il en fallût prendre, je me croyois obligé du moins de ne m'en raporter qu'à mes propres yeux. Ainsi, sans rejetter absolument les instances de mon Epouse, je lui fis aprouver la résolution que je pris d'engager Will & Madame Lallin à se rendre à Roüen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoit nous permettre. Madame Riding, que j'attendois incessamment, fut chargée par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Hautebruyére. Malgré tous ses projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne, ne la disposât sur le champ à se mettre en chemin. J'avois écrit d'un autre côté, au Recteur du Collége, pour le prier de faire partir mes Enfans sous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la sagesse. Tout s'arrangeoit ainsi pour mon passage en Angleterre, & j'avois déja fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes Equipages.

J'étois dans l'attente des seules personnes dont l'absence retardoit mon dé-

part, & Mylord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes besoins, s'occupoit à me donner des lumiéres sur le caractére & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, losqu'on nous annonça un jour la visite du Duc de Montmouth. Il étoit sans éclat & presque sans suite, mais il fut reconnu des domestiques du Comte qui l'avoient vu si souvent chez leur Maître. Nulle raison ne devoit plus me donner d'éloignement pour sa personne, & dans le dessein où j'étois de quitter la France, il sembloit au contraire que son amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma fille, il venoit rendre à Fanny les devoirs communs de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs, ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouveler sa douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup son amitié, il m'annonça une disgrace qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'événemens comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, & je crus re-

marquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'aprit que Monsieur & Madame de L***, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adressez à lui par une lettre où ils se plaignoient amérement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Milord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol que la malheureuse Cortona, pour laquelle ils avoient eu long tems une confiance aveugle; & dont ils n'avoient pas ignoré la juste punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette Piéce, le plus grand mal, ajoûtoient-ils, venoit des héritiers de Milord Tervill, qui ayant trouvé apparemment le moyen de la retirer, commençoit à s'en prévaloir pour leur disputer des biens dont leur Pere avoit été en possession l'espace de trente ans. En effet, quelque injustice, qu'il y eût à porter leurs prétentions sur l'héritages d'autrui, il sembloit que dans l'absence de l'Héritier légitime, ils eussent plus de droit que deux Etrangers sur un bien qui avoit été conservé si long-tems dans leur famille. Je pris la chose aussi-tôt dans ce sens, & malgré l'air d'imporrance que le Duc de Montmouth avoit donné à son recit, je me figurai que la presence de Fanny & de mes Enfans suffiroit pour dissiper toutes les difficultez.

Ce

Ce n'étoit pas la penſée du Duc, qui avoit formé ſur cet incident deux eſpérances dignes de ſa légéreté & de ſa préſomption. Le Portrait de Fanny, joint dans un même Tableau à celui de ma fille, avoit ſervi non-ſeulement à le guérir de ſa douleur, mais encore à lui inſpirer une nouvelle tendreſſe, qui étoit devenuë, en peu de jours, la paſſion dominante de ſon cœur; ou plûtôt ayant été prêvenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur preſqu'égale pour la mere & pour la fille, ſes deſirs qui s'étoient réünis ſur Cecile, reprirent impétueuſement leur cours vers Fanny. Il avoit vû peu d'aparence de les ſatisfaire, & peut-être avoit-il paſſé quelque tems à les combattre. Mais la priére qu'il avoit reçuë de Monſieur de L *** étoit une ouverture ſi favorable, que dans les principes de galanterie qui régnoit alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la négliger. Il ſe promettoit donc que la diſgrace qu'il m'avoit communiquée, m'engageroit non-ſeulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le beſoin que j'aurois de ſa protection, & que la liberté que mon Epouſe ne pourroit lui refuſer de la voir familiérement pendant mon abſence, lui donneroit mille occaſions de ſatisfaire ſon amour.

Quoique l'aproche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçus ſes offres de ſervices dans une affaire où je

les croyois inutiles, eût rabattu tout-d'un-coup une partie de ses espérances ; il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ses sentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit euë de vivre chez Mylord Clarendon, pendant le séjour qu'il avoit fait à Roüen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un azile. Sa passion y prit de nouvelles forces, par la presence continuelle de ce qu'il aimoit. Bien-tôt elle n'eut plus le pouvoir de se déguiser. Le Comte & toute sa maison s'en aperçurent à mille marques. Fanny & moi nous fûmes les seuls à qui cette idée ne se presenta point. J'étois livré sans cesse à des méditations si sérieuses, qu'elles me laissoient peu d'attention pour la conduite d'autrui, & Fanny dans le mélange de tristesse & d'affaire où elle étoit à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux sur une folie qu'elle auroit méprisée quand elle s'en seroit aperçuë.

Mylord Clarendon, à qui notre repos étoit aussi précieux qu'à nous-même, s'allarma sérieusement d'un excès de sécurité dont il craignit les conséquences. L'ancienne connoissance qu'il avoit du caractére du Duc, étoit pour lui une aussi forte raison de défiance, que tout ce que je lui avois raconté de nos derniéres avantures. Il prit un moment où j'étois seul avec Fanny pour nous découvrir ses inquiétudes. A des amis moins fidèles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut être difficulté de donner

un avis dont le ſuccès ſeroit plus incertain. Mais vous connoiſſant ſi bien, continua-t'il, en s'adreſſant à mon Epouſe, je ne riſque que de m'attirer trop de reconnoiſſance pour une foible marque de mon zèle. Et nous expliquant toutes les obſervations qu'il avoit faites ſur la paſſion du Duc, il nous fit craindre que cette extravagance ne devint funeſte en effet pour notre tranquilité. Les exemples n'en étoient pas éloignez. C'eſt une fureur, reprit le Comte, & votre expérience a déja dû vous perſuader que toutes ſes paſſions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois paſſer des nuits entiéres, ajoûta-t'il, à ſe promener ſous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entrepriſes qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne me ſuis raſſuré que par la précaution que j'ai priſe de faire veiller autour de vous quelques gens de confiance. Je ſuis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre Portrait ſur une eſpéce d'Autel, dans le Cabinet le plus ſecret de ſon Apartement, & qu'il y paſſe tout le tems qu'il ne peut paſſer auprès de vous. Je ne ſçai où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, ſi je n'étois ſûr qu'il l'a fait ſans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zèle ſi pur & ſi conſtant. Je lui apris dans quelles circonſtances le Duc s'étoit ſaiſi du Portrait.

Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ſes mains, lorſque nous ſçavions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunitez dont nous étions menacez par ſa paſſion. L'ordre fut donné ſur le champ à quelques domeſtiques, de lui enlever ſon idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ſes ſentimens, s'il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & ſi la bienſéance l'obligeoit même à feindre de les ignorer, auſſi long-tems qu'ils ne le feroient point ſortir des bornes du reſpect, nous penſâmes, comme elle qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir ſa témérité par une réponſe qui le couvrit de confuſion. Mylord Clarendon avoit d'abord été d'avis que ſans attendre de ſa bouche des explications qui la mettroient dans quelque embarras, elle pouvoit prendre droit de dive ſes extravagances qui avoient éclaté à la vûë des Domeſtiques pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit eſpérer de mon Epouſe plus de hardieſſe qu'elle n'en étoit capable; & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à ſe faire pour s'armer d'une juſte fierté dans l'occaſion, je fis convenir Mylord qu'elle ſouhaitoit avec raiſon d'attendre qu'elle ſe vît forcée de parler.

Cependant la voye que prit le Duc pour lui faire l'ouverture de ſes ſentimens fut ſi adroite & ſi reſpectueuſe, que ç'eût été

pour

pour elle un autre ſujet d'embarras, ſi le Ciel n'eût pris ſoin lui-même de conduire cette avanture au plus heureux dénouëment. On ſaiſit un moment ſi favorable pour enlever le Portrait, que les ſoupçons du Duc n'ayant pû tomber ſur perſonne, ſa préſomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût ôſé lui cauſer une mortification ſi cruelle; ou peut-être ne feignit-il d'en être perſuadé que pour ſe procurer l'occaſion de lui faire l'ouverture qu'il méditoit depuis long tems. Il prit le parti de lui adreſſer ſes plaintes dans une Lettre. Le tour en étoit ſi naturel, qu'on l'auroit crû ſincérement affligé de la néceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment; mais lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte, & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple, n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté, elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes deſirs? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher Portrait? Hélas! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais oſé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au hazard? L'accuſoit-on de l'avoir profané par quelque indiſcrétion, ou de ne l'avoir pas aſſez religieuſement adoré? Enfin ſous prétexte de vouloir ſe réduire éternellement au ſilence, & de ne rien deſirer au-delà du bien dont il demandoit la reſtitution, il faiſoit une peinture plus vive de

ſa paſſion, que s'il n'eût point affecté de la déguiſer ſous ce voile. Sa Lettre fut remiſe à Fanny par un inconnu, qui feignit de l'avoir aportée de Roüen. La lecture qu'elle en fit au Comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquilité. Ils me l'aportérent enſemble. Nous étions à raiſonner ſur cet incident, lorſqu'on nous avertit que mes enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur, & leur empreſſement étant auſſi vif que le nôtre, ils ſe preſentérent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mere les recevoit de mes bras, où je les avois tenus ſerrez fort long-tems, je jettai les yeux ſur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modeſtement quelques pas derriére eux. L'opinion qu'on m'avoit donné de ſon mérite, & la reconnoiſſance que je devois à ſes importans ſervices me faiſoient déja chercher dans moi-même par quelle récompenſe je devois payer ſon zèle, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans ſa lenteur à s'aprocher, ce deſinterreſſement & cette modeſtie, dont le Pere Recteur du Collége m'avoit fait tant d'éloges. Sa phyſionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel; il ne voyoit que d'un œil; & l'autre, trop foible, m'avoit on dit bien des fois, pour ſoûtenir la lumiére, étoit perpétuellement couvert d'une large emplâtre qui lui cachoit preſque la moitié du viſage.

Mais

Mais cette legére diſgrace étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantages qui faiſoient trouver ſa figure interreſſante au premier coup d'œil. Mille perſonnes que j'avois vûës dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque reſſemblance : ainſi quoique j'euſſe cru démêler d'abord quelques-uns de ſes traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y reſter d'une impreſſion ſi vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de ſa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je inſenſible à tout ce que je vous dois ; ou vous imaginez-vous que vos ſoins généreux ayent pû me demeurer auſſi inconnus que votre perſonne ? Vous avez rendu ſervice, ajoûtai-je, en l'embraſſant, à des cœurs capables de reconnoiſſance, & je commencerois pour la premiére fois à me plaindre de vous, ſi vous ne faiſiez pas fond ſur mon eſtime & mon amitié. Il reçut mes embraſſemens en ſe courbant de la moitié du corps ; & lorſque je le pris par la main pour le preſenter à Mylord Clarendon & à mon Epouſe, il me dit d'une voix baſſe & embarraſſée quelques mots dont je n'entendis que les derniers : c'étoient des inſtances pour m'engager à ſortir un moment avec lui.

Quoique je ne compriſſe rien à ce myſtére, je ne balançai point à le ſatisfaire.

Me

Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur pressante à me demander, je lui dis en marchant que je m'estimois fort heureux s'il pouvoit me donner l'occasion de commencer notre connoissance par quelque service qui répondît à mes desirs. A peine fumes-nous sans témoins, qu'il me pria d'arrêter, & levant le masque qui lui changoit le visage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, si je reconnoissois le misérable Gelin.

Il profita de la surprise, qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me protester en peu de mots, que s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon service, c'est qu'il avoit ignoré à quel usage ses forces & sa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoissance dont il venoit d'être assez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grace. Après la pesanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la visite que j'avois reçuë de Gelin à Saint-Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort insigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ses remords, je n'attribuërai jamais le changement que j'éprouvai tout-d'un-coup à un autre puissance que celle qui gouverne les cœurs. La grandeur d'âme ira jusqu'à faire mépriser

ſer la vengeance ; mais elle ne fera jamais accorder de la tendreſſe à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en reſter aucun doute, après une ſi longue & ſi conſtante expiation de ſes fautes, je ne penſai qu'à l'embraſſer, avec toutes les marques d'affection que je crus capable de relever ſon courage. Que le paſſé, lui dis je dans le mouvement de mon cœur, ſorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rapeler que les premiéres raiſons que j'ai euës de vous eſtimer. Et lui promettant mon amitié auſſi longtems qu'il conſerveroit le même goût pour la vertu, j'ajoûtai, dans l'impreſſion qui me reſtoit de ſes ſervices, qu'une maniére ſi noble de réparer ſes offenſes, m'inſpiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais cauſé de haine. Il paroiſſoit pénétré de joye ; ſon ſilence, & l'ardeur avec laquelle il ſerroit mes mains, m'aprenoient mieux ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, que toutes ſes expreſſions.

Je voulus ſçavoir ce qui l'avoit empêché de ſe faire connoître à mon Epouſe ; & s'il doutoit qu'elle ne fût auſſi ſenſible que moi, au plaiſir de le revoir vertueux. Il me confeſſa que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de ſon arrivée, il avoit été déconcerté de ſa preſence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas

pas Fanny moins capable que moi de distinguer les sentimens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'Apartement. Il détournoit encore le visage tandis que je l'annonçois à mon Epouse sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Mylord a partagé avec vous, & dont il m'a répété mille fois, que vous ne seriez point sortie sans son secours; c'est le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie ni pour vous ni pour eux. Et ne m'apercevant point que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande Perruque, elle commençât encore à le reconnoître; c'est Gelin, si vous l'ignorez, ajoûtai-je, en levant plus haut la voix; c'est un Ami généreux & fidèle, à qui nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueïl qu'il devoit attendre d'elle. Mais se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux: S'il est tel que vous le representez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots prononcez avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chére Epouse, rendirent la vie & l'assurance à Gelin. Il mit un genoüil à terre pour lui exprimer le transport de sa joye. Son compliment fut court, & parlant

de

de la reconnoiſſance éternelle qu'il alloit emporter, il paroiſſoit diſpoſé à nous quitter ſur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un ſimple oubli de ſes fautes en fût une marque ſuffiſante. Si le pardon étoit dû à ſon repentir, je devois une juſte récompenſe à ſes ſervices. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je ; je ne conſentirai jamais à vous perdre lorſque je vous trouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque choſe pour la vôtre. Le deſir de lui aſſurer une vie douce & heureuſe m'avoit déja fait penſer à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes Terres. Il ſe fit preſſer pour ſe rendre à mes offres. Mais les inſtances du Comte de Clarendon & de Fanny achevérent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ſes ſentimens, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre auſſi tôt qu'il nous crut perſuadez de la ſincérité de ſon repentir. Ma curioſité me fit ſouhaiter d'aprendre comment il avoit pû s'introduire au Collége, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de ſon caractére. Il ne nous déguiſa rien. Dans les ſecours, me dit-il, que la ſeule compaſſion lui avoit fait rendre au Malheureux qui étoit mort à Ruel de ſes bleſſures, il avoit été frapé des ſentimens de piété qu'il lui avoit vûs aux derniers momens de ſa vie. Ce ſpectacle & les autres circonſtances de ſa mort

mort avoient fait tant d'impreſſion ſur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort long-tems, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler ſa conduite par les maximes de la Religion. Quoique Proteſtant, les diſpoſitions d'un homme qu'il avoit vû mourir dans les principes opoſez aux ſiens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque-tems à l'étude, & ſes difficultez ne faiſant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumiéres dans un Corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adreſſé au Recteur du Collége, qui avoit diſſipé heureuſement tous ſes doutes. Mais ne s'étant pas borné à lui éclairer l'eſprit, il avoit porté la lumiére juſques dans le fond de ſon cœur, en lui faiſant ſentir la néceſſité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoiſſance. C'étoit ce vertueux Jeſuite, qui, ſur l'expoſition de ſes remords, lui avoit conſeillé de ſe faire un mérite aux yeux du Ciel, des ſervices qu'il pouvoit me rendre. Il avoüa que l'état de ſa fortune lui avoit fait regarder auſſi cette propoſition comme un avantage, mais que ſi j'en jugeois néanmoins par ſes vrais ſentimens, ſa principale vuë avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit cauſé & de mériter l'oubli de ſes fautes,

ſans s'être jamais flâté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon eſtime.

Cette noble franchiſe alloit me faire redoubler des careſſes auſquelles je le voyois ſenſible. Mais l'ouverture d'une ſcène beaucoup plus interreſſante m'apela dans la Cour du Comte, où l'on vînt m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le Cercuëil de Cecile. Je défendis à mes Gens, qui m'avoient donné ſecrettement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon eſpérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un ſpectacle ſi triſte alloit infailliblement renouveler. Je ſortis ſeul. Madame Riding, qui étoit déja deſcenduë de ſa voiture, vint triſtement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un uſage de pluſieurs ſemaines, à la vuë du précieux dépôt qu'elle m'aportoit, elle ne put me revoir ſans un ſerrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aiſément pour le Capitaine Will. Ce tître échape à ma plume, parce que c'eſt le ſeul ſous lequel je le connoiſſois encore. Mais ayant fait ſa paix avec la Maiſon Royale, les ſervices qu'il avoit continué de rendre à l'Etat l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus ſurpris de le voir revêtu de l'Ordre de Bath, que le Roi avoit joint à cette récompenſe.

Il m'aborda timidement. Son diſcours

fut un humble aveu de l'horrible trahiſon par laquelle il s'étoit deshonoré. Mais les plus juſtes reſſentimens, me dit-il, devant céder au repentir, il ſe flâtoit que le ſien feroit impreſſion ſur mon cœur, & que ſa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la ſuite d'une confeſſion ſi humiliante, & lui tendant les bras, vous devez être tranquile, lui dis-je, ſi la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette aſſurance ne me couta point d'effort. Une ſupériorité d'ame, qui étoit l'effet ſenſible de mes nouvelles lumiéres, me faiſoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des deſordres qui leur avoient nui plus qu'à moi ; & lorſque je les verrois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenſes & par le goût de la vertu, j'étois diſpoſé à m'en réjoüir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je loüai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois apris qu'il étoit de faire une juſte réparation à l'honneur de Madame Lallin, & je demandai à Madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'aprirent que toutes les inſtances par leſquelles ils s'étoient efforcez de lui faire quitter ſon Convent, n'avoient pû l'ébranler. Elle avoit rejetté conſtamment les offres de Will, & lorſqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ſa réponſe avoit été que s'il faiſoit ſon devoir, en s'offrant à les exécuter, elle

elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ses desirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuse tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaisance de l'aller solliciter elle-même à Hautebruïére. La situation où elle l'avoit trouvée, l'avoit attendrie; triste, pauvre, & comme abandonnée, elle n'avoit pû tirer d'elle que des regrets touchans d'avoir servi d'instrument à la malignité de mon sort, pour me causer les plus cruels chagrins qu'il m'eût jamais fait essuyer. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à son ami, & d'avoir accablé de maux son Bienfaiteur. Enfin, dans la résolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reste de sa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'osoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même langage à mon Epouse, de lui rendre une Lettre de sa main, qui n'étoit qu'une répétition de ses excuses & de ses regrets. Will plus touché que jamais de ce recit, me suplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné sur elle, pour la faire entrer dans d'autres sentimens. Je ne connoissois rien de plus pressant que les efforts qui m'avoient déja mal réüssi, & commençant à craindre que Fanny ne se défiât du sujet de mon absence avant que j'eusse pris certaines mesures, je le priai de suspendre un moment son impatience.

A l'aide de quelques domeſtiques fidèles, que je fis apeler ſans bruit, j'écartai ceux dont je craignois l'indiſcrétion, & faiſant aprocher la voiture d'une porte dérobée, je donnai ordre que le Cercuëil de ma fille fût déchargé ſecrettement, & tranſporté dans une Salle que je croyois peu fréquentée de mon Epouſe. Je commençois à me repentir de la réſolution que j'avois priſe de le faire tranſporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoiſſance à Fanny. Ce qui m'avoit paru néceſſaire pour modérer les premiers tranſports de ſa douleur, ne me paroiſſoit plus propre qu'à les renouveler. Cependant je me flâtai qu'en voyant arriver Madame Riding, ſans le triſte monument qu'elle nous avoit aporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la ſatisfaction de revoir ſon amie, & perdre tout-à-fait de vuë ce qui ne pouvoit ſervir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vuë du Cercuëil dans le Vaiſſeau, & de le faire tranſporter ſans ſa participation dans nos Terres de Dévonshire.

Mais je rendois peu de juſtice à la vertu de Fanny, lorſque je la croyois capable de perdre en un moment la conſtance & la réſignation qu'elle s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient plus celles d'une mere foible & paſſionnée, qui céde aux premiers mouvemens de la nature, & qui n'a point

d'autre

d'autre raiſon de pleurer que le ſentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des réfléxions dont elle ſe nourriſſoit continuellement ſur la miſére de la condition humaine, & ſur l'éloignement du meilleur ſort, qui devoit nous réünir quelque jour avec ſa fille dans le ſein même du bonheur. Elle fit un accueïl tendre à ſon Amie. Elle lut la Lettre de Madame Lallin, & marquant de l'admiration pour ſes ſentimens, elle conſeilla, d'un air tranquile, au Vice-Amiral, de laiſſer à cette femme infortunée, le repos qu'elle paroiſſoit deſirer. Enſuite me propoſant de lui aſſurer avant notre départ une penſion qui pût la faire honnêtement ſubſiſter, elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la ſomme & les moyens de la lui faire payer réguliérement. Je m'imaginois déja que l'idée du Cercuëil étoit effacée de ſa mémoire; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre réfléxion, elle me pria d'un ton ſi ferme & ſi preſſant, de lui faire voir les reſtes de ſa fille, que je ne pus réſiſter à ſes deſirs. Toute l'aſſemblée s'empreſſa de l'accompagner dans cette triſte viſite, & le Duc de Montmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes Enfans, ne fut pas le plus lent à le ſuivre. C'étoit à lui qu'elle raportoit ſes vuës ſans les avoir expliquées. Après avoir arroſé quelques momens le Cercuëil de ſes larmes, elle ſe tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre ſpectacle, elle

elle en prit occaſion de lui adreſſer un diſcours ſi touchant ſur l'indécence de ſes ſentimens, & ſur la vanité de ſes eſpérances, que ſi elle n'éteignit point ſa paſſion dans ſon cœur, elle ſe délivra du chagrin d'en eſſuïer plus long-tems les marques. La confuſion qu'il en eut, lui fit quitter ſur le champ l'aſſemblée & la maiſon du Comte. Tout le reſte s'étant arrangé au gré de nos deſirs, nous n'eûmes plus d'autre ſoin que de nous préparer à notre départ.

FIN.

